

Ifc

L'âme-sandwich

Longue de comptoir

IFC

L'épreuve du mort

Quinzième
session, pag.
989.

XV. Les Fêtes de Pâques ayant interrompu pour quelque tems les sessions du Concile, on ne tint la quinzième que le vingt-sixième d'Avril, trois semaines après la précédente. Polychrone, Prêtre & Moine, qui étoit accusé de soutenir les erreurs de Macaire, fut cité, & on lui ordonna de déclarer sa foi. Il s'offrit de la prouver par les œuvres, en ressuscitant un mort. Les Magistrats & le Concile ordonnerent que l'épreuve du mort se feroit en public. Polychrone mit sur le mort sa confession de foi, où il ne reconnoissoit qu'une volonté & une opération théandrique; mais quoiqu'il eût parlé pendant plusieurs heures au mort, il ne ressuscita point. C'est pourquoi le Concile voyant ce Prêtre obstiné dans son erreur, ordonna qu'il seroit dépouillé de tous rangs & fonctions Sacerdotales; & après qu'il eût ainsi été déposé, tous les Evêques lui dirent anathème.

Pag. 997.

Pag. 1000.

Roman vrai

Arsène Brauch

Agnes Cochet

Le temps sera le maître de celui qui n'a pas de maître.

Proverbe arabe

Je suis, issue d'une rencontre improbable.

Agnès Cochet

Toute ressemblance avec des personnes et des événements réels ne peut être totale.

Saint Max, 21 octobre 2015

Table des chapitres

	I	F	C
<i>Chapitre un</i>		Le festin de l'araignée	9
<i>Chapitre deux</i>		L'enfant de la misère	19
<i>Chapitre trois</i>		L'eau sèche	35
<i>Chapitre quatre</i>		L'aube entravée	45
<i>Chapitre cinq</i>		Au pied du mort	55
<i>Chapitre six</i>		Genèse du chaos	73
<i>Chapitre sept</i>		La traque du temps	81
<i>Chapitre huit</i>		Panne de sens	91
<i>Chapitre neuf</i>		Consciencess occultées	113
<i>Chapitre dix</i>		Rupture d'avenir	133
<i>Chapitre onze</i>		Fuite en néant	143
<i>Chapitre douze</i>		L'épreuve du mort	151
<i>Chapitre treize</i>		La toquée	157

<i>Chapitre quatorze</i>	Issue Fatale à Craindre	171
<i>Chapitre quinze</i>	L'âme-sandwich	179

Chapitre un
Le festin de l'araignée

L'enseignement de l'araignée n'est pas pour la mouche.
Henri Michaux

- Ma parole, elle a encore fichu le camp, cette saleté !
Purée, où tu t'es planquée, petite carne ? T'as intérêt à rameuter ta tronche en vitesse, feignasse !

Sophie se pince les lèvres, jusqu'au sang, pour réprimer un éternuement. Pas question que sa mère la sorte de sa tanière cette fois-ci. Recroquevillée derrière le juke-box, elle fixe l'énorme araignée noire qui descend en catimini le long de son fil. En bas, une petite mouche verte s'entête à déchiqueter un fragment de sucre jauni de café. De temps à autre, elle cesse son pilonnage et virevolte aux alentours, lâchant sa prise pour y revenir de plus belle, comme en défi au tueur qui la désire. La fillette retient sa respiration et coince ses jambes malingres sous la machine à soupes populaires, les ramenant à elle en petit fagot qu'une toile autrefois écossaise ne parvient plus à cacher.

Ivre de ses tétés sirupeuses, la mouche s'offre de hauts vols, bruissant dangereusement jusqu'à l'angle obscur où l'araignée a tissé sa toile. La frêle gamine, pas encore assez maigre pour ne pas gêner le passage des clients, s'obstine pourtant à scruter l'insecte téméraire. Les mouvements disgracieux de la proie repue vers sa fin prochaine la fascinent. Est-elle aveugle et sotté, ou méprise-t-elle effrontément la mort qui rôde ? Est-elle totalement inconsciente du danger qui la guette ou s'entête-t-elle absurdement à en refuser la réalité ?

Cherchant à tester sa prudence naturelle, Sophie s'approche de la minuscule bestiole avec des lenteurs de Sioux. Elle propulse brusquement son bras efflanqué vers la boulette bourdonnante, mais sa main osseuse ne se referme que sur elle-même. Elle ne capture que le vide.

La mouche, gavée, mais résolument insatisfaite, se rapproche irrésistiblement d'un énorme fragment de sucre fondu gisant sur le rebord de la banquette collée au juke-box, traçant dans l'atmosphère confinée du petit bouge de Girange de grands ovales singeant les lentes volutes de fumée qui l'opacifient, au mépris absolu des règlements en vigueur. C'est ce quitte ou double de l'avidité qu'espère en secret l'araignée qui l'observe goulûment, statufiée par sa convoitise.

La fillette ne se lasse pas de contempler les innombrables péripéties du dur combat pour la vie que mènent les deux minuscules êtres vivants, refusant jusqu'au bout de prendre parti pour l'un ou l'autre. Elle orchestre leur pantomime avec le plus grand sérieux, comblée par le rôle de démiurge que sa position stratégique lui donne. Ravie de tenir les petites vies en sa main, elle se délecte à l'idée que, d'un seul geste, elle pourrait pulvériser le piège lentement tissé par le prédateur ou y attirer définitivement sa proie. La fillette se repaît d'un pouvoir que les protagonistes ignoreront à jamais, quelle que soit l'issue qu'elle donnera au petit drame qu'elle supervise.

La mouche s'est trop avancée cette fois. Elle s'est prise dans le filet tendu à une encoignure sombre de la cache de Sophie, harponnée aux lambeaux de papier jaune pisseux crénelant l'interstice entre ses deux cloisons.

Le piège où elle se soustrait de plus en plus mal aux vociférations stridentes de sa mère s'est refermé sur elle. L'insecte se débat sans pudeur, mettant toutes ses forces dans sa lutte acharnée pour se désengluier de la toile. La mouchette pathétique vrille l'air épais de la salle de bar de grésillements de moulin à café qui se répercutent jusqu'au comptoir, à l'angle opposé de la grande salle du café-hôtel. Sophie hésite encore à intervenir, puis se décide à tendre la main pour la soustraire à son funeste destin. C'est alors qu'un bras courtaud la stoppe net dans sa course, tandis qu'un autre l'extrait brutalement de son antre, la hissant par le col en pleine lumière et à la vue de tous.

- Tu te fous de ma fiolle ? Ça fait une plombe que je te crie dessus et toi tu te cochonnes en te planquant dans un coin dégueu ! C'est une volée que tu veux, ou quoi ?
- Non, arrête, maman, je te promets, j'y vais tout de suite...

La gamine dégingandée se propulse prestement hors de portée des mains de sa mère, tricotant de ses longues jambes flageolantes sa course incertaine vers le bar où la vaisselle sale l'attend depuis trop longtemps. Elle grimpe sur un tabouret, se hisse sur le comptoir et se laisse tomber bruyamment de l'autre côté, puis se met illico à la tâche, voûtée comme une lavandière au-dessus du bac à verres. Des clients l'observent du coin de l'œil, que le manège entre mère et fille distraie de leur mélancolie avinée. Les petits jeux du chat et de la souris entre Solange, leur chère et irascible tenancière, et sa petite Sophie, échalias gauche et brinquebalant mais habile comme une belette à déjouer les foudres maternelles, ont le don de les amuser.

L'antique téléviseur aux couleurs saumonées capte soudain l'attention générale. Les turfistes se préparent à communier, ce qui dissuade Solange de harceler sa fille plus longtemps. Un joueur de cartes quitte sa table de jeu, demi de bière en main, pour rejoindre Solange devant le poste. Gaston Muller ne peut résister aux sirènes du PMU, surtout quand c'est Solange Wroter qui les lui chante.

- T'as fait ton tiercé ? lui demande Solange en souriant jusqu'aux oreilles. Gaston n'en louperait pas un pour tout l'or du monde.
- Oui ma biche, j'ai un tiercé gagnant ce soir. Ça ne peut pas rater.
- Tu ne préfères pas regarder le foot ? minauda encore la tenancière.
- Non ma chatte, ce soir c'est jackpot pour le tonton. Tu vas voir ce que tu vas voir.
- Ouais, bah, moi je suis comme Saint Thomas, j'y croirai que quand je le verrai à ton gros lot. Tu dis ça à chaque fois.
- Sauf que ce coup-ci c'est la bonne, ma biche ! C'est scientifique. Ça ne peut pas louper, je te dis.
- T'as qu'à regarder le match si t'es si sûr de toi, mon gros...
- Pousse-toi, ça commence, tu me gênes.

La course de trot attelé s'ébranle. La voiture de tête libère les concurrents qui s'élancent vers le but. La dernière ligne droite est confuse. Le café de la Liberté retient son souffle. L'outsider sur lequel Gaston a parié se fait rejoindre puis coiffer sur le fil par le favori, qui paraît prendre le galop au dernier moment. Gaston explose.

- Il a galopé ! T'as vu, il a galopé !
- Non, j'ai rien vu, moi. Vous l'avez vu galoper, les gars ?

Comme toujours, Solange ne peut s'empêcher de se réjouir de la déconfiture de son Gaston.

- Malheureux au jeu, heureux en amour ! hasarde un vague consolateur.
- Ta gueule, j'ai gagné je te dis ! Il a galopé, j'en suis sûr. Redonne-moi un demi s'il te plaît. L'injustice, ça me donne soif !
- Il n'y a pas que ça qui te donne soif, mon petit père... T'as perdu, c'est tout.
- Non, ma biche, je suis sûr, il a galopé. Ils le repassent, regarde bien.

Gaston s'emporte, titubant de colère et de bière. Il s'enflamme contre le PMU, qui valide l'arrivée contestée, contre les courses truquées par les gros patrons et contre les petits chefs de l'usine. L'assistance, partagée, discute la diatribe à grands cris. Solange semble hésiter sur le parti à prendre quand un homme, grand et mince, tiré à quatre épingles et d'une élégance surprenante en ces lieux mal famés, fait irruption dans le café et lance à la cantonade :

- Non, ce n'était pas truqué, Gaston. C'est toi qui as trop bu et pas assez vu.
- Ah, bonsoir, monsieur Adrien. Qu'est-ce que vous en savez, vous n'étiez pas là.
- Ouais, qu'est-ce que t'en sais ? Ça se voyait qu'il a galopé, renchérit Solange, n'hésitant pas à se contredire pour contrarier l'intrus.

- Tais-toi mon biquet, tu n'y connais rien. J'ai regardé la course dans ma chambre avant de descendre. Tu as raison, Gaston, le trois a bien galopé, mais *après* avoir passé la ligne d'arrivée. Il n'y avait donc aucune raison de le disqualifier. C'est l'angle de la prise de vue qui t'a fait croire qu'il l'a fait avant. Une illusion d'optique, en somme. Désolé mon vieux, mais tu as encore perdu.

Gaston bougonne contre Adrien, tout en plongeant le nez dans son quatrième demi. On dirait que sa tête va se noyer dans son verre de bière. À chaque fois c'est pareil avec ce gars-là : dès qu'il ouvre la bouche, Adrien Favrot fait le silence et l'unanimité autour de lui. Ou contre lui. La petite Sophie, bouche bée, les mains dans sa plonge et le nez en l'air, contemple l'homme en pleine performance, charmeur de serpents à sonnettes, fakir en costard-cravate. Y'a pas à chiquer, c'est un *monsieur*, son papa.

Solange Wroter rouvre la bouche, optant prudemment pour un style plus lapidaire.

- Qu'est-ce que tu bois ?
- Tu le sais bien, ma poule. Mets-moi un baron, ça te fera moins de boulot. Bouge pas, je reviens, juste le temps de verrouiller la bagnole. J'ai laissé les clefs sur le tableau de bord.

Solange ne croit pas une seconde à cette histoire de clés oubliées dans la voiture. Vraiment pas le genre de la maison Favrot. Mais elle garde ses doutes pour elle. Il lui faut biaiser si elle veut lui tirer les vers du nez et savoir ce qu'il mijote.

- Comme si je pouvais fiche le camp... Non mais t'es grave comme mec, tu sais ! On ne sait jamais sur quel pied danser avec toi. Tu es revenu pour quoi au juste ?

Elle n'en saura rien : sa question se perd dans les fumées du bar. Adrien Favrot en est sorti depuis longtemps. Les questions, ce n'est pas vraiment sa tasse de thé. Son truc, c'est plutôt les réponses. Quand c'est lui qui les donne, du moins.

Intriguée, la petite Sophie en a profité pour filer à l'anglaise vers la chambre de son père. Elle progresse au ralenti, retenant son souffle en posant avec d'infinies précautions ses pantoufles rapiécées sur les marches de l'escalier de bois menant au premier étage, couinant à chacun de ses pas comme certains clients pendant la nuit. Elle sait qu'elle joue gros à défier ainsi l'autorité de sa mère, mais la présence de son père lui donne des ailes. Sophie est fière d'être la fille d'un homme si important, et qui n'hésite pas à la mettre en valeur, de surcroît ! Tout le contraire de sa mère, si triviale et si avare en compliments... Pourtant, Adrien Favrot a superbement ignoré sa fille ce soir-là et elle en est toute retournée.

Elle entrouvre avec peine la porte de la chambre portant le numéro cinq, juste assez pour introduire sa tête dans une pénombre irrespirable. Des objets plus ou moins volumineux, qu'elle n'identifie pas, la freinent dans sa progression, tandis qu'un nuage opaque à l'odeur âcre de petits cigares la fait tousser bruyamment.

- Referme cette porte immédiatement ! hurle son père dans son dos, s'essouffant à la rejoindre en toute hâte.

La petite maigrichonne s'est figée dans sa position, la tête prise dans l'entrebâillement de la porte comme la mouche dans la toile de l'araignée. Jamais son père ne lui a parlé sur ce ton-là, ce qui suffit à la pétrifier de crainte. Même les vagues excuses qu'elle bricole dans sa tête ne parviennent pas à sortir de sa bouche. Elle si prompte à se justifier pour se tirer d'embarras devant sa mère est devenue muette aux cris de reproches de son père.

- Je t'interdis d'entrer dans cette chambre ! Jamais, sous aucun prétexte, tu m'entends ? Gare à toi si tu t'avises de désobéir !

La fillette, que la peur a engloutie, ne répond toujours pas à l'ordre de son père, ce qui a le don de l'exaspérer. Cette fois, je n'y couperai pas à ma volée, se dit-elle en plein désarroi. Mais celui-ci n'a pas pour habitude de lever la main sur elle et ne semble pas décidé à en changer pour l'heure. Il se maîtrise et réitère l'avertissement :

- Gare à toi si tu entres là-dedans ! Tu as compris ce que je te dis ?
- ...
- Écoute, je ne vais pas te discipliner, vu que tu n'étais pas au courant. Mais ne t'avise pas de recommencer !
- Oui papa, parvient enfin à bredouiller la fillette, soulagée.

- À la bonne heure ! Et peut-on savoir ce que tu venais faire dans ma chambre ?
- Heu... Je cherchais un truc... un truc pour maman ! Un médicament pour dormir, elle m'a dit.
- Quel nom ?
- Je ne sais plus.
- Ouais, ben à ce train-là tu ne risquais pas de le trouver, ma socotte. Je n'en ai plus en magasin, tu lui diras, pigé ?
- T'en as plus de quoi ? lui répond Sophie pour étayer sa fable. Mais son père, à bout de maîtrise, a déjà claqué la porte de sa chambre et s'y est enfermé en tournant nerveusement la clé dans la serrure. Deux fois de suite, observe la gamine, c'est du jamais vu. Je l'ai échappé belle !

Elle se félicite d'avoir limité les dégâts sur ce coup-là. Ouh là là, ça aurait pu finir bien pire, se dit-elle en proie à une soudaine bouffée de trouille rétrospective. Mon père est vraiment bizarre aujourd'hui, il ne m'a pas dit bonjour, il a cavale derrière moi comme un dératé, genre que j'allais lui voler un trésor de pirate ou je ne sais quoi, il ne m'a pas disputé ni rien et il ne m'a même pas dit au revoir avant de se cadenasser dans sa chambre. Mais le plus étrange, songe-t-elle, c'est qu'il ait gobé mon pauvre mensonge...

Chapitre deux
L'enfant de la misère

J'avais l'œil du berger et le cœur de l'agneau. Jacques Brel

Solange observe son tendron descendre furtivement l'escalier de bois. Si elle croit que je ne l'ai pas repérée, elle se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! grommelle-t-elle, agacée par les manœuvres de sa grande godiche de fille. Mais ce n'est pas le moment de la reprendre en mains. La correction attendra : les frasques de Gaston Muller sont prioritaires.

L'élú de son cœur, en effet, improbablement juché sur un vieux tabouret branlant derrière le comptoir, est actuellement très occupé à haranguer l'assistance clairsemée des clients du café de la Liberté. Solange déteste le voir dans ce secteur de son bar. Zone interdite au poivrot officiel, d'autant qu'il en profite pour se servir demi sur demi. Manifestement, il est dans un de ses imprévisibles délires...

- La grippe à chien haineux, les gars, c'était du pipi de chat, de la gnognotte, vous pouvez me croire !
- Vingt dieux la belle église, Gaston ! Ça, on s'en était rendu compte tout seuls, mon grand...
- Bande d'ignares ! Attendez voir avant de parler comme des livres qu'y a rien dedans... Ils sont en train de la préparer, la vraie hécatombe, je vous dis ! L'hachis à nœuds, c'était rien qu'une répétition générale.
- AH1N1 !
- Quoi ?

- Ta grippe, c'est comme ça qu'elle s'appelait : A-H-I-N-1.
- À hache, un hennin, c'est ce que je dis. C'est de la daube de toute façon.
- D'accord avec toi, Gaston. Ils nous enfument avec leurs précautions de principe.
- Ouais, ils sont à cheval sur leurs principes ôtés pour mieux nous balancer leurs saletés. Je les ai vues comme je vous vois.
- Ben voyons ! Ils t'ont fait des confidences en haut lieu... Avant de nous atomiser, les vilains zombies demandent conseil à Gaston Muller, grand spécialiste en complots interplanétaires ! Ça coule de source : ils font... pression sur l'agent houblon zéro sept avant la mise en bière générale ! lui réplique, inspiré, un des avinés dans un hoquet de tardive lucidité, provoquant l'hilarité générale.
- Ouais, bah, je sais ce que je sais ! J'peux rien dire, mais vous verrez bien quand...

Gaston, contrarié dans son élan d'éloquence, dévisse brutalement. Sa main dérape du levier à bière de porcelaine bleue finement ciselée où elle était arrimée et c'est la chute de tout le corps, aussi alourdie qu'amortie par l'imbibition alcoolique. Solange, apparemment habituée au phénomène, ne baisse même pas les yeux vers la zone de l'arrière-comptoir où son intarissable ivrogne a chu, trop soucieuse de désamorcer tout ce qui pourrait troubler le bon ordre de son établissement.

- Allons messieurs, on se calme ! Ici, au moins, vous ne risquez pas de mourir de soif, c'est déjà ça...

Gaston se relève péniblement de sa chute malencontreuse. L'humiliation lui a cloué le bec. Docile, il obéit dare-dare à Solange, qui l'enjoint de regagner sa table de jeu et de se faire sérieusement oublier.

Un silence de mort succède immédiatement à la tempête au café de la Liberté, le figeant brutalement d'une chape de tristesse dont les gestes hésitants de ses habitués trop clairsemés ne font que souligner la pesanteur. Même le temps semble s'être arrêté, englouti par le vide terrible du quotidien, d'où chacun ne sait que trop qu'aucun jeu de hasard, aucune péroraison, aucune beuverie ne peuvent vraiment le désengluer. Seule Sophie paraît gambader, presque joyeusement, entre les tables, tout heureuse d'avoir miraculeusement échappé aux foudres de son père comme à celles de sa mère.

À nouveau réfugiée au côté de son vieux copain le juke-box, mais en toute légalité cette fois, elle s'applique maintenant à remplir de vieilles grilles de *Rapido* perdantes récupérées dans la poubelle du comptoir et à comparer ses chiffres aux scores qui s'affichent sur l'écran trônant au-dessus du lourd ventilateur, toujours en panne, et qui offre imperturbablement aux joueurs potentiels – c'est-à-dire à tout le monde ici – “ deux chances toutes les cinq minutes de gagner le gros lot ”.

Ces inlassables promesses d'échapper à sa prison d'absence fascinent la maigrelette, qui s'attache à métamorphoser sa grille perdante en grâce providentielle avec le sérieux d'une vieille institutrice revêche. Elle compte, vérifie, recompte, revérifie. Et là, elle a vraiment disparu. Sous le nez de sa mère et à la barbe de son père.

On la croirait collée à sa chaise, qu'elle chevauche en amazone des machines à sous, scotchée à son juke-box chéri, un Franckymatic *Western* magnifique, mais en réalité elle est à l'école. Autant dire aux anges.

C'est qu'elle aime l'école, Sophie ! Cela fait longtemps qu'elle a compris que sa vraie vie est là-bas, entre les petites tables de bois verni, le lourd bureau de la maîtresse et son tableau aux merveilles, sa planche de salut, sa délivrance et son seul avenir. Là-haut, au sommet de l'estrade, elle existe enfin, elle est demandée, écoutée, appréciée : elle *sait*. Précoce par choix, elle s'est livrée très tôt au savoir, son seul ami. Presque toujours première, la grande socotte disgracieuse se métamorphose en princesse et règne entre les quatre murs de la salle de classe.

Elle change sans cesse d'école mais n'en a cure. La paumée de la patronne sait s'adapter à toutes les situations : question de survie au café de la Liberté, vrai plaisir en classe. Elle fouine, farfouille, se faufile entre tables, patronne, maîtresse, élèves, clients... c'est du pareil au même pour la godiche, la malhabile aux yeux oubliés et aux oreilles invisibles. On croit que les taupes sont aveugles. Rien n'est plus faux. Gridane y voit très clair quand elle sort de son trou et qu'elle rêve, les yeux grands ouverts.

Elle sait d'instinct qu'elle devra se méfier de la grosse dame blonde qui allume sa clope au fond de la salle. Elle ne croise pas son regard, qu'elle devine tout en jugement. Le même que sa copine Martine, sa concurrente pour la première place de la classe : sans appel. Ce n'est pas qu'elle soit particulièrement méchante, ni spécialement gentille non plus : non, Gridane, dans les dédales du labyrinthe de

sa vie rêvée – à défaut d’être privée – ne fréquente guère ce genre de catégories. Le bien, le mal, c’est du luxe pour la petite Sophie : à la classe comme à la ville, son problème, ses seules valeurs, son obsession, c’est la survie.

Naviguer à vue entre les insultes de sa vieille, les absences et flatteries de son paternel, les blagues débiles des piliers du troquet de la Liberté et les bourrades imbibées de l’amant de sa patronne, c’est là sa vraie nature, sa spécialité, sa vision de la vie. Gridane la petite taupe rusée ne rêve que d’une chose : sortir de son labyrinthe, un jour, trouver la clé de sa prison et conquérir le monde. Elle le fera, à coup sûr, quand elle sera grande et qu’elle aura tout compris du fonctionnement des fantoches qui la peuplent, enfants comme adultes.

Elle sait déjà que ce sont souvent les mêmes, qu’on ne grandit que rarement et que seuls ceux qui le font vraiment tiennent les fils d’Ariane du labyrinthe de la vie et des pantins qui s’y perdent, la clé et les rênes du pouvoir. Comme papa, se dit-elle, sortie de sa rêverie par le claquement sourd de la vieille porte séparant le bar des escaliers de l’hôtel.

Aucun doute, Adrien Favrot est de ceux-là. Rien à voir avec le petit vieux vermoulu, tremblant de tous ses membres, qui a pris racine à la table ronde collée au pilier du fond de la salle, ou avec les éternelles têtes de suie distribuées le long du comptoir comme des hirondelles faméliques attendant vainement leur printemps de pacotille, ni même avec Gaston, le hâbleur imbibé, la grande gueule de bière au cœur mou... Eux, elle les connaît par cœur.

Elle a les mêmes à l'école et à la maison : en classe comme au bar, petit Louis passera sa vie à se renfrogner de solitude, Gégé, Momo et Bébert à picorer des miettes de vie avariées dans les coulisses d'un grand théâtre dont ils ne devineront jamais les ficelles, Martine et Solange à en trafiquer les rouages...

Le professeur Favrot est d'une autre trempe. Gridane se remet à rêver de Sophie à chaque fois qu'il déboule dans sa vie, c'est-à-dire pas bien souvent. Le moins qu'on puisse dire est que ce grand maigre à l'élégance savamment travaillée, droit comme un i dans son costume à plastron anthracite, borsalino de rigueur, chaussures italiennes impeccablement cirées et petit doigt sur la couture du pantalon, fait tache dans ce décor d'ordinaire veulerie. Il y déboule à chaque fois comme un coup de théâtre dans une maison en ruines : Adrien Favrot arrive, tel un défi à l'immobilité, un pied de nez au néant sirupeux de l'existence, un démenti à l'absence, une objection à la fatalité...

Oui, y'a pas photo, c'est un vrai monsieur, le papa de la blondinette à la coupe au bol de poux, aux manches trop courtes et aux allures d'E.T. mal fagotée. Surtout qu'il sait y faire pour la rapatrier sur sa planète, monsieur son père : l'aristocrate magicien, aussi à son aise dans les amphithéâtres que dans les troquets, a l'art de la propulser dans la vraie vie, c'est-à-dire sous les feux de la rampe...

- Viens donc un peu là, ma grande socotte, lance-t-il à la cantonade, et accessoirement à sa fille.
- Ouais, papa, j'arrive, lui crie-t-elle en écho, un peu trop tôt acquise à sa cause, se jetant au beau milieu de la salle de bar en starlette mal dégrossie affrontant soudain son public.

Sophie a jeté Gridane aux orties de sa taupinière, elle sait que son heure de gloire est là lorsque son père l'appelle à lui aussi ouvertement. D'un geste résolument théâtral, Adrien Favrot, l'illustre et controversé professeur d'écologie comparée de l'université de Luxembourg, opère une élégante volte-face pour se pencher vers la petite Cosette de l'obscur boui-boui de Girange, une main sur la poitrine et l'autre embrassant toute l'assistance, à savoir ses clients figés de curiosité avinée, dont un Gaston médusé d'envie et jusqu'à son irréductible patronne au cœur large et au verbe haut, qui en a pourtant vu d'autres.

- Aujourd'hui est un grand jour, messieurs-dames, et c'est bien peu dire ! Aujourd'hui, mesdames et messieurs, comme vous le savez peut-être, nous sommes le 29 février 2012, retenez bien cette date, tatouez-la au plus profond de votre cerveau, inscrivez-la dans vos neurones en lettres de feu, ne vous laissez pas abuser par son apparente banalité, gravez-la en vous comme si votre vie en dépendait... car c'est le cas. C'est le cas, mes amis ! Aujourd'hui est le jour de tous les jours, celui à la suite duquel les autres ne pourront qu'être des 'jours d'après'...

Adrien Favrot, c'est évident, excelle dans l'art de mitonner son petit effet. Sophie comprend qu'elle a sauvé sa mouche des pattes velues de l'araignée qui l'avait capturée : on n'entend plus qu'elle, à présent. Le professeur apprécie. Il fait durer le silence, et le plaisir.

Ne sachant plus sur quel pied attendre l'ultime révélation de l'homme de science, du grand monsieur qui leur parle aussi bien chez eux qu'à la télé, les clients s'enlisent dans la répétition mécanique de leurs gestes coutumiers : le vieil homme du fond n'en finit pas de tourner sa petite cuillère dans sa tasse de café ; l'aficionado du juke-box se perd dans la recherche d'un morceau qui le fuit ; les trois prolos du comptoir sont au garde-à-vous assis, le demi en main et la bouche ouverte ; Gaston Muller, prudemment réfugié de l'autre côté du bar, déplace machinalement les bouteilles d'alcools forts trop sagement alignées sur leurs étagères ; Solange Wroter essuie interminablement le même verre à bière ; Sophie tripote vainement un distributeur à cacahuètes, ses grands yeux bleus lui mangeant la figure ; même son vieux berceau, qu'elle a abandonné pour voler à la gloire de son père, continue à se balancer comme si sa petite main maladroite le poussait encore. Le tribun de la Liberté peut commencer à œuvrer.

- Vous connaissez tous Sophie, ma fille, que voici...

Tout le monde se demande bien où monsieur Favrot veut en venir maintenant. Chacun sait qu'elle est sa fille, c'est sûr, et c'est même assez évident à les voir côte à côte, mais pour les clients du bar elle est avant tout la fille de la patronne. Et la façon dont elle la traite ne les encourage guère à y prêter attention.

Mais cette fois, c'est différent, le professeur les a envoûtés. La petite maigrichonne s'est miraculeusement mise à exister...

- Ou plutôt, vous croyez la connaître. Le plus obscur d'entre nous, en effet, recèle au *tréfonds* de lui des potentialités insoupçonnées.

Adrien Favrot raffole du mot 'tréfonds'. Il prend des accents gaullois à chaque fois qu'il sort de sa bouche. Il sait que les clients de Solange en devinent le sens plus qu'ils ne le connaissent, et cette petite incertitude sémantique en accentue encore la profondeur.

Or, le professeur adore la pêche en eaux profondes. Même si elles sont troubles. *Surtout* si elles jettent le trouble. Il aime bluffer son public et adore le laisser sur sa faim. Si le bel Adrien jette ostensiblement les cartes sur la table, c'est pour mieux les brouiller.

- Ainsi, la fillette que vous voyez là, cette grande duduche mal fagotée, si gauche et empruntée, si insignifiante que seules les vociférations de sa mère vous rappellent qu'elle ne fait pas totalement partie des meubles, cette godichette toujours à côté de ses baskets, eh bien, je vous l'affirme haut et fort et vous le prouve à l'instant, c'est un sacré petit bout de bonne femme !

Favrot marque une nouvelle pause. L'effet recherché est atteint, la tension est à son comble, mais il sait qu'il doit jouer serré pour garder la main et rafler la mise. J'aurais dû jouer au poker, songe-t-il, pas au tarot...

Solange s'est liquéfiée dans son lustrage de verre à bière à l'évocation de ses 'vociférations'. La petite Sophie ne sait plus où se mettre, recroquevillée sur son tabouret comme une vieille chatte souffreteuse égarée dans un concours de beauté féline : la starlette s'est rhabillée à toute vitesse de sa peau de Gridane et ne rêve plus que d'un trou de taupe où s'enterrer vivante. Flageolante au-dehors, bouffie d'angoisse en dedans, elle s'interroge avec stupeur sur les obscures raisons qui motivent les portraits-rebuts et les dragées au poivre que lui inflige son paternel, ainsi que sur celles qui poussent les clients du bar, Gaston compris, pourtant peu avares en démonstrations d'amitié d'habitude, à s'esclaffer aussi bruyamment des vacheries d'Adrien Favrot.

La petite souris tristounette en est si déroutée qu'elle se demande si elle ne leur préfère pas les perpétuelles insultes de sa mère, avec lesquelles, au moins, elle sait à quoi s'en tenir. Le mépris maternel, c'est du solide, du malheur brut de décoffrage, garanti sans fausses joies. Leurs sourires gluants, leurs petites faiblesses d'ivrognes la débectent au plus haut point.

Mais Gridane prend courage, d'autant que le *Rapido* lui a été favorable cette fois-ci : un jour, c'est sûr, elle fuira loin de ces écœuranteries, elle tiendra le monde dans sa main, et la vie sera belle. Elle se doit de faire face. L'avenir, et papa, comptent sur elle. Il reprend la parole.

- C'est pourquoi j'ai l'honneur et l'avantage de vous présenter un moment de music-hall digne d'une vraie professionnelle, un numéro de chant, de mime et de danse bluffants, magistralement interprété par la grande socotte de service du café-hôtel de la Liberté, la nouvelle starlette du Pays-Haut, la co-

queluche des bas quartiers, j'ai nommé mademoiselle Sophie Favrot ! De tout son cœur, mesdames et messieurs, oui, avec ses tripes, la petite fée Cosette de Girange va ressusciter devant vous un chef-d'œuvre de l'immense Berthe Silva. Préparez vos mouchoirs : même si cette chienne de vie a tiré toutes les larmes de vos corps et qu'il ne vous en reste plus une seule pour chialer aux cruelles *Roses blanches*, vous craquerez à coup sûr au sublime *Enfant de la misère...* Remboursés si pas satisfaits ! La petite a ça dans le sang, croyez-moi, elle est tombée tout bébé dans la marmite à potion tragique ! On l'applaudit bien fort !

Joignant le geste à la parole, Adrien Favrot soulève sa fille à bout de bras et la hisse sur la table centrale de la salle de bar, afin que nul n'en ignore. Les applaudissements tardifs et hésitants du public, frustré de sa vraie vedette, en mal de sensationnel et inquiet de la qualité du spectacle, en auraient achevé d'autres, mais pas Sophie. Elle adore le spectacle, la petite Favrot. La fille de son père se reprend à espérer. Elle ne le décevra pas !

Elle se redresse, précautionneusement, comme un automate, plante ses jambes filiformes sur la table pour ne plus vaciller, y enracine ses baskets et ses grosses chaussettes avec défi, sous les regards goguenards des ivrognes du café de la Liberté, l'œil noir de sa patronne, les yeux embrumés de son amant Gaston et la moue de paternelle autosatisfaction de son mentor.

La terre peut s'arrêter de tourner. Pas Sophie. Gridane sort à nouveau la tête de son trou pour défier sa misère et conquérir le monde : son public pour l'heure, qui l'attend

vaguement au tournant, faute de mieux. Elle, est prête. Elle se met à chanter. Très fort, d'un ton un peu trop aigrelet, certes, mais plutôt juste :

*La gosse n'a pas six ans
Mais jamais un sourire
N'adoucit en passant
Son visage de cire
Ses yeux profonds et bleus
N'ont pas l'air de comprendre
Qu'on soit si malheureux
À un âge aussi tendre.*

*C'est l'enfant de la misère
Qui est passée près de vous
Qui ne reçoit de sa mère
Que des injures et des coups...*

Que la petite souffre-douleur de la patronne soit habitée par son personnage, nul n'en doute, à l'exception de Solange Wroter, frappée d'une opportune cécité, et d'Adrien Favrot, aveugle professionnel. Sophie accompagne sa poignante mélodie d'une pantomime de Colombine désarticulée, à force de grands gestes saccadés dont la théâtralité ne vient pas à bout de l'âpre vérité. Les hoquets de défiance se sont tus au café de la Liberté. Les bouches bées ne se referment plus, sauf pour boire, et respirer...

*Le long des rues de la ville
Elle tend sa petite main
Disant de sa voix fragile :
"Donnez-moi un peu de pain"
Et quand le soir, à demi morte
Elle n'apporte qu'un peu d'argent*

*Elle n'ose pas franchir la porte
Car elle sait ce qui l'attend.
C'est l'enfant de la misère
Qui est passée près de vous
Qui ne reçoit de sa mère
Que des injures et des coups...*

Sans cesser de chanter de toute la force de sa petite voix, la fille de Solange mime sa mère la rouant de ses coups. Son jeu précis, à la fois brutalement réaliste et emphatiquement stylisé, se mue en une danse étrangement oppressante.

Les clients, médusés, en redemandent. Ils consomment. L'émotion.

*Un beau soir de printemps
La mère un peu trop ivre
La prend brutalement
L'attache au lit de cuivre
Et se met à frapper
À larges coups sonores
Sur le corps dénudé
De l'enfant qui l'implore.
C'est l'enfant de la misère
Qui n'a même pas six ans
Et qui va quitter la terre
À un âge si charmant
C'est l'enfant de la misère
Que l'on vient de ramasser
Dans le sang et la poussière
Comme un pauvre oiseau blessé...*

Gaston Muller, que l'étonnant spectacle a sorti de sa torpeur, ressuscite de sa mise en bière pour jeter un regard incrédule sur l'assistance, puis s'arrête sur celui de son amante, cherchant vainement à en deviner l'intention : Solange Wroter ne sert plus personne, elle ne quitte plus sa fille des yeux, comme si elle en anticipait la chute. Il faut dire que la table branlante qui soutient la fillette tremble sous les pas de danse qu'elle lui martèle, comme les mains décharnées des vieillards précoces que la patronne noie de ses alcools bon marché.

Sophie poursuit son exhibition avec un enthousiasme forcené, s'enveloppant du drap blanc que lui tend à la hâte son père :

*On la prend et la console,
On la met dans un lit blanc
Mais déjà la vie s'envole
De son petit corps tremblant.
C'est alors qu'un homme se penche
Et lui demande tout bas
Avec l'espoir d'une revanche :
"Est-ce ta mère qui t'a fait ça ?"
Mais l'enfant de la misère
Murmure très doucement
Avant de quitter la terre :
"Non, ce n'est pas ma maman".*

Sophie se tait brutalement, saute de sa table en un éclair et se plie en deux à en perdre l'équilibre. L'assistance unanime l'applaudit à tout rompre.

- Je vous avais promis un moment hors du commun, messieurs-dames, je ne vous avais pas menti !

Monsieur Adrien s'immobilise, sculpte sa pose et ne pipe mot. Le triomphe de l'illustre professeur est hiéراتique et silencieux, à défaut d'être modeste. Mais pas pour longtemps. Il ne peut s'empêcher d'observer la tenancière, un peu trop affairée à prendre les commandes de deux jeunes femmes assises à la table la plus au fond de la salle, à demi dissimulées par l'obscurité.

Plutôt girondes apparemment, ce qui ne gêne rien, se dit-il, le cœur offert d'avance et le ventre toujours en émoi. Adrien Favrot ne peut résister aux femmes. À toutes les femmes, quelles qu'elles soient, et aux jeunes inconnues, de préférence. En jeans et pulls de laine, l'air effronté et le pas résolu, elles s'empressent de se déplacer dès que la patronne leur a tourné le dos, s'engouffrent à travers sa clientèle ébahie avec une morgue calculée et s'assoient ostensiblement sur la table centrale qui a servi de scène au petit prodige de flamboyante misère.

L'une d'elles, la plus délurée des deux, le visage grêlé de rougeurs, levant les bras au ciel et fronçant curieusement le nez, apostrophe le professeur sans plus de politesses :

- Oh que si, monsieur Favrot. Vous mentez bien, c'est certain, mais vous mentez ! On la connaît par cœur, cette petite chanson d'épouvante. On l'a toutes chantée. Mais tu n'es pas venu pour ça, pas vrai, *papa* ?

Chapitre trois
L'eau sèche

Je suis un mensonge qui dit la vérité. Jean Cocteau

Adrien, qui n'a pas vu le coup partir, se réfugie sans vaine élégance derrière le comptoir, où il rejoint subrepticement Gaston. Comme un gosse pris en faute, c'est sa compagnie qu'il recherche, pas celle de son ex-femme. Là, au côté de son compagnon de soirées, il reprend peu à peu de sa superbe, ricanant de plus en plus bruyamment à de vieilles blagues savamment chuchotées. Même précipité, en effet, son repli n'en est pas moins stratégique : en quittant brusquement le devant de la scène, où Nadine Favrot, sa fille, l'a mis en situation délicate, il détourne l'attention générale de son cas vers le sien et celui de Marielle Leguennec, son alter ego, qu'on croirait muette tant elle ne sort jamais de l'ombre de sa sœur cadette.

Adrien s'esclaffe si ostensiblement devant Gaston que même celui-ci, pourtant peu dégourdi par ailleurs, a capté la ruse du professeur.

- Dis donc, prof, t'es fort de café quand même ! Enfin, si tu en buvais. Tu sais que tu causes encore plus quand tu la fermes que quand tu l'ouvres ? Tu as peur de ta fille ou quoi ?

Le visage de Favrot vire au blême. Muller fait de l'esprit, maintenant. Il ne parvient pas à réprimer un bref rictus de mépris, lequel exprime chez lui une vive contrariété.

- Absolument pas, mon gros. Je suis on ne peut plus zen. C'est elle qui balise. Tu as vu sa tête ? On dirait Elephant man en pleine crise d'apoplexie...

Au risque de paraître peu compatissant envers sa fille, Adrien a pris soin d'être entendu de tous, cette fois. La flèche passera pour une boutade, mais sa cible ne s'en remettra pas. Le b.a.-ba de l'art de la guerre. De fait, la jeune accusatrice est en situation délicate depuis le matin.

Elle s'est réveillée couverte de plaques rouges des pieds à la tête. Le mal a progressé toute la journée, jusqu'à la transformer en monstrueux Bibendum aux lèvres et aux yeux tuméfiés et au visage grêlé de rougeurs. Ses oreilles, ses joues, ses paupières, ses mains et ses bras, rouges, chauds et gonflés, la démangent brutalement, l'empêchant de réagir à la fourberie de son père. Elle puise dans les forces qui lui restent pour résister héroïquement à l'envie frénétique de se labourer le corps et le visage.

Elle tient bon, le regard tendu tranchant ses yeux gonflés pour se planter droit dans les yeux fuyants de son père, sachant que si elle veut lui tenir tête et décrocher la timbale, elle n'a aucune chance au grattage.

- Tu prépares un mauvais coup, n'est-ce pas ?
- Qu'est-ce qui te permet de dire des horreurs pareilles ?
- Je le sais, c'est tout.
- Tais-toi ! Y'a du monde.
- Pourquoi, tu as quelque chose à te reprocher ? Je sais que tu nous caches quelque chose.

- Je n'ai absolument rien à cacher, Nadine. Ça pourrait perturber ta petite sœur, c'est tout.
- T'es atteint sérieux, papa. C'est toi qui la perturbes avec tes chansons à se pendre ! Tu crois qu'elle n'en voit pas assez comme ça avec maman ?
- Ne mêle pas ta mère à ça, tu veux ? Elle a eu bien du mérite à vous élever toute seule. Et elle n'a rien à voir avec moi, tu le sais bien.

Adrien Favrot volant au secours de Solange Wroter, voilà de quoi lui donner raison : ce jour n'est pas ordinaire. Celle-ci, jusqu'alors fossilisée à son comptoir, ouvre soudain le tiroir de sa caisse et se met à en compter et recompter la monnaie. Elle déplace machinalement les pièces d'un casier à l'autre, aussi cadencée qu'un automate. Ce n'est pas tant l'attaque de Nadine que l'embarras d'Adrien qui la trouble. Solange, en effet, se moque pas mal des états d'âme de ses filles et n'a que faire de leurs jérémiades, mais là, la petite fouineuse a flairé quelque chose de louche, c'est évident. La mère Wroter a appris à ses dépens à se méfier des intuitions de sa fille.

Si elle le lui reproche aussi crûment, c'est que son père manigance vraiment un sale tour. L'état d'alerte maximum s'impose. Marielle, murée dans le silence, ne cesse de prendre des notes sur un calepin minuscule. Elle en noircit furtivement les pages, comme si sa vie en dépendait. Ces deux-là sont sur un gros coup, ça crève les yeux.

- Je te connais trop pour te croire, papa. Tu vas encore nous dire que tu as inventé le fil à couper le beurre rance !

- Toujours aussi perspicace, ma chère fille. Et délicate avec ça. En effet, je peux vous dire aujourd'hui que j'ai mis au point et breveté un produit chimicophysique absolument révolutionnaire.
- Pour noyer ton poisson rouge ?
- Eh bien, tu ne crois pas si bien dire. J'ai réussi à fabriquer... de l'eau *sèche*.

Le professeur Favrot se tait, ménageant et mesurant l'effet de sa bombinette, plus par prudence que par instinct de la mise en scène, d'ailleurs. Il va devoir jouer serré avec l'intraspectrice.

- N'importe quoi !
- J'en ai dans la bagnole si tu ne me crois pas...

Adrien ne répond rien et sort immédiatement du café, un sourire de triomphe aux lèvres. Nadine, épuisée par la confrontation, se dit que non, ce n'est pas possible, il ne va tout de même pas s'en tirer avec une enfume pareille. Mais elle sait déjà qu'elle a tort.

La pirouette va fonctionner. Une fois de plus. Ce sera même un saut périlleux, du grand art favrotien. Solange, de guerre lasse, a fini par se décider à refermer son tiroir-caisse et à servir ses filles. Elle se déplace sans hâte vers leur table, un plateau de deux diabolos menthe à la main. Gaston, désespéré, ne sait plus où donner de la fidélité. Il va et vient entre le comptoir, la table des filles Favrot et la porte d'entrée, son demi en ostensorio. Sophie, prudente, a opéré un repli stratégique vers son poste d'observation favori : elle s'est planquée derrière le juke-box. Elle déteste être le sujet de la conversation des adultes, mais elle adore

les extravagances de son père. Le voilà justement qui revient, se propulsant d'un bond au centre exact de la salle de bar en brandissant un sachet de poudre blanche en guise d'oriflamme.

- Nadine, Solange, Gaston... Marielle, mesdames et messieurs, voici la preuve de mon honnêteté, le fruit exotique de longues années de recherche du professeur Favrot et de son équipe ! J'ai l'honneur de vous faire découvrir, en exclusivité mondiale pour le café-hôtel de la Liberté, une substance amenée à bouleverser notre vision des choses et à ramener à la foi scientifique les esprits les plus obtus...

Nadine Favrot encaisse le coup. Quand son père ramène sa science, il ne plaisante pas. Beaucoup trop orgueilleux pour prendre le moindre risque, le docte paternel. Pourtant, de l'eau sèche... C'est Gaston qui vend le pot aux roses.

- Dis voir, Adrien, ça me rappelle quelque chose, ton affaire. Ça ne serait pas de l'eau en poudre, par hasard ?
- Ouais. C'est précisément la substance que je tiens en main devant vous.
- Cool ! Alors, comme qui dirait – dis-moi si je me trompe – c'est super pratique comme truc : si tu n'as pas d'eau mouillée, tu sors ton eau en poudre, et hop, tu n'as qu'à rajouter autant d'eau et ça te fait de l'eau. Il suffisait d'y penser !

Ravi de son bon tour, Gaston savoure l'éclat de rire général. Une fois n'est pas coutume, c'est lui qui vient de moucher Adrien. Croit-il. L'illustre Favrot ne moufte pas mais il reste très à l'aise, redemandant un baron à la patronne sans plus de commentaires. Nadine s'attend au pire, maintenant. C'est comme si elle avait déjà entendu la contre-attaque de son père. L'estocade est imminente, hélas.

- Les moqueurs en seront pour leurs frais, messieurs-dames. Gaston, viens voir ça. Touche, sens, tu peux même en manger, mais sois rassuré, tu ne risques pas d'en boire !

Les rieurs s'engouffrent illico dans la brèche savamment ouverte par le professeur luxembourgeois. L'éventualité d'un Gaston buvant de l'eau par mégarde les transporte d'une joie moite. Les yeux imbibés de la clientèle du bar de la Liberté luisent de malice molle. L'intuition d'un coup de théâtre transperce les regards les plus vitreux.

- Cessez de ricaner, vous tous qui doutez, voyez et devenez croyants ! Ce produit authentiquement révolutionnaire n'ira pas jusqu'à transformer la terre en paradis, pardi, mais ce n'est pas dit... Jugez du peu : il peut faire reflourir les déserts en y stockant de l'eau insensible à la sécheresse, puisque déjà sèche, en désaltérer les populations assoiffées, et au vu de sa surprenante capacité à capter le dioxyde de carbone, il y a de grandes chances pour qu'il soit récupéré par les gourous du réchauffement climatique ! Mais on n'a rien sans rien.
- Et pour le pastis, on fait comment ? relance Gaston, qui ne s'avoue pas si facilement vaincu.

- Médicaments, ingrédients alimentaires, produits de grande consommation, pétrole et méthane en versions sèches et solides, lyophilisations, refroidissements à sec, stockages de polluants, cosmétiques, lutte contre les incendies, liquides antigel, fluides caloporteurs, solvants, pigments, polyesters, j'en passe et des meilleures... tout cela est au creux de ma main.

Adrien Favrot traverse la salle de bar pour rejoindre sa fille, son baron à la main et un sourire de collégien zébrant son visage rougi par la bière. Mais pas autant que celui de Nadine, pourtant sobre, et qui ne sait plus où se mettre. Il ouvre le sachet qu'il brandit à la cantonade depuis le début de ses hostilités avec elle et verse sous son nez tuméfié par l'urticaire deux tas de poudre blanche, un gros à même le formica vaguement orange de la table et l'autre, plus petit, dans un cendrier un peu plus propre.

Gaston lui a emboîté pompeusement le pas, toujours désireux d'en remettre une seconde couche.

- C'est de la blanche ? Tout s'explique, mon Dédé ! T'as trop sniffé de coke, ça t'a monté au cerveau et tu nous as inventé l'eau en poudre. Garantie pur sucre ?
- Vous avez raison monsieur Muller, ça ressemble au sucre en poudre, c'est vrai, mais c'est composé à 95 % de molécules d'eau. De minuscules gouttes d'eau enrobées d'une membrane de silice modifiée, autrement dit de sable, qui les empêche de se combiner et de retrouver sa forme liquide. Voyez par vous-mêmes...

Adrien approche alors sa chope de bière, la saupoudre du contenu d'une petite fiole vite tirée du revers de sa veste et en verse quelques gouttes avares sur le tas d'eau 'sèche' du cendrier. Lequel se met alors à fondre, se liquéfiant étrangement en laissant échapper un mince filet de brouillard gris, et finit par déborder. Le professeur s'en empare aussitôt et en déverse le contenu maintenant liquide sur le gros tas de poudre blanche, lequel subit le même sort, transformant la table de bar en pataugeoire à mouches. L'assistance unanime applaudit bruyamment, à l'exception de Nadine, de sa sœur aînée et de sa mère. La fille Favrot, consternée, se penche brusquement en avant pour chercher son salut dans la fuite, avant de piquer du nez, retenue in extremis au maillot par Marielle, qui n'est pas facile à aveugler et en a vu d'autres. Les pieds bien sur terre, elle ramène sa petite sœur dans son giron, à sa table et à la raison.

- Ne te barre pas, il serait trop content. Laisse-le faire son bébé show jusqu'au bout. Et puis, faut que t'en aies le cœur net, pas vrai ? Pense à la petite.
- Tu as raison, ma chatte. Je dois absolument savoir ce qu'il mijote. Je ne sais pas encore quoi, mais je suis sûre que c'est quelque chose de pas catholique.
- Bah ça, Didine, j'aurais pu le deviner toute seule !

Pendant que Solange éponge la flaque d'ex-eau sèche de leur table, elle en profite pour se renseigner auprès de Nadine sur les intentions de son ex-mari. Celle-ci lui garantit que le tour de chant de Sophie et le show de l'eau sèche ne sont qu'un rideau de fumée savamment calculé...

Elle opère un demi-tour militaire sur les talons et se dirige vers son comptoir avec la ferme intention de tirer les vers du nez de son ex. Faut qu'elle sache, comme dirait Marielle. Mais le monsieur Loyal des tours de chant réalistes et de l'eau fantastique a disparu, abandonnant un public trop vite lassé, volage et revenu de tout bien avant d'être arrivé. Nadine et Marielle, faute de combattant, ont cessé le combat sans délai, fuyant le bar comme des princesses piteuses au douzième coup de minuit. Les derniers clients quittent le café de la Liberté un à un, abandonnant leurs tables chargées de verres sales, de petits tas de pièces de monnaie et de cendriers débordant de mégots. Le bac à vaisselle dégorge et le sol est jonché d'improbables débris.

- Sophie ! Sophie ! hurle Solange aussi fort que si le bar vide était noir de monde. Où elle s'est encore fourrée cette petite traînée ? Punaise ! T'as intérêt à ramener tes fesses en vitesse ! Y'a du boulot qui t'attend... Mais tu vas finir par rappliquer, traîne-savates, je ne vais pas me taper tout le turbin pendant que tu te goberges !

Cette fois pourtant, les mots délicatement choisis de l'acariâtre tenancière ne parviennent pas à faire sortir la petite Gridane de son trou à taupes. La Cosette dégingandée du dernier café-hôtel de Girange s'est volatilisée comme son père et ses sœurs.

Solange ne tarde pas à faire le rapprochement. Elle doit traîner dans les basques d'Adrien. Elle fonce dans la chambre de sa fille, située de l'autre côté du couloir menant au bar, bien résolue à en découdre avec l'insolente. Madame Wroter en devient presque folle. De rage.

Elle ne craint pas pour l'asticot de son père, qui roule toujours du bon côté de sa boîte de sciure, et sa mère dans la farine par-dessus le marché. Non, elle veut juste lui faire payer ça, et au prix fort, cela va de soi. Si Solange a une peur, une sainte horreur même, ce n'est pas de se faire rouler par sa fille, mais par son ex. Une fois de plus.

Elle redescend. Et replonge. Noie la vaisselle, déblaye les tables et fait valser les détritrus sur le sol du bar à la vitesse d'une starlette du muet, sans plus de souci pour le milieu que pour les coins, hurlant silencieusement contre sa fille à chaque couperet de son balai. La main d'un homme en robe de chambre en freine la délirante farandole.

- Arrête ton cinéma et va te coucher au lieu de te mettre dans des états pareils. Tu as vu ta tête ? On dirait une dingue. J'ai mis ta fille dans la chambre verte, à côté de la mienne.
- Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'a pris de la faire dormir là-haut ?
- Rien. Je viens à ton secours, *comme d'habitude...*
- Arrête avec ça ! C'est un aoûtat qui m'a sauvé de la défiguration, là-bas. Ni plus ni moins. Tu le sais très bien.
- Merci quand même...
- N'importe quel papillon de nuit dans ton genre aurait fait l'affaire, mais ça a été toi.
- De mieux en mieux...
- Adrien, je me serais sauvée avec le premier chaoui venu pour sortir de cet enfer ! Est-ce que tu pourras comprendre ça un jour, bon sang ?
- Bon, ça va, respire un peu avant de crier. T'as cinq minutes ? Je vais t'expliquer...

Chapitre quatre

L'aube entravée

Attention, écoutez : l'aube est une œuvre. Jorge Guillen

Gridane a de la peine à ouvrir les yeux. Normal pour une taupe, mais à ce point-là, ça vire à l'hibernation, s'entend-elle chuchoter à travers d'épaisses brumes matinales. Une sourde inquiétude s'insinue en elle, comme un serpent froid. Pas de quoi s'en faire pour si peu, se reproche-t-elle déjà malgré son demi-sommeil. T'en verras d'autres pendant ta journée. Elle ne croit pas si bien se dire... Une rumeur familière lui tord l'estomac. Des cris dans le lointain, menaçants, inquiétants, oppressants. Sophie replonge aussitôt dans ses rêves.

La petite taupe est bien embêtée. Elle se heurte à des tas d'objets contondants de toutes tailles, plus bizarres les uns que les autres. Jamais vu un souk pareil, même aux pires moments de ma chambre... Déroutée, Gridane perd la boussole, prise au piège d'un dédale invraisemblable de bidules clignotants, de machines, de paperasses en pagaille et de bouquins usés jonchant tout le sol. Elle se fraye péniblement un chemin sinueux jusqu'à l'interrupteur, qu'elle actionne avec hâte, comme si l'obscurité moite allait l'engloutir... La lumière du plafonnier l'aveugle, puis lui fait découvrir plus clairement l'amoncellement d'objets envahissant la pièce. On dirait celle de Doc' dans Retour vers le futur, en pire. C'est quoi, tous ces trucs et ces machins ? Autour d'elle, un incroyable lacs de câbles multicolores, un fatras impossible de boîtiers, de cadrans et d'écrans. L'un d'entre eux la fascine : ce n'est pas le plus compliqué, ni le plus high-tech apparemment, mais c'est le plus insolite, à coup sûr : une sorte de casque de motard

éventré, les entrailles tapissées de capteurs et d'aiguilles, tel le cadavre abracadabrant d'un étrange hérisson mécanique. Comment peut-on se mettre un truc pareil sur la tête ? Est-ce que je pourrais y arriver sans me faire mal ? Sans me faire prendre ? Il me tue s'il me voit toucher à ça... Ouais, c'est mieux fichu que ça en a l'air. Ça rentre ! Bon sang de bonsoir, mais à quoi ça sert ?

- Purée, tu me suceras le sang ! Qu'est-ce que tu fais là ?
- Ben... je dors ?
- Ne me prends pas pour une idiote, espèce de saintenitouche ! Je le vois bien que tu dors. Tu devrais être levée depuis longtemps, mollasson ! Va te laver, tu pues la petite fille qui se néglige !

Laquelle est réveillée maintenant, aucun doute là-dessus. Peu pressée d'entendre la suite des appréciations de sa mère, elle tente d'évacuer son lit, comme on quitte un abri de fortune quand la tempête se fait trop violente, mais, une fois de plus, le bras courtaud de Solange la plie sur place.

- Tu te fiches vraiment de ma fiole, ma parole. Ce n'est pas possible, une sale gosse pareille ! Je t'ai demandé ce que tu faisais ici à c'te heure.
- Je ne sais pas...

Pour réponse, une baffe cingle sur l'insolente. Pour une fois qu'elle dit la vérité. Mais qu'est-ce qui lui a pris de dormir autant, bon Dieu ? Sophie reconstitue péniblement dans sa tête sonnée les morceaux éparpillés de sa nuit agitée.

Ce rêve bizarre, le laboratoire, les tas de bidules, le casque à pointes... Papa qui m'appelle en pleine nuit, de retour des waters... Il me demande d'aller dormir en haut, dans la chambre verte, me raconte toutes ses histoires, pour plus tard, quand je pourrai comprendre... Je n'ai rien pigé à ses trucs, c'est sûr ! Trop de mots, trop longs. Des histoires de grands, de vrais secrets qu'elle aimerait capter, comme ça lui arrive parfois à l'école. Des bribes, quand même... Des ennemis chauffagistes ? Heu... chauffistes, ou réchauffés, non, réchauffistes, c'est ça, des turfistes à réchauds, je sais plus, des ennemis qui lui diraient des choses plus tard, qui lui parleraient à elle en particulier. Tenteraient de la convaincre. Plus tard que quoi ? Quand je serai grande, peut-être. Bof, d'ici là j'aurai sûrement oublié.

- Alors, qu'est-ce que tu glandes, espèce de mal pondue ?

La répétition est l'amie de la mémoire, dit-on. Et Solange est son égarée, même si elle se soucie peu de cohérence. Peu lui importe d'exiger de sa fille à la fois qu'elle aille se laver et qu'elle reste là pour y justifier sa présence. Elle n'y voit aucune contradiction. Pour l'heure, il n'y a qu'un problème au monde pour Solange Wroter : une sale gamine met en péril l'ordre des choses. Et une seule cause à ce problème : son père. Le danger est donc maximum, et c'est la gosse qui prendra. On ne fait pas d'omelette sans casser quelques œufs. Elle comprendra quand elle sera grande. Moi aussi j'en ai bavé avec ma mère quand j'étais petite, et me voilà ! Je n'en suis pas morte. C'est ainsi que, depuis la nuit des temps, on forge le caractère des enfants.

- Accouche ! Pourquoi t'as fait la grasse matinée, feignante ?
- C'est que... papa m'a demandé d'aller dormir en haut.
- Qu'est-ce que c'est que ça ? En voilà une histoire ! Y'a pas assez de piaules dans mon hôtel ou quoi ?
- Ben, il a dit comme ça qu'il risquait de me déranger si je restais en bas. Qu'il allait faire du bruit.
- Ah oui ? Il te dérange au rez-de-chaussée en faisant du bruit au premier et c'est pour ça qu'il te fait monter ? Et au final, tu ronfles à point d'heure en bas ? Tu me prends pour une idiote, c'est ça ?
- J'en sais rien, pardon, s'il te plaît...

Solange a cessé d'invectiver sa fille. Le film de sa journée de la veille repasse en accéléré. Les sketches et les vantardises d'Adrien, les avertissements de ses filles, ses confidences tardives... Plus de doute : une fois de plus, il l'a doublée !

- Tu vas y retourner immédiatement !
- Oui, tout de suite.
- Et oublie ce que je t'ai dit.

Trop heureuse de cette normalisation inattendue de ses relations avec sa mère, Sophie ne cherche plus à savoir si elle doit se laver, poursuivre sa nuit, faire son lit, aller travailler, ni dans quel ordre manifester son obéissance. Plus par curiosité que par logique, elle fonce hors de son lit, quitte la chambre bleue en claquant la porte, aux grands hurlements de sa mère – dont elle n'a cure après cette absolution inespérée – grimpe l'escalier de bois quatre à quatre, comme un cabri désarticulé, en assomme

les marches de son pas d'éléphante sous-alimentée, traverse le couloir du haut d'une seule glissade et pile net devant la porte de la chambre verte. Juste à côté, celle de son père, le vieux carton enrubanné de velours cramoisi "ne pas déranger" toujours accroché à la poignée. La tentation est trop forte : elle l'actionne, avec l'extrême ralenti d'un escamoteur professionnel. Toujours fermée à clé : papa n'est pas encore parti.

Sophie ouvre alors sa porte à elle, de sa nervosité habituelle. La clé chute sur le sol, se coince dessous au moment où elle l'ouvre. La gamine, affolée par l'incident, secoue fébrilement le pommeau pour en décoincer le battant. Maman l'a déjà inspectée, ce n'est pas possible... Si elle croit que j'ai voulu m'enfermer à clef, elle me tue ! Le gond se débloque, la porte cède, s'ouvre en grand. Elle jette un rapide coup d'œil sur les lieux pour en vérifier le bon ordre. Ouf ! Tout va bien, c'est rangé et le lit est fait. Maman se moque de moi, décidément... La méfiance revient. Elle a fait toute la chambre, jusqu'au lit, et je dois aller vérifier ! Pour mieux me passer un savon, sans doute. Encore une journée de foutue.

En attendant des jours meilleurs, il faut bien vivre, en paix si possible. Elle décide de rebrousser chemin pour affronter directement sa mère : comme ça, elle saura tout de suite à quoi s'en tenir. Un peu plus un peu moins, au point où elle en est... Beaucoup moins pressée qu'à l'aller malgré tout, elle fait le détour par le bar. Il est encore vide et les volets ne sont toujours pas ouverts. La lueur blafarde d'une aube sans joie tente vainement de s'y insinuer. Sa mère l'interpelle :

- Alors ?

- Ben... excuse-moi, mais j'allais la faire, la chambre, j'te jure !
- Je m'en doute qu'elle n'est pas faite, andouille. Tu n'y as pas été de la nuit. Non mais quelle bécasse tu fais, c'est pas possible !

Venant de sa bouche, ces qualificatifs, certes peu amènes, mais néanmoins relativement polis, ressemblent presque à des mots tendres, au point que Sophie n'hésite plus à contredire sa mère.

- Mais, *tu l'as faite*, voyons !
- ... ?
- Tu as déjà fait la chambre verte, enfin, tu me fais marcher, là !
- Qu'est-ce que tu racontes, bon sang ? Va plutôt voir ce que ton père trafique.

La fillette ne se fait pas prier pour aller y voir de plus près. Elle frappe longuement à la porte de son père, tambourine, appelle, d'abord timidement puis plus fort, sans aucun succès. Adrien lui oppose un silence total. La frêle gamine, toujours prudente, se dit qu'il doit être furieux d'avoir été tiré du sommeil et sera infréquentable quand il se décidera à sortir de sa tanière. Elle revient à nouveau à sa mère, déjà occupée à servir un verre de blanc à son premier client de la journée. Un certain Gaston.

- Alors ?
- Rien.
- Comment ça, rien ?

- Il n'a pas ouvert. J'ai eu beau taper, appeler tant et plus, il n'a pas moufté. Il ne m'a même pas répondu.
- Tu n'avais qu'à rester plus longtemps, il aurait fini par t'ouvrir.
- Je ne crois pas.
- Il est parti ?
- Non, sa voiture est en bas. Il dort, il a dû se coucher tard.
- Ça m'étonnerait. Qu'est-ce qu'il t'a raconté au juste cette nuit ?
- Rien.

Sophie estime que ça ne la regarde pas, d'abord, et present que ça mettrait sa mère d'encore plus mauvaise humeur, ensuite. Solange pousse un long cri indéchiffrable avant de lâcher le balai sur lequel elle s'appuyait.

- Il a ramené une greluce à l'hôtel ! Il l'a planquée dans ta chambre, le cochon, ni vu ni connu je t'embrouille. Comme ça, il ne m'a même pas payé sa nuit !

La mère Wroter ne roule pas sur l'or, c'est le moins qu'on puisse dire, et ce ne sont pas les maigres pensions que lui verse parfois son ex-époux qui y changent grand-chose. Mais elle sait que le bel Adrien n'est pas trop pauvre pour être pingre. Elle ne cherche pas à savoir pourquoi il n'a pas invité cette femme à passer la nuit dans son lit, tout simplement. Cette logique-là ne l'atteint pas.

- Il m'a ramené une roulure, ce faux jeton ! Elle couche chez moi, dans la chambre de sa fille, et à l'œil par-dessus le marché ! Réveille-le !
- Mais je...
- Je viens avec toi.

Mère et fille montent en délégation officielle jusqu'à la porte de la chambre cinq. Une aube incertaine en bleuit sans hâte le couloir, dessinant des ombres étranges sur une fenêtre poussiéreuse qui ne l'éclaire guère plus que le néon hésitant du plafonnier. L'odeur âcre de tabac froid de la salle de bar s'affaiblit à l'étage pour se mêler aux relents des boiseries vernies, encens profane qui entête la petite Sophie, déjà malade de la tournure que prend ce début de journée trop bousculé. Solange ne prend même pas le temps de toquer, elle brandit son passe et le fiche dans la serrure, brûlant d'ouvrir la porte d'un geste violent et sans appel de maîtresse incontestée des lieux et des âmes. L'autorité de sa main faiblit pourtant, déconcertée par la résistance qui lui est opposée. Elle extrait le passe de la serrure pour l'y replacer, manquant fébrilement sa cible à plusieurs reprises. De l'autre, elle saisit violemment la poignée, comme elle aurait happé la main de sa fille, pour l'intimider. Sans plus de succès : manifestation, Adrien a laissé sa clé sur la porte et l'a fermée de l'intérieur.

Madame Wroter crie à sa fille de crier pour réveiller son père, laquelle ne parvient pas à couvrir les hurlements de sa mère. La petite Sophie, ne sachant où donner de la peur, s'égosille vainement : plus rien ne sort plus de sa bouche. L'angoisse qui monte en elle l'a rendue totalement muette.

Solange capte alors qu'elle ne fera pas ouvertement l'irruption souhaitée dans l'intimité de son ex-mari. Elle devra opérer un repli stratégique avant le flagrant délit. Et agir vite.

Elle ouvre brusquement la porte de la chambre de sa fille, contiguë à celle qu'occupe son ex-mari. Elle y pénètre d'un solide coup de poignée, non pour y surprendre l'improbable amante dont elle ne saurait que faire, au fond, mais pour contourner l'obstacle qui l'empêche d'envahir l'intimité d'Adrien. La pièce est on ne peut plus vide, nettoyée et rangée, le lit impeccable. Un coup d'œil et de nez lui permet de vérifier que les draps sont propres et nets.

Plantant là une Sophie inutile virant à la statue de sel, Solange redescend l'escalier en trombe pour appeler son amant à la rescousse, exigeant qu'il passe du balcon de la chambre quatre à celui de la cinq pour y dessoûler son compagnon de beuverie, lui précise-t-elle pour justifier l'intrusion. Les balustrades ne sont éloignées que de quelques centimètres l'une de l'autre, mais l'imprégnation alcoolique et l'heure un peu trop matinale compliquent la tâche du malhabile Muller. Sophie, hébétée et incrédule, regarde poindre un jour sans éclat, les lueurs grises de l'aube dessinant la silhouette irréaliste d'un Gaston désarticulé dans l'huisserie de sa fenêtre. Une fois parvenu sur le balcon voisin, après s'être donné beaucoup de peine et quelques frayeurs, celui-ci se heurte à une fenêtre presque aussi close que la porte, volets de fer compris.

Ces derniers cèdent plus facilement que prévu et Gaston n'a d'autre choix que de s'armer d'un manche à balayette oublié sous la rambarde pour briser le carreau lui permettant d'accéder à la poignée de la fenêtre et de l'actionner.

L'effraction consommée sort la fillette de sa torpeur anxieuse, le fracas du verre brisé la ramène à la réalité : c'est cassé cette fois, quelque chose est en train de se briser, assez grave pour faire jouer les monte-en-l'air au peu téméraire Gaston. Gridane chassée précipitamment de son terrier de songes, l'angoisse reprend possession de Sophie.

Un lourd silence envahit maintenant sa chambre, où sa mère, dangereusement muette, l'a rejointe. On entend plusieurs fois le pauvre Muller se cogner et renverser divers objets de l'autre côté du mur. Après d'interminables minutes de ces tâtonnements oppressants, l'homme ayant exploré la chambre du professeur Favrot en sort enfin pour rejoindre la pièce voisine. Il y rentre sans hâte, le regard vide et plus silencieux encore que ses occupantes, devenues subitement impuissantes à lui poser la moindre question.

- C'est Adrien, lâche enfin l'égaré, lapidaire. Il y a plein de trucs partout dans sa chambre. Il a un casque sur la tête. Avec des tas de câbles et d'écrans. Il ne bouge pas. Venez vite ! Je ne crois pas qu'il dorme.

Chapitre cinq

Au pied du mort

Tout refus du langage est une mort. Roland Barthes

Gaston se fige sur l'unique chaise de la chambre, incapable de faire le moindre geste. Son teint jaunâtre a viré au terreux. Un seul regard suffit à Solange pour comprendre qu'elle n'en tirera rien de plus. Pas moins silencieuse que son amant, mais bien déterminée à en avoir le cœur net, elle refait son chemin jusqu'à la chambre verrouillée, passant tant bien que mal d'un balcon à l'autre. Sophie, hébétée, la regarde un long moment sans rien faire avant de se décider à la suivre. Il faut qu'elle sache.

Franchir le vide séparant les deux fenêtres n'est pas si simple pour la petite fille angoissée jusqu'à l'os. Elle ne sait où trouver le courage d'enjamber ce vide qui l'aspire. Les deux mains agrippées à la rambarde, elle soulève sa jambe gauche et réussit à la faire passer de l'autre côté. La voir se balancer stupidement dans le vide la paralyse. Il faut qu'elle passe, pourtant. Elle pressent que toute sa vie se joue dans ce geste simple : franchir le petit mètre de vide qui la sépare du balcon de la chambre de son père. Rien à faire, hélas, elle a beau se crispier, se raisonner, se sermonner, fermer les yeux et se mordre les lèvres jusqu'à l'insupportable, ses forces l'abandonnent. À cet instant précis, interminable et terrifiant, se rompt le fil de sa vie. Son âme se dissout dans la peur. Le cri strident de sa mère lui sert d'électrochoc.

- Au secours ! Il est... parti ! Adrien est parti !

Gridane n'entend pas les mots hurlés par sa mère. Elle n'en saisit pas le sens. C'est leur intensité extrême, presque insoutenable, qui la fait se jeter sur l'autre balcon, d'instinct, propulsant son corps maigre au-delà de la peur dans un réflexe de survie inespéré. Elle retombe brutalement, renversant la potiche d'angle épargnée par ses deux prédécesseurs. La douleur du choc est captée, enregistrée, identifiée et évaluée, mais non ressentie. Elle entre dans la pièce par la fenêtre, comme une ombre.

Anesthésiée par l'angoisse, Gridane veut aller plus loin, mais en vain. Ensevelie de terreur, elle est toute prête à sortir du cauchemar, mais ne se réveille pas. Incrédule, hagarde, elle scrute le visage défigurés de sa mère. L'horrible instant s'éternise. Toutes deux fixent le corps immobile d'Adrien Favrot gisant au milieu d'un incroyable enchevêtrement de câbles et de machines électroniques.

- Hein, de quoi ? Mais parle, Bon Dieu ! parvient enfin à articuler sa mère. Elle secoue son amant comme si elle ranimait son ex-mari, en pleine panique, hystérique et pathétique, incapable de faire la distinction entre la baudruche et le pantin.
- Il a une machine, c'est la machine, c'est la machine, balbutie Gaston, effondré.

Elle n'en tirera plus un mot. Elle n'ouvre pas davantage la bouche, comme si toute imprécation, grossièreté, vocifération et lamentation avaient déserté son esprit effondré, aucune n'étant à la taille de l'événement. Solange Wroter est en ruines. Sa fille aussi, mais différemment. Son regard se perd dans l'invraisemblable désordre technologique de

la chambre où repose le corps sans vie de son père. Ni elle ni sa mère ne s'en sont approchées pour y constater la mort. Elles la savent, la voient, mais sont totalement incapables de la toucher, stupéfiées, statufiées, le cœur pétrifié.

D'innombrables boîtiers et ustensiles électroniques de toutes sortes s'amoncellent dans les moindres recoins du cosy, tandis que la presque totalité de la surface du lit est recouverte de câbles reliés à des ordinateurs portables de tailles différentes en fonctionnement. Des femmes dévêtues défilent sur les écrans en poses suggestives et mécaniques. Soudain, dans une vive sensation de déjà vu, reviennent à conscience de la fillette les indescriptibles bidules elignotants, les machines bizarres, les paperasses éparpillées, les cadrans scintillant dans la pénombre, les cendriers débordant de mégots, la pagaille de vieux bouquins... et le casque hérissé d'aiguilles de son cauchemar matinal, là, coincé sous l'oreiller de son père mort !

Solange sort de sa torpeur la première, prenant son malheur à deux mains. Madame Wroter est du genre à se relever de tout, chaos technique inclus. Elle penche son visage vers la face béante de l'illustre professeur d'écologie qui fut son amant et son mari, l'arrête au-dessus de sa tête comme pour un ultime bouche-à-bouche et la referme de longues secondes plus tard d'un geste rapide et précis de la main. Elle ne s'adresse pas directement à Gaston Muller, mais apostrophe sa fille pour lui :

- Secoue-le, nom de Dieu, ne reste pas plantée là ! Dis-lui d'aller prévenir Nadine et Marielle. Et Anne. Qu'il appelle aussi la police.

Puis, inutile et insupportable précision, l'indispensable officialisation de la détresse :

- Ton père est mort. Barre-toi, j'te dis !

Gridane s'abîme devant ce qui gît, papa, tu me manques depuis toujours, ton corps immobile, ton visage défait, tout ce fatras de savant fou... Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi tu ne dis rien ? Pourquoi tu ne te réveilles pas ? Elle sait qu'il va bondir de son lit au moment où plus personne n'y croira et qu'il l'y fera monter avec lui pour son plus extravagant coup de théâtre de tous les temps. Il ne dort pas, c'est clair, maman l'aurait réveillé avec ses cris, mais il est là, aussi sûr qu'elle sent son cœur battre, il est quelque part ici, devant elle, à son côté, derrière l'armoire... La rumeur maternelle s'estompe, déchirée par le cri du premier train de la journée. C'est la Micheline qui passe, la locomotive du bonheur de vivre qui traverse l'innommable, le train rouge des malabars, des carambars, des bonbons et du camion de glaces, qui reviendront, comme la chance au *Rapido*, comme la vie qui ne s'éteint jamais. Alors, papa ne dort pas, il ne dit rien, il se cache partout. Il reviendra, il surgira comme un diable de sa boîte, il fera à tous un gigantesque pied de nez. Sophie est calme, sereine même maintenant, au point qu'un léger sourire se dessine sur son visage apaisé. Lequel n'échappe pas au regard inquisiteur de sa mère.

- Espèce de petite fouine ! Tu rigoles ou quoi, ma parole ? Je t'ai dit de ficher le camp !

Solange Wroter se demande ce qui peut bien fait sourire sa fille face au cadavre de son père, et ce qui la pousse, elle, à l'insulter aussi copieusement, jusque devant la mort.

Pourtant, si on le lui demandait, elle jurerait qu'elle l'aime, sa petite Sophie, sa dernière, sa préférée. Mais elle ne sait pas aller au-delà d'elle-même, et considérer l'insupportable gamine autrement qu'en dernier boulet accroché par Favrot à sa trop lourde vie. En espérant que ce soit le dernier, s'entend-elle sottement penser. Il ne va plus beaucoup m'embêter au jour d'aujourd'hui...

Personne ne bouge plus, en effet, dans la chambre cinq du café-hôtel de la Liberté. Chacun est trop occupé à contempler l'incroyable, le désordre absolu, le bouleversement total causé par le décès du professeur le plus excentrique et le plus imprévisible qu'on ait jamais connu à Girange, et ailleurs. La morne cité minière elle-même semble se refuser à émerger de sa torpeur, hésitant sur le gris à prendre, comme si le jour, n'ayant plus rien à envier à la nuit et doutant soudain de sa mission, avait renoncé à percer les lueurs blafardes du petit matin. La tenancière a pris la main de son ex-mari, elle la tapote étrangement, à la manière d'une infirmière désabusée, et ne la lâche plus. Gaston, occupant l'unique chaise, tremble comme une feuille d'automne un jour de vent d'est, et Sophie, sourde aux injonctions de sa mère, se perd dans son heureuse rêverie. Une improbable minute de silence et d'immobilité réunit quatre êtres égarés entre deux éternités muettes. Ni lentement, ni vite, ni bien, ni mal, le temps ne passe plus sur eux en cet instant, mêlant les doutes et les certitudes, les peurs et les joies, la rage et la peine, l'amour et la haine. C'est là que la vie de Sophie se dissout, rétive à renaître. Une fois de plus, c'est la voix de sa mère qui rompt le charme et le maléfice.

- Secoue-toi bon sang, mon Gaston ! Ce n'est vraiment pas le moment de roupiller...

Le verbe est haut mais non dénué de tendresse. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut entrer en contact avec monsieur Muller. Le petit *mon* de sa Solange fait un vrai miracle, animant l'amant, la fille et la maîtresse à l'unisson. La tenancière quitte la main du mort, qui retombe bruyamment sur le bois de lit, puis s'avance vers la porte et en tourne la clé, de deux lents tours sonnante la reprise de la vie.

Sophie en profite pour filer prestement, dévalant l'escalier pour s'enfermer dans la chambre du bas, se refusant à troubler l'ordre inquiétant de celle où elle a passé une partie de sa nuit. Gaston se lève lourdement, mais sans hésitation, puis s'engouffre dans la chambre d'à côté, celle de Solange, où il a passé la sienne, et se saisit résolument du téléphone mural. Il n'est pas jusqu'au mort lui-même qui paraisse plus disposé, son visage lisse subitement éclairé du timide rai de lumière d'une aube pâle, semblant se réjouir de ces petites résurrections en connaisseur...

C'est Anne qu'il appelle d'abord. La femme de tête, celle qui sait, agit et rassure. Elle habite au huit, chemin de Noé, quelque part entre Paradis et Beau-Séjour, hameaux voisins tout aussi abandonnés par la sidérurgie que Girange et sa mine défunte, d'où elle soigne tant bien que mal les blessures de l'esprit et les maux de cœur des orphelins des hauts-fourneaux. Pragmatique et volontaire, elle a pris ses distances avec sa formation de psychiatre-psychanalyste, ainsi qu'avec sa manie de toujours vouloir tout expliquer, de façon cartésienne exclusivement. Quelques déboires professionnels et une grosse déception affective en ont fait une adepte résolue du vieil adage selon lequel la fin justifie les moyens. Au diable les états d'âme, son maître mot désormais, c'est « assurer ».

Et c'est bien ce qu'elle compte faire en débarquant à Girange, même si, pour l'heure, c'est loin d'être le cas : une boule d'angoisse terrible et familière lui serre la gorge et lui cloue la poitrine, foudroyant sa pensée rationnelle et étirant à l'infini les huit petits kilomètres qui la protègent encore de sa destination... Si elle le pouvait, Anne Legros se désolerait de sa foutue phobie automobile, pathologie irrépressible qui lui torpille une autonomie si chèrement acquise et ajoute cyniquement du morbide au funèbre.

Délitée par l'amertume, elle en ricanerait aux éclats, se déshonorant et se désavouant d'être un si pitoyable médecin, incapable de se guérir elle-même ! Mais l'élégante doctoresse des âmes chagrines des mines abandonnées ne peut même pas se payer le luxe de la honte en ces instants interminables, impuissante à éprouver quoi que ce soit d'autre qu'une crainte violente et tyrannique, maîtresse impitoyable qui lui dérobe jusqu'aux yeux pour pleurer.

Il faut qu'elle arrive au bout de sa route, un point c'est tout. Après, une fois arrivée à Girange, une fois ressoudée à son point d'attache à la réalité, elle pourra respirer, elle pourra se croire sauvée. Qu'importe si ce port n'est pas le bon, tant pis si elle doit par la suite se dénigrer d'avoir triché, se damner d'avoir récupéré de sa superbe en toute malhonnêteté intellectuelle. Madame Legros doit assurer, elle est faite pour ça. Elle doit faire bonne figure en permanence d'une façon générale et tenir debout ce matin-là en particulier. Aller au-delà de sa peur et vivre, malgré tout, et même bien. Faire mentir une fatalité qu'elle n'a jamais acceptée. Faire de sa vie un pied de nez au sordide qui la hante depuis qu'elle a l'âge de sa petite sœur...

Elle fait crisser les pneus de sa voiture devant le café de la Liberté avec un soulagement extrême. Elle sait pertinemment qu'elle devra tout affronter en même temps : la présence de sa mère autant que l'absence de son père. Mais elle est redevenue piétonne, elle se sent à nouveau capable de faire chanter les muets. Elle frappe à la porte du bistrot de son enfance plus fort que nécessaire, histoire de faire savoir à ses occupants qu'ils pourront – et devront – compter sur elle. De fait, le docteur Legros tambourine devant la porte du café-hôtel de la Liberté huit minutes exactement après le coup de fil de Gaston. Elle seule en connaît la vraie durée, et le prix. Faute de réponse immédiate, Anne Legros sent monter sa tension nerveuse jusqu'à sa limite de dangerosité. Elle actionne plusieurs fois de suite la poignée de porte, la répétition de l'acte inutile valant sommation, voire soulagement. Mais ce n'est pas l'attente qui la met à l'épreuve.

Elle est si vite passée de sa voiture stoppée plus que garée à l'entrée du café qu'un des petits cailloux du chemin de façade s'est glissé dans sa chaussure. Ce n'est pas ce grain de sable-là qui lui pose problème : ce qui l'irrite au plus haut point, jusqu'au malaise, c'est qu'elle s'y focalise, laissant son attention s'attarder sur ce genre de détail trivial en un moment pareil. Elle s'agace de s'agacer pour si peu et se le fait savoir sans la moindre concession : comment peut-elle ne pas être totalement absorbée par un drame qui la touche si directement ? Nouvelle occasion de culpabiliser.

Faire face, coûte que coûte ! En tant que professionnelle des désordres mentaux, elle devrait avoir dépassé ce stade depuis belle lurette. Elle s'en fait de ne pas s'en faire, en somme, et s'en veut encore plus de s'en vouloir autant...

Cordonnier le plus mal chaussé, décidément, se dit-elle plus gentiment, le tragi-comique de la situation lui faisant retrouver son sourire intérieur. La porte s'ouvre et se referme aussitôt, sa mère craignant l'arrivée intempestive d'un client.

- Entre vite. Je ne veux pas que les poivrots rapploquent !
- Où est-il ?
- Dans la chambre du haut... Il dort.
- Comment ça, il dort ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu m'as dit qu'il est... *parti*!
- On dirait qu'il dort, j'te jure.
- Tu es bien sûre qu'il est mort ?
- Ah ça, ma grande, pour être mort, il est mort. Y bougera plus. Je viens de lui prendre le pouls et de lui mettre un miroir devant la bouche.

Solange Wroter et sa fille aînée gravissent lentement et en silence l'escalier de bois menant au premier étage. Leurs pas sont à ce point légers qu'ils ne font pas couiner ses marches d'ordinaire si sensibles. Il est vrai qu'aucune des deux n'est pressée du constat qui les attend. L'une parce que la visite de sa grande doctoresse de fille officialisera le drame encore virtuel, l'autre parce qu'elle s'est réfugiée dans le déni et qu'elle le sait. C'est le décès du professeur Favrot que le docteur Anne Legros va constater en ce petit matin blême, pas celui de son papa. Contrairement aux apparences, ce n'est pas hier la veille qu'Anne, la petite Sophie et ses sœurs se sont retrouvées orphelines.

Anne s'arrête devant la porte de la chambre, hésitant à la franchir. Certes, elle craint d'y découvrir le cadavre de son père. Elle a beau s'y préparer depuis très longtemps, en vraie professionnelle... N'empêche. Un mur de sa maison s'est effondré et elle n'est pas outillée pour le reconstruire, même à la hâte. Cordonnière si mal chaussée. Elle n'en sourit plus. Mais il y a autre chose, ailleurs, très loin dans les méandres de ses souvenirs d'enfance.

C'est dans cette chambre qu'elle subit des « attouchements » de la part d'un client du bar, à l'âge de sept ans, celui de sa petite sœur aujourd'hui. Ce viol dont sa mère n'a jamais voulu prononcer le nom. Cette chose sans nom qui la hante, la ronge et l'étouffe.

Sa mère se garde bien de la bousculer cette fois-ci. Elle a trop besoin de sa grande fille. Son monde à elle aussi gît dans le chaos technologique dont le professeur Favrot a fait son mausolée dérisoire. Elle ouvre la porte avec difficulté, tentant vainement à deux reprises d'en actionner la poignée.

Ce genre d'hésitation ne lui ressemble pas, pas plus que l'impuissance ne sied au docteur Legros. Cette fois, c'est le temps lui-même qui se dérobe sous leurs pieds. Contre toute attente, Solange n'insiste pas et décide de contourner l'obstacle en passant par sa propre chambre, immédiatement voisine de celle de son ex-mari. Les yeux de sa fille s'attardent en passant sur la collection de poupées désarticulées trônant piteusement au sommet de l'immense armoire à glace qui règne sur la pièce. C'est aussi là, en face du grand lit, que se trouvent les seuls miroirs de la maison, encadrant un amoncellement de produits de beautés révolues.

Cette zone de luxe relatif tranche avec la laideur négligée et l'ordinaire misère du reste de l'établissement. Adrien offrait toujours une de ces poupées rogues aux traits trop lisses à sa mère au retour de ses nombreux déplacements. Elles la dévisagent aujourd'hui de leurs faciès grotesques et dépourvus de nez, de ce nez qu'Anne coupait dans sa rage enfantine de les savoir offertes au prix de chacune de ses amantes.

La porte de la chambre cinq n'offre aucune résistance et s'ouvre d'un coup, aspirant l'une et l'autre dans l'antre ultime de leur homme. C'est à peine si Anne Legros remarque la pagaille high-tech ensevelissant son père. Elle se dirige droit vers lui et le regarde longuement, ne sachant que faire devant l'impensable, ni comment gérer l'impossible rencontre avec celui qu'elle a vainement cherché sa vie entière.

La sirène de la voiture de police sort difficilement les deux femmes de leur torpeur. Elles la prennent d'abord pour celle de la micheline de six heures cinquante-sept. Ses trois occupants en sortent un à un, trop sagement au goût d'Anne Legros, qui regrette secrètement que ces professionnels des tragédies humaines n'en fassent pas un peu plus pour elles. La vie des autres leur coûte bien peu, se dit-elle, désabusée, tout en songeant à celles de ses clients, qu'elle écoute pourtant si religieusement, avec tant de sollicitude, pour leur rendre toute l'ampleur de leur importance déchuée... et parce qu'ils me paient pour cela, s'enfoncé-t-elle le couteau dans l'amertume. Sa mère ne se déplace pas pour les accueillir. Elle a besoin d'eux, et n'a pas le choix, c'est sûr, mais de là à leur offrir l'hospitalité, il y a un pas, qu'elle ne peut franchir sans se trahir. Un gouffre à syndicaliste.

Madame Wroter n'est pas une lèche-bruits de bottes. Pas son genre. Le sien, c'est plutôt celui des Brassens et Ferrat de sa folle jeunesse militante, à bouffer du flic et du curé à tous les repas, même et de préférence aux enterrements. C'est donc à l'oreille, suivant les indications que la tenancière leur crie d'en haut, qu'ils se dirigent vers les lieux du drame. Ils ne peuvent réprimer sursauts et murmures à la vue du bazar électronique qu'ils y découvrent.

- Hem... Bonjour messieurs-dames ! C'est... compliqué par ici. Où est, heu... la personne ?

Gridane rapplique dare-dare à la vue de la maréchaussée investissant son petit labyrinthe. Ces trois-là, ces trois uniformes bleus qui s'introduisent à la queue leu leu dans les couloirs du *Liberté*, c'est le ciel qui lui remet son arrêt de mort. Ou son billet de sortie ? Il faut qu'elle en ait le cœur net. Maintenant. Elle grimpe si vite qu'elle décolle littéralement de l'escalier.

Une fois de plus, elle sent le sol se dérober sous ses pieds. De fait, elle dérape sur le paillason du haut de l'escalier, celui dont elle s'est toujours demandé ce qu'il faisait là. C'est généralement au rez-de-chaussée, à l'entrée de l'établissement, qu'on est censé se frotter les semelles. La logique de Solange Wroter est impénétrable. Elle chute encore plus en tentant de se rattraper à la boule trop lissée de la rampe et ne doit de conserver un semblant de verticalité qu'au tapis cramoisi du couloir, dont l'état d'usure avancée retient à point nommé la dérive de sa pantoufle. Ouf, manquerait plus que je me fasse remarquer en un moment pareil, songe Sophie le nez dans les motifs de carte à jouer de la vieille carquette.

La petite taupe se glisse comme une souris dans la chambre où se joue sa vie. Seul un des trois policiers la remarque, celui qu'on a fait venir au cas où, mais qui ne sert à rien. C'est le plus grand, et le plus gradé à l'évidence, qui a posé la première question. L'autre fouine un peu partout en prenant des notes malhabiles sur un cahier d'écolier. Ce grand carnet vert capte le regard de la fillette défaite, au bord du malaise, et la fait encore hésiter à s'effondrer. Un élément burlesquement hors contexte, hors de propos et d'usage, presque anachronique, incongrument déplacé du tendre paradis de l'école à l'univers du drame qui la noue.

Le chef des policiers se penche sur le corps d'Adrien pour y constater la mort. Pouls, souffle, regard, aucun doute n'est plus possible. Le professeur Favrot est mort. L'homme de l'ordre constate le décès du gisant en même temps qu'il le reconnaît, saisissant avec gêne l'identité du cadavre.

- C'est le professeur Favrot ? Adrien Favrot ! Vous le connaissiez ? lance-t-il à Solange et à Gaston, flairant le scandale et souhaitant confusément une réponse négative.
- Oui. C'est mon ex-mari, lui répond Solange d'une voix plus éteinte que si elle se morfondait à un guichet de la CAF.
- ...

Sophie cherche à s'éclipser, réagissant instinctivement à la blancheur de la voix de sa mère, inquiète de ce timbre atone et sourd qu'elle sait précéder les plus violentes tempêtes. Elle jette un rapide coup d'œil circulaire à la pièce en ruines : Gaston et deux des policiers se tiennent à l'entrée, comme pour l'interdire à d'improbables visiteurs.

L'issue principale n'étant pas franchissable, elle opte pour la seconde porte, donnant directement dans la chambre voisine : celle de sa mère. Les ustensiles de maquillage de sa mère et les poupées de collection de son père l'appellent vers le jeu et la transgression aussi fatalement que le chant des sirènes capte les marins perdus en mer.

- Vous avez vu ça, chef ? lance brusquement le flic en second dans la pièce voisine, brisant le silence emprunté de son chef et le sortant opportunément de sa gaucherie.

Il désigne du doigt un des ordinateurs portables encombrant la pièce, un modèle de poche posé à même le lit et connecté par un ruban plat à une mallette plus grande, aux allures de table de mixage portable, placée sur la table de nuit et elle-même reliée d'un mince tube translucide se faufilant sous la chemise de Favrot jusqu'à une seringue miniature, très discrètement insérée dans le bras du professeur. Un appareillage sophistiqué difficilement repérable dans le désordre absolu de la chambre.

L'officier de police principal, quelque peu vexé de n'avoir rien vu, ne peut qu'opiner du bonnet à l'étonnante découverte de son second, lequel se donne aussitôt des airs de connaisseur, tripotant inutilement ses trouvailles, tel un archéologue distingué déplaçant délicatement une momie égyptienne de la première dynastie. Le troisième ne fait toujours rien, mais avec plus d'aplomb qu'avant le succès de son collègue. L'enquête progresse. Aucun des trois, manifestement, n'a la moindre idée des aspects techniques de l'affaire.

C'est pourtant le factotum surnuméraire qui finit par tirer la police d'embarras. Contre toute attente, il se souvient. Il a entendu parler à la télé d'un programme informatique qui propose une série de questions avant d'administrer automatiquement une injection mortelle de barbituriques, si la personne connectée à la machine répond correctement aux questions posées. Un logiciel pour se *suicider*, précise-t-il théâtralement.

C'est le mot de trop, celui qui fait brèche dans tous les barrages mentaux péniblement construits par les futurs endeuillés. Solange, jusque-là en vrac, inerte et vacante, se soulève d'un coup, puis sautille bizarrement, se dressant devant le messenger de toute sa petite hauteur, comme pour s'opposer à son funeste augure. Mais rien ne peut sortir de son rictus de défi. Sophie défaille, écrasée par la révélation. Son père n'est pas mort, il s'est tué. Comme ça, sans rien dire, ni à elle ni à sa mère. Il a mis le mot "fin" sur le film à grand spectacle tant promis et il est parti. Sans explication et sans prévenir personne. Comme un peureux, se dit-elle trop vite, incapable de réprimer son insolence désespérée. Gaston lui-même réagit et tente de balbutier quelques mots, bredouillant que lui aussi, il a entendu parler d'un type qui s'est suicidé avec un ordinateur, en regardant un débat sur l'anesthésie.

Sur l'euthanasie, il devait porter, le débat, corrige Anne machinalement. C'est peu dire à quel point elle se fiche de la sémantique à l'heure qu'il est, mais c'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle rectifie. C'est son côté prof, ça. À toujours vouloir redresser ce qui est tordu, mettre son grain de sel dans la soupe froide... Aussi froide que moi. Je ne ressens rien, ce n'est pas normal, songe-t-elle stupidement. Professionnelle, elle sait bien que ça l'est, que sa

stupeur est une réaction ordinaire à un événement qui ne l'est pas. Inacceptable et traité comme tel. Mais il y a autre chose, une arrière-pensée dérangeante et qui la turlupine de plus en plus. Elle a beau retourner le problème dans tous les sens, constater par elle-même la réalité de l'appareillage mortel, et plus encore, l'impensable immobilité de son père, gisant là, devant elle, rien à faire. Le suicide lui va autant qu'un tchador à une danseuse de french-cancan, se dit-elle follement, éclatant intempestivement d'un fou rire tonitruant. C'est l'électrochoc pour la brigade de police électronique, qui reprend précipitamment la parole par la bouche de son chef.

- Bon, bah, c'est assez clair il me semble, profère l'officier en se raclant la gorge, obstinément mal à l'aise. Ce n'est pas ordinaire comme décès, mais le mort non plus, alors... Nous allons faire un rapport. Vous recevrez la visite de collègues de la police scientifique. Je vais vous envoyer aussi un médecin légiste, pour déterminer la substance létale injectée.

Jargonner lui permet de reprendre une main un instant perdue. L'homme en est visiblement satisfait et cherche maintenant à battre en retraite. Une sortie honorable est en vue.

- Vous ne restez pas ? lui demande Gaston, plutôt inquiet à l'idée d'affronter seul le malheur qui s'est emparé du café de la Liberté.
- C'est inutile, tranche le policier, peu enclin à approfondir une situation qui le dépasse largement. Il s'est suicidé, c'est évident. Et on ne va pas le faire revenir de toute façon.

Anne ne peut s'empêcher de réagir une fois de plus à l'idée d'un fakir d'opérette ressuscitant un zombie en forme de geek atypique et récalcitrant, képi, flingue et matraque à l'appui... Le lourd bon sens du petit flic la contraint à étouffer un nouvel éclat de rire nerveux, la déroutant un peu plus d'un décès qui ne parvient plus à lui imposer sa réalité. Elle décroche du mort et cela se voit. Au point que le policier ne peut faire autrement que de prendre rapidement congé. Cette histoire sent trop l'embrouille. Mauvais pour l'avancement.

- En attendant, vous ne touchez à rien et vous fermez votre établissement pour la journée. Je vous conseille fortement d'éviter toute publicité sur cette affaire. Nous vous tiendrons au courant du commissariat. Messieurs-dames !

Le fonctionnaire de police tourne les talons sans s'attarder sur les éventuelles réactions de son auditoire, suivi avec discipline par ses deux acolytes. Ils descendent l'escalier en file indienne et quittent le café de la Liberté avec le vague remords de la mission partiellement inaccomplie. Ils croisent Marielle et Nadine en traversant le sol gravelé de l'entrée pour rejoindre leur véhicule, stationné de l'autre côté de la rue. Les sœurs inséparables sont si perturbées que c'est à peine si elles les remarquent. Plus tuméfiée encore que la veille, Nadine Favrot agite ses bras en moulinets désordonnés, retrousse alternativement ses narines et cligne sans cesse des yeux, en proie à une agitation extrême.

Marielle Leguennec, quant à elle, a déjà son petit carnet en main. Toutes deux traversent la salle de bar comme des automates déboussolés. Vide, obscure et silencieuse, sa

familière étrangeté les déroutent : il leur semble que c'est l'enfance à jamais perdue qui y retient son souffle, désertée de ses habitants comme ce café sans vie en ce petit matin trop pâle. Le drame accomplit leur symbiose, plus vitale que jamais : elles éprouvent ensemble au même instant la même sourde angoisse, une irrépressible répulsion envers ces lieux que leur instinct leur dicte de fuir à toutes jambes. Faisant volte-face, elles se précipitent vers la porte d'entrée, rebroussant chemin aussi brusquement que si elles partaient sans payer leurs consommations.

Chapitre six Genèse du chaos

Du chaos naît une étoile. Charlie Chaplin

Un fracas de fin du monde, ébranlant tout l'édifice à partir du premier étage comme un coup de tonnerre terrible sous un plafond de plomb, les retient de passer à l'acte. Des hurlements s'ensuivent, qui crèvent le plafond et les prennent aux tripes : pas de doute, ce sont ceux de leur mère. Même la sirène de la mine ne déchire pas le silence à ce point dissonant, à la limite du supportable. Leur lâcheté stratégique est remise à plus tard. C'est Nadine qui réagit la première, emportant sa sœur avec elle aussi sûrement que sa siamoise. Elles retraversent la salle de bar, plus vite encore que dans leur fuite, ce qui les rassure un peu sur leurs capacités à faire face aux drames qui les attendent. Et puis, il y a Sophie. Sophie dont elles perçoivent maintenant les cris suraigus se superposant à ceux de Solange en un effet stéréophonique particulièrement angoissant. Elles apprécient de moins en moins ce mauvais film, qui vire dangereusement au nanar d'épouvante dont elles seraient les héroïnes involontaires. Une mise en scène à la Favrot, se dit Nadine, bien digne des frasques de leur fantasque père. Un cauchemar, en vérité.

Une patte de chaise mal rangée lui barre méchamment la route, manquant de très peu le suraccident. Elle trébuche, dérape, oscille, hésite à choir mais se ravise in extremis, retrouvant grotesquement sa verticalité sous le regard connaisseur de sa grande sœur, maudissant au passage un ciel dont elle ne veut pas. Les deux sœurs finissent malgré tout par atteindre la porte donnant sur l'hôtel.

Nadine s'agrippe à la vieille rampe de bois de l'escalier comme à une planche de salut, au point que Marielle, avisée, avertit sa sœur dans un souffle d'éviter les gros clous qui blessèrent naguère si spectaculairement leur petite sœur. Nadine jure qu'elle les fera enlever sans attendre, le matin même. Ce faisant, elle reprend la main que la prudence de Marielle lui a permis de conserver intacte. Elle entre bruyamment dans la chambre cinq, en fille de ses parents qui se respecte, immédiatement suivie par sa grande sœur, nettement plus discrète et aussi empruntée qu'un ivrogne en panne d'ardoise.

Le spectacle qui s'offre à elles tient de l'hallucinant : au centre de la pièce, écroulée au milieu d'un chaos de machines de science-fiction égarées dans un film d'horreur sordide, une gigantesque armoire ancienne gît lourdement, ses grandes portes ouvertes des deux côtés, leurs miroirs miraculeusement intacts reflétant les visages effarés des protagonistes stupéfaits : Solange, décousue, dont on devine que seule l'extinction de voix l'empêche de hurler ; Gaston, interdit, les yeux rivés à l'armoire horizontale comme un turfiste fixant la télé durant la course ; et Anne, défaite, contemplant l'innommable en victime impuissante. À l'extrémité du reflet, un coin de drap recouvrant les deux pieds d'un gisant : Adrien Favrot, plus mort que nature.

- Où est Sophie ? hurle Nadine, prenant soudain conscience de l'énormité de la situation.
- Sous l'armoire, lui répond sa sœur Anne d'une voix blanche, recouvrant piteusement ses esprits.
- Qu'est-ce que... ?

Les braillements de leur petite sœur les tirent d'angoisse. La petite taupe prisonnière tambourine tant et plus. Tant qu'il y a des cris et des larmes...

La mère, l'amant et les trois sœurs se regardent en chiens de faillite. Comment ont-ils pu ! Mais la petite est en vie, c'est l'essentiel. Ils agrippent d'un seul mouvement les deux coins supérieurs de l'imposant bahut et le décolent laborieusement du sol, de quelques centimètres à peine, juste assez pour que la fillette puisse sortir une petite main hors de son piège, leur signifiant que tout va bien. C'est Marielle qui a l'idée d'y pousser une des machines de Favrot, pour faire cale. Le petit groupe peut alors reprendre son souffle et hisser le lourd meuble à hauteur d'une chaise placée à la hâte par la même, l'ombre de Nadine, d'une parfaite et opportune efficacité, le temps que Gridane puisse s'extraire de son cercueil de merisier verni.

Une fois libérée de sa prison et après que sa mère, toute retournée et sans piper le moindre mot, ait procédé à un inventaire méticuleux de son intégrité physique, Sophie prend le temps de la détresse. La mort est à l'œuvre dans sa vie. Elle a eu le père et voulait la fille. Le néant n'est jamais rassasié, rien ne peut assouvir sa faim de vide, se dit-elle avec horreur, et la dérégulation s'insinue dans sa chair comme un poison violent. Comment les grands font-ils pour vivre avec *ça* ? Comment peuvent-ils lui faire croire que la vie est belle, ou seulement vivable, quand la mort rôde le long des corps incertains en sa terrible et triomphale litanie ? Comment les âmes peuvent-elles être aussi nues ? La fillette désarçonnée appelle une dernière fois sa petite taupe au secours, comme elle sait le faire quand rien ne va plus, mais Gridane ne répond pas. C'est le

S.O.S. de trop. Sophie comprend d'un coup qu'elle-même restera en vie mais que l'enfance est morte avec son père. Pourrait-il en être autrement, quand ce dernier était si peu adulte que ni vie ni mort ne semblaient avoir prise sur lui ? Ses extravagances renouvelaient sans cesse à Sophie l'affirmation que la vie permettait tous les espoirs...

Ce matin-là ne lui parle plus de la vie au présent. Il enfante le chaos. Même si la fillette ne l'a échappé belle que par miracle : le lourd bahut aurait dû l'aplatir. Gaston est le premier à reprendre ses réflexes. Situation d'urgence exige.

- Si on allait boire un coup ?

Personne n'a vraiment soif, mais le propos n'est pas là. La catastrophe est finie, les secours ne viendront plus. Il faut quitter les décombres. Anne et Solange emboîtent le pas lourd et hésitant de ce gros bonhomme tout pantelant d'avoir soudain vieilli. À sa façon et sans le moindre atome de civilités ou de sensiblerie, Gaston estimait énormément Adrien. Il aimait cet homme fort en gueule mais fidèle en beuverie, qui le toisait de sa superbe, qu'il craignait et qu'il admirait mais qui n'avait jamais trahi ses ivresses, ni tenté un seul coup d'état d'ébriété contre lui. Si l'alcool a un code d'honneur, ces deux-là le respectaient. Sans chercher à reprendre l'initiative, les femmes, guidées par un instinct diffus, se laissent porter par la soif de Gaston Muller. Sophie passe devant eux comme une ombre et glisse jusqu'en bas de l'escalier pour disparaître par la porte du garage. Marielle et Nadine, moins anéanties que les autres, restent insensibles à l'aimantation de l'ivrogne et ne bougent pas d'un millimètre, figées par l'événement comme deux papillons de nuit scotchés à une ampoule. C'est Nadine qui rompt le sortilège.

- Marielle ! souffle-t-elle à sa grande sœur. C'est très étrange...
- Hein ?
- Je l'entends encore.
- Quoi ?
- J'entends papa... *penser*.

Sophie s'est engouffrée à l'intérieur de la vieille salle à manger dans un but bien précis, identique à celui poursuivi par le quarté perdant Gaston-commandé, mais en plus systématique encore : elle se dirige sans hésiter vers une étagère où sa mère stocke les cadavres de bouteilles d'alcools en tous genres du café de la Liberté, afin de les finir, et elle avec. Ce n'est pas la première fois que la petite cherche refuge dans l'ivresse, mais cette fois, elle sait qu'elle ira jusqu'au bout.

- Pardon ?
- Je l'entends, je te dis !

Marielle a l'habitude des intuitions de sa sœur. Et elle en fait grand cas, sachant qu'elles se sont toutes intégralement confirmées. À ce jour, elle n'a pu repérer aucune exception à la saisissante appétence d'esprit de Nadine, qui lui fait lire les pensées d'autrui avec une facilité que lui jalouse même leur petite sœur Marie, celle qui a fait de la voyance son gagne-rien. Avant que leur père bavardât linceuls en compagnie d'une grenouille de bénitier à l'enterrement de sa seconde femme, Nadine a su à l'instant où elle l'a vue pour la première fois que cette *toquée* serait la troisième et dernière élue de son corps. Hier encore, elle a capté les manigances de leur paternel aussi clairement

que si un prompteur avait défilé sur son front. Mais cette fois, la télépathie a du plomb dans l'être. Ce n'est plus leur père mais son cadavre qui gît là, raide comme l'injustice, la poitrine effondrée et le visage terreux. De quoi ressusciter ses plus folles angoisses.

- Il est... *mort*, Nadine !

Il y a de la supplication dans sa déclaration. Presque une revendication. Elle se sait tout aussi incapable de mettre la parole de sa sœur en doute que de la trouver folle. Du coup, c'est sa raison à elle qui vacille. Avant que sa sœur ait pu réagir, Marielle la rappelle à une réalité chancelante, reformulant l'incertaine évidence en guise de piège à convictions :

- Il est mort ! Tout ce qu'il y a de mort ! *Tu comprends ?*
- Ça va ma grande, t'inquiètes, je ne suis pas folle. Je le vois bien qu'il est mort. Sans quoi ça ferait longtemps qu'on aurait eu droit à un coup de théâtre...

Là, c'est Nadine Favrot qui chavire. Elle aussi tente de se rattraper aux branches de la raison. Sois logique, ma fille, ne te fais pas avoir une fois de trop...

Mais l'image de son père s'ébrouant de sa dernière bière comme un polichinelle jaillissant de sa boîte à ultime malice s'invite en elle sans sommations. Il est fort, d'accord, mais pas à ce point, quand même...

- Bon, ça doit être moi. La fatigue. Ou l'émotion. C'est ça : l'émotion. Ça ne m'est jamais arrivé avant aujourd'hui.

Impossible de faire avaler une couleuvre pareille à son alter ego. Sa mieux que moitié a besoin de nettement plus de conviction.

- Ça... quoi ?
- Ce truc que j'entends. Comme un murmure.
- T'entends des voix maintenant ?
- C'est lui j'te dis, y'a pas photo. Ça *grommelle*. Ne me demande pas comment.

Si c'était pour la rassurer, c'est raté. Marielle tripote furieusement son carnet, en tourne les pages à toute vitesse, à la recherche d'un mot ami, d'un terme apaisant, d'un concept ne serait-ce que plausible, à défaut d'être avéré, d'une idée ou d'un sentiment un peu plus sûrs que ce faux vrai, n'importe quoi où raccrocher son bon sens en péril.

- Ça... quoi ? Hein ? *Nadine !*

Marielle Leguennec mendie à nouveau une explication à sa sœur. L'intensité de sa prière a valeur d'exigence.

- Ça grommelle, je te dis. C'est lui, mais... je ne sais pas. Indifférencié.
- Quoi ?
- Ça fait écho, je ne comprends pas, c'est drôle. Ça... résonne un peu partout. Ce n'est rien, va, c'est moi qui déraisonne !
- Je ne crois pas, Nadine. Je te trouve très lucide, au contraire, et la tête trop froide pour une démente. Je te connais. Ça ne t'arrive jamais par hasard ce genre de trucs.

- Ben, c'est ce que je me dis aussi. Mais cela n'a pas de sens autrement. Allez, viens, on va s'en jeter un au bar avec les autres. On l'a bien mérité, tu ne trouves pas ? Pour le reste, on verra bien.

C'est le ton calme et posé de sa petite sœur qui la rassure, plus que les arguments, qu'elle n'a pas. Marielle, à bout de peur, s'en remet à elle comme au Bon Dieu. Elle n'a pas vraiment le choix.

- OK, je crois que t'as raison. C'est pas mon genre mais, fait soif ce matin ! Juste ça et j'arrête, promis : c'est quoi ces drôles de murmures ? T'entends ce qu'il raconte ? Ça parle de quoi, je veux dire ?

Nadine sourit en regardant sa sœur bien en face, la tête en vrac, en quête d'un outil de clôture de panique existentielle. Sur ce coup-là, qui sait, elle pourra récupérer deux ou trois billes. Un peu de terrain connu regagné au café de la Liberté.

- Ah bah ça, ma belle, c'est pas compliqué. Que des gros mots.

Chapitre sept
La traque du temps

Le temps, voilà l'ennemi. Il s'agit de tuer le temps.

Joseph Delteil

Sophie s'est engluée dans la salle à manger. C'est une pièce sans âme où trône une lourde table en chêne carrelée, un des rares objets dont Solange ait jamais hérité. Son vieux landau s'y trouve encore, vestige presque intact d'une enfance aux bonheurs dérisoires. Abandonné là tel quel, il lui tend ses draps mal refaits et l'invite à s'engloutir dans l'oubli. Elle s'immobilise un long moment pour le contempler, lui quémante un message de l'en deçà de sa mort sûre, un signe de vie à l'empire de l'absence, un semblant de présence au sein d'une solitude béante. Terrifiante. Mais le monde de Gridane s'est tu, pour de vrai, plongé dans le vide depuis le petit matin. La frêle gamine tressaille et, reprenant son souffle pour se donner le courage de sombrer, se dirige quelques pas plus loin, vers le vieux coffre et les étagères où s'entassent les alcools usagés du café de la Liberté. Beaucoup de ces cadavres recèlent de précieux fonds de bouteilles que le petit fantôme désarticulé empoigne des deux mains et finit les unes après les autres, de façon systématique, ordonnée, avec le zèle obstiné d'une professionnelle du désespoir. Papa est mort. Adrien Favrot s'est dissout sans un mot, au moment où sa fille avait le plus besoin de lui. Une fois de plus, fidèlement et avec méthode, elle s'applique à suivre sa voie.

La vie a repris de l'autre côté du mur qui la sépare de la salle de café. Tous s'y sont retrouvés sans mot dire, mus par l'instinct de conversation qui s'empare sans faillir des êtres que le malheur a visités.

Solange a repris les rênes de son bar et aligne les verres de blanc. Une idée de Gaston, pour une fois acceptée par une assistance consentante, pourtant peu portée sur les petits ballons de pinard translucide de l'ivre-tôt. Nadine et Marielle observent le couple qu'il forme avec leur mère d'un regard d'une tendresse inédite. La détresse leur va bien, songe Nadine, reprenant peu à peu ses esprits et ses couleurs naturelles.

- Santé ! lance la tenancière, brandissant son verre au ciel comme un défi à la fatalité.
- À la santé d'Adrien ! lui répond un Gaston trop ravi de pouvoir rebrandir le bât blessé de ses imperturbables inepties.
- Quand t'auras fini de dire des idioties... lâche son amante sans amertume ni aménité. Faudra quand même qu'il s'arrête, un jour.

Les autres ne lèvent leur verre que pour le porter à leur bouche. Pas d'éclat de rire ou d'indignation pour ponctuer la superbe bévue mullerienne. Pas de consternation non plus. Chacun s'évertue à une ordinaire gentillesse, ce qui repeint le café de la Liberté de couleurs étrangement paisibles, imprégnant ses occupants d'une douce et inhabituelle grisaille. Le deuil les habille d'une tenue d'entracte dans la lutte pour la survie, les vêtant du costume correct des circonstances pénibles, qu'ils portent tous avec une facilité déconcertante, quoiqu'étanche à toute esquisse d'élégance. Même le gaffeur n'en rajoute pas et évite judicieusement de s'empêtrer dans de laborieuses excuses. La mort d'Adrien jette autant de paix à Girange que le défunt y semait de zizanie, elle fait le ménage dans les âmes dégri-sées. On les dirait réparées, tant elles communient dans le petit blanc sec siroté sans clientèle parasite.

La salle de bar fermée, le clan Wroter s'emploie peu à peu à se retisser. C'est compter sans la télé. Anne Legros l'a mise en marche. Machinalement...

Les images saccadées des clips de filles ambrées de la *Hits Base* défilent convulsivement sur l'écran incertain du vieux bar. Égarées loin de l'être par une fortune de pacotille, elles miment l'envoûtement beaucoup plus qu'elles ne le pratiquent. Les danseuses élastiques s'enlisent dans l'éros surexposé d'un rythme de rap aux tics incendiaires. Elles cessent brusquement de se trémousser quand le jingle de la chaîne les fige dans leur spasme de formica numérique. La seule star, elles le savent bien, c'est lui. Une speakerine d'exception lui succède et se met aussitôt à débiter un flash spécial :

« Nous apprenons à l'instant le décès d'Adrien Favrot. Le célèbre biogéographe iconoclaste et flamboyant est mort cette nuit dans des circonstances assez troubles, alors qu'il passait la nuit dans un obscur hôtel de Girange, en Meurthe-et-Moselle. De nationalité française, il s'était installé très tôt au Luxembourg, pour profiter des substantiels crédits de recherche du Grand-Duché selon les uns, pour échapper au fisc aux dires des autres. Membre de l'Académie royale des sciences de Belgique, il exerçait en qualité de professeur émérite à l'Institut d'écologie de la ville de Luxembourg. Adrien Favrot a publié de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique et pris des positions publiques diversement appréciées, mais toujours très remarquées. Connus et appréciés pour son légendaire franc-parler, il a régulièrement suscité de vives controverses médiatiques, lors de son récent revirement sur la question du réchauffement de la planète, notamment. Certains l'ont qualifié de retournement de veste et de trahison, lui

reprochant de virer avec une égale superbe de la défense acharnée de la thèse officielle de l'origine humaine du dérèglement climatique au climato-scepticisme le plus virulent. La police, appelée sur les lieux tôt ce matin par un client de l'établissement, a rapidement conclu à un suicide.

Les raisons de ce geste aussi désespéré qu'inexplicable, des plus surprenants de la part d'un homme réputé pour son hédonisme militant, sa verve luxuriante et ses ardeurs gauloises, demeurent totalement inconnues. Selon les premiers résultats de l'enquête diligentée par la préfecture de police de Metz, le professeur Favrot se serait servi d'un appareillage électronique sophistiqué et d'un logiciel de SAO. Le SAO, ou suicide assisté par ordinateur, est une technique informatique destinée à... »

- Un *obscur* hôtel de Girange ! Non mais des fois, ils ne sont pas gênés à la télé... s'exclame mollement Solange, plus pour détourner l'attention que par réelle indignation.

Elle éprouve en effet une honte confuse, non de la gérance de son infâme boui-boui, dont elle n'est pas peu fière, ni parce que son ex-mari s'est donné volontairement la mort, mais pour l'appareillage embrouillé et farfelu dont il s'est entouré pour accomplir son geste. La présentatrice aurait tout aussi bien pu dire qu'il avait été foudroyé par son train électrique. Madame Wroter vit très mal ce qu'elle ressent comme le caractère profondément ridicule du drame qui l'atteint.

Ce qui n'est pas le cas de ses hôtes, que les explications télévisuelles intéressent tous au plus haut point et qui lui font signe de se taire, d'un seul index gentiment réprobateur. Auquel Solange obtempère sans coup férir.

Décidément, il y a quelque chose d'insolite au café de la Liberté... La présentatrice de RTL peut continuer à livrer ses détails croustillants sur le décès du bon vivant patenté de Luxembourg-ville... La vérité fait un retour en force dans les consciences du Pays-Haut.

« Le suicide par ordinateur est une invention du fameux docteur australien Philippe Nihild. Celui que l'on surnomme le 'docteur de la mort' a fourni plusieurs motifs pour justifier l'élaboration de sa machine, le premier étant qu'elle permet aux patients en phase terminale d'initier eux-mêmes leur processus de suicide, sans intervention extérieure...

Le geste du professeur Favrot n'est pas sans rappeler celui de Julian Redford et Franck Matters, deux brillants étudiants australiens en informatique qui se sont donné la mort il y a quelques mois dans des circonstances identiques : chambre d'hôtel, perfusions de barbituriques, matériel informatique sophistiqué, logiciel d'assistance au suicide, absence apparente de mobile... Comme la leur, la mise en scène d'Adrien Favrot se révèle aussi spectaculaire qu'effroyable. La police s'est dite soulagée de n'avoir trouvé sur les lieux aucune caméra permettant de diffuser un enregistrement de l'opération, ce qui limite la possible contagion via l'internet, un des effets collatéraux que les forces de l'ordre redoutent le plus en la circonstance. Le système se compose d'un logiciel relié à des perfusions intraveineuses mortelles dont l'aiguille est insérée dans

une veine du bras. Après avoir répondu à la dernière d'une longue série de questions préalables et validé définitivement l'action, le liquide est injecté par le système lui-même, sans que le désespéré ait à effectuer le geste fatal. L'engin de mort, baptisé « machine de la délivrance », a d'abord été autorisé par le gouvernement australien avant d'être définitivement mis à l'index à la suite de quatre suicides réussis. Le docteur Nihild a été victime de son succès, en quelque sorte... Il était récemment venu faire la promotion de son invention au Luxembourg, où sa rencontre avec le professeur Favrot avait suscité un énième tollé dans la communauté scientifique... »

- Elle est sacrément gonflée cette andouille ! mugit soudain Solange en veuve accomplie, ouvertement furieuse. Elle te balance les moindres détails de ce machin de la mort, c'est tout juste si elle te refile pas le téléphone du bon docteur Mengele, et après ça elle te dit que ouf, Adrien ne s'est pas filmé sur internet, des fois que ça se saurait dans les chaumières de la misère humaine... Elle te donne des leçons de morale du haut de ses quinze ans et demi en bikini, la Lolita des cathodes en glaise, mais elle en fait mille fois plus de pub, la greluce ! Au stalag, la purée de sa race !
- Calme-toi, je t'en prie, ce n'est vraiment pas le moment... ni l'endroit, l'interrompt fraîchement Anne, que la gêne pousse à oser s'opposer au vocabulaire choisi de sa mère. Ça ne te ressemble pas... C'est marrant ça, d'ordinaire je supporte sans failir les pires immondices de maman, mais là, je fais ma chochette de retour de Jébobola. T'es drôle, ma fille, quand même. Mais quelle mouche l'a piquée ?

- Je dis et je fais ce que je veux, je suis chez moi ici, pigé ma grande ? renchérit sa mère. Ramène-moi plutôt ta sœur, j'ai horreur de ne pas savoir où elle est. Où est-ce qu'elle s'est encore fourrée, la petite morveuse ?

Solange Wroter ignore qu'elle peut traiter ses filles avec respect. La politesse de base est un art dont elles sont exclues par nature. La tenancière du repaire des prolos les plus combatifs de Girange milite pour les droits de l'exploité, certes, mais ils ne s'étendent pas à sa progéniture. Qu'elles puissent en souffrir ne lui vient même pas à l'esprit. De quoi pourraient-elles se plaindre, bon sang ? Elle a toujours pourvu à leurs besoins, même dans les situations les plus précaires.

Ce n'est pas leur père qui peut en dire autant, enrage-t-elle en serrant les dents au souvenir des années de vache enragée qu'elle lui doit. Elle en veut à cet homme qui s'est toujours donné le beau rôle à peu de frais. Elle ne lui pardonne pas de s'en tirer encore à si bon compte. Trop facile de disparaître après avoir foutu le... Pire qu'énervée, Solange va et vient à grands pas d'un bout à l'autre de son bar, à la recherche de ce petit quelque chose qui lui fait tant défaut : Sophie, sa dernière blessure.

C'est Nadine qui part à sa recherche, plus par désœuvrement qu'autre chose. Gaston, Anne et Marielle sont trop sagement alignés au comptoir de Solange à son goût. Voir cette belle brochette d'endeuillés perchés sur les grands tabourets du bar comme si de rien n'était dans le meilleur des mondes pourris la dégoûte un peu. On leur donnerait le Bon Dieu sans confession, ma parole, à ces enflures !

L'auréole se porte de bonne heure aujourd'hui, mais elle fait un peu tache dans le décor, songe-t-elle avec ce rien de mépris amusé qui la soulève parfois au spectacle de la parodie humaine. Elle quitte le bar par la porte donnant sur le couloir de l'hôtel dans l'indifférence générale. Même Anne s'est désintéressée de sa petite sœur. Un comble pour l'aînée des filles Wroter, à l'esprit de famille si affûté... Nadine visite toutes les chambres sans succès. Mais où diable est passée la petite Sophie ? Elle visite à la hâte les autres pièces de la grande bâtisse, court partout à sa recherche. Jusque dans la tête de sa grande sœur, la frêle socotte s'est évanouie. Le loup a déserté le bois, Gridane n'y est plus. Pour personne.

Anne fait tourner son siège de façon à faire face à la fois aux consommateurs et à la baronne. Elle improvise un conseil de famille.

- Il faut en avoir le cœur net.
- Hein ? Tu as mal au cœur, hasarde Gaston, enhardi par son cinquième verre de blanc.
- Andouille. Je veux dire, ce n'est pas clair, la mort de papa. Cette histoire de suicide, je ne la sens pas. Vous ne trouvez pas ? Il y a quelque chose qui cloche là-dedans.
- Ce n'est pas une 'affaire' de suicide, lui rétorque Marielle, incongrûment réactive, inquiète surtout de l'absence de Nadine et anticipant une réaction négative de leur mère. Il s'est planté une seringue télécommandée dans le bras et s'est injecté une dose de barbituriques à assommer un bœuf. Ce n'est pas une *histoire*, bon Dieu !

- Je ne dis pas, ce n'est pas ça, calme-toi Marielle, sursaute Anne, que la surprenante agressivité de sa sœur modèle déstabilise. Ça ne lui ressemble pas, de se suicider, à papa, non ? C'est tout ce que je veux dire.
- Et pourquoi y se serait pas suicidé, l'Adrien ? intervient Gaston, décidément intempestif, que ses intimités avinées avec le défunt ont rendu fidèle et avisé.

Tout aussi bizarrement, c'est Solange qui vole au secours de son ex. L'idée que Favrot ait tiré aussi effrontément sa révérence la turlupine.

- T'as raison, coupe-t-elle court à la controverse en regardant sa fille aînée droit dans les yeux. Moi non plus, je n'y crois pas, à tout ce cinéma. Adrien n'est pas vraiment du genre à se suicider. En paroles oui, mais justement. C'est comme l'amour, ce truc-là : c'est ceux qui en parlent le plus qui en font le moins...
- Tu n'as pas honte, maman ? se croit obligée de reprendre Anne, cherchant à dissimuler l'encombrant fou rire qui ne cesse de la titiller depuis son arrivée au café de son enfance assassinée.

Depuis la mort de papa, tu n'arrêtes pas de rigoler, se dit-elle, soudain assaillie par sa culpabilité. Fort heureusement, Nadine se précipite dans la salle de bar et la tire d'elle. La petite sœur sensible a retrouvé ses couleurs acides de stress intense.

- Sophie a disparu ! hurle-t-elle, redoutant que le malheur bégaie.

Chapitre huit

Panne de sens

Le spectacle de la machine qui produit du sens dispense l'homme de penser. Jean Baudrillard

Un client dépité tambourine à la porte verrouillée du café de la Liberté comme si sa vie en dépendait. Au bruit qu'il fait, il doit être en manque, sourit Gaston, qui s'y connaît en sevrages alcooliques. L'angoisse totale, quoi. L'amant confus a carrément zappé le drame de trop : Gridane a-t-elle suivi les pas de son père ?

Gaston s'avance lentement vers l'entrée de la salle, s'ingéniant à faire patienter l'intrus intempestif. Quel qu'il soit, il tape trop fort pour être honnête, se dit-il avec la sagacité de l'homme de terrains nébuleux. Un type qui a de la bouteille, comme moi, à coup sûr, songe-t-il avec tendresse, emporté par l'irénisme des ivrognes. Du coup, un sentiment d'urgence lui vient à l'âme trop étanchée. C'est qu'il a besoin d'aide, et vite. Il presse le pas, actionne maladroitement la serrure de la porte à double battant, l'entrouvre à peine qu'une ombre au méchant pardessus élimé et à l'informe chapeau de feutre gris s'engouffre furtivement dans le bar. Gaston se retourne vers l'improbable individu, déjà solidement agrippé au comptoir.

- Un demi, s'il vous plaît, lâche l'homme sans excès de formalités.
- La police nous a demandé de fermer, monsieur. Il y a un mort.
- Une 1664.
- ...

- Vite !

Solange tend un demi bien moussu à l'homme livide, qui le happe en tremblant comme une feuille morte secouée par un vilain vent. Ce n'est qu'après l'avoir presque entièrement vidé de son contenu qu'il reprend quelques couleurs, tel un noyé tiré de l'eau.

- Merci, parvient enfin à exprimer l'homme, la vie coulant à nouveau de sa gorge à ses veines. Servez-m'en donc un autre. De toute façon, je suis là pour ça. Et vous pouvez rouvrir votre cantine. La police n'a pas le droit de vous faire fermer boutique. *Officiellement*, c'est un suicide.
- Vous en êtes sûr ? lui répond Solange sans se poser de questions sur les antécédents d'un inconnu si averti, trop contente d'y tenir un prétexte à renouer les fils de sa vie.

Nadine cherche sa petite sœur dans la vieille salle à manger contiguë à la cuisine du café. C'est dans cette pièce sale et borgne que sa mère entasse ses bouteilles d'alcool pouvant encore servir, sauf aux clients. L'obscurité y enveloppe opportunément l'âme chagrine cherchant l'oubli. Non ! pas elle, tout de même... Mais Sophie n'y est déjà plus. La cave, vite ! Elephant woman, le visage dévoré d'angoisses rougeoyantes, retrace la cuisine pour sortir par l'escalier de service et atteindre la trappe de l'escalier menant au sous-sol. Ouf, rien. Taches de rouille, plaques de mousses et brins d'herbe témoignent que ses lourds battants de fonte n'ont pas été manœuvrés depuis très longtemps. La petite n'aurait pas eu la force. Mais rien n'y fait, la peur ne lâche pas la plus émotive des filles Favrot. Le berger allemand attaché au cerisier jappe comme jamais,

en vieux cerbère exacerbé, signalant méchamment à Nadine l'imminence du dénouement. Là-bas, tout au fond du terrain, derrière ces grandes fenêtres aux gros carreaux cassés... Elle reçoit en pleine figure un flash-black sordide de la fosse éventrant le sol du garage, goulue aveugle aspirant au malheur.

- Sophie ! hurle-t-elle, mendiant une réponse qui ne vient pas.

La porte est entrouverte. La gosse y est, c'est sûr.

- Sophie ! s'essouffle en vain Nadine. Sors de là !

Elle se précipite vers la béance maudite, grand trou noir où elle craint si fort que son univers s'engloutisse qu'elle ne prend pas le temps de jeter un regard dans le local lugubre. Ce n'est qu'après avoir inutilement regardé la surface figée de l'eau croupie qu'elle se retourne vers le petit corps étendu sur le carreau. Son cri traverse Girange comme jadis le faisait la sirène de la mine.

- C'est Nadine ! explose Anne en écho. Il est arrivé quelque chose à la petite !

Tête baissée sur la couche moussue où il s'applique à se dissoudre, en panne de vague à l'âme, l'homme jette un regard furtif à la troupe lancée au secours de la gosse en pagaille, tout en regrettant que la tenancière soit du voyage. Son troisième demi va devoir attendre. La lugubre salle de bar, presque entièrement vidée de ses rares occupants, attise sa solitude. Reste la solidarité des ivrognes.

- Fait soif, ici, non ? lance-t-il à un Gaston aussi désemparé que lui.
- Ouais. T'as raison, mon gars. Je nous en ressers un.

La fraternisation alcoolique est d'une redoutable efficacité : un minimum de mots, une grande économie de moyens, un gain de temps optimal. Et ça marche à tous les coups, jusqu'aux plus tordus. Il arrive même que ce soit utile à quelque chose.

- Merci beaucoup. Vous êtes sympa.
- On se tutoie ici, mon gars. Tu viens d'où ?
- De Briey. Tu n'es pas au courant ?
- Je ne me fais pas trop de soucis pour la petite, reprend l'amant de sa mère, omettant de répondre à la question de son équipier de beuverie et anticipant à tort la suivante, tout en lui versant un baron après s'en être servi un. Elle n'arrête pas de faire des bêtises, mais elle s'en tire toujours.
- Ah. C'est la fille de la patronne ?
- Tout juste. Ça se voit que t'es pas d'ici, rebondit-il lourdement.
- Je suis là pour le crime. C'est Anne Legros qui m'a appelé. Je n'ai rien à cacher. Jamais.

Là, Gaston balise sévèrement. Ce type lui foutait les jetons dès le début.

- T'inquiètes, mon pote, j'suis pas un flic. Enfin, plus.
- Hein ?
- Je l'étais un peu trop, disons.

Satisfait de l'effet de flou produit sur son alcoolique acolyte, l'homme se lâche un peu. Il reprend, baroquement officiel après plus d'un litre de bière :

- Mon nom est François Lonhardt. Mais appelle-moi François.
- Enchanté, François. Moi c'est Gaston.
- Et toi, tu es qui ? Je veux dire, par rapport au mort et à tout le monde ici. Ne te formalise pas, je vais être amené à poser des tas de questions un peu partout. Je suis là pour ça, comme j'ai dit.
- Heu... je suis le petit ami de la patronne. Enfin, des fois. Surtout avant.
- Avant quoi ?
- Avant qu'elle se remarie. Mais bon. Je suis de passage, on va dire.
- Moi aussi. Toujours. Par principe.
- Tu es bizarre comme gars. Tu ne serais pas un genre de gourou de la mafia ? lance Gaston, abandonnant volontiers sa prudence légendaire au mitan du deuxième litre de bière. Tu es quoi, si tu n'es pas un flic ? Une sorte de détective privé ou un machin comme ça ?
- Exactement. J'ai créé ma boîte quand je suis parti de la PJ de Nancy.
- Ah. Et ça marche, ça, détective ? Comme dans les films ?

Anne est arrivée la première, bien sûr. Une seconde nature quand on manage sa vie comme une entreprise. Verte, éthique, solidaire, cotée en bourse des valeurs morales, certes, mais à deux doigts de l'effondrement. Au bord de la crise de nerfs en l'occurrence. Les escaliers de la cave, les

vitres cassées, la fosse avide et sa petite chérie allongée là, inerte et défaite. Ça fait beaucoup, pour elle comme pour tout son petit monde, quoi qu'en opine Gaston. Solange et Marielle ne se sont jamais autant ressemblé, mimes miroirs hiératiques et livides ne sachant plus à quel mutisme se vouer pour conjurer le malheur.

Nadine s'affaire fiévreusement, agenouillée tout affolée à côté de la fillette, brassant l'air de grands mouvements disloqués qu'Anne devine inspirés de ceux des premiers secours. Avec un soulagement non dissimulé, elle s'empresse de céder la place au docteur Legros à la tête de l'opération de sauvetage. Celle-ci se penche avec précision vers le petit corps efflanqué, en professionnelle aguerrie davantage qu'en grande sœur. Ses gestes précis conjurent les menaces du malheur.

- Sophie ? Tu m'entends ? C'est moi, Anne. C'est nous. Tout va bien.

À ces maigres mots sans envergure ni aspérités, le désastre hésite, se met à douter de lui-même et semble se raviser. Le métier a du bon.

- Sophie ? Parle-moi, s'il te plaît.

Pas de réponse. Curieusement, Anne n'est pas inquiète. Pas seulement parce qu'elle vient de repérer les mouvements de respiration de la fillette, la preuve que sa vie est toujours en elle, ni parce qu'elle exécute, presque machinalement, les gestes de la secouriste aguerrie qu'elle est. Non, ce qui la rassure, c'est que la petite Sophie empeste l'alcool. Ce n'est pas vraiment un ennemi à Girange.

Et surtout, se dit-elle, s'il avait dû la tuer, ce serait déjà fait. De toute évidence, sa petite sœur cuve son vin.

- Elle n'a rien. Elle a trop bu, c'est tout... Mais elle aurait pu se tuer dix fois en tombant dans la fosse.

Jamais les sentiments de Solange Wroter envers sa petite dernière n'ont été aussi mélangés. Le fait de la savoir toujours vivante, hors de danger et même en plutôt bonne santé, somme toute, lui brouille la vue et la fait vaciller d'émotion contenue, tandis que jaillit du fond de ses entrailles un venin féroce qui la statue de haine, retenant sa chute et l'empêchant de sombrer dans un soulagement plus ordinaire.

- Marielle, tu veux bien la prendre et la remettre dans son lit ?
- Telle quelle ? Tu ne veux pas qu'on fasse venir un docteur ?
- Merci, mais ça ira. Le mieux c'est d'attendre qu'elle se réveille toute seule.

Rien qui agace plus Anne Legros qu'une de ses frangines veuille appeler un toubib quand elle est déjà là. Mais qu'est-ce qu'elles croient que j'ai fait pendant mes études de médecine ? De la dentelle de Calais ? Marielle, plus perspicace que diplomate, perçoit immédiatement le malaise de sa grande sœur, obtempère sans tarder et soulève le petit corps bouffi d'alcool, l'extrayant sans mal du garage pour le transporter jusqu'à sa chambre. Ses pas alourdis résonnent aussi creux que Gaston et François de l'autre côté du mur séparant l'hôtel du café de la Liberté.

- Y'a des hauts et des bas. On se défend. Sauf que dans les films, c'est les gentils qui gagnent et les méchants qui trinquent. En réalité, c'est l'inverse. À tous les coups on perd. C'est mathématique. Une loi de la nature humaine.
- Je ne comprends pas. Pourquoi tu es ici ? On l'a pas tué, il s'est suicidé tout seul, l'Adrien.
- Ah, non, il ne s'est pas suicidé tout seul, cet homme, à ce que j'ai compris. Il s'est aidé d'une machine.
- C'est du pareil au même, machine, pas machine, monsieur François. C'est juste un truc de professeur, ça.

Gaston ne donne pas aussi vite du monsieur à un inconnu d'habitude. Mais ce François lui plaît, y'a pas. Un genre de flic défroqué pas bégueule pour un sou, et capable d'engloutir plus d'un litre de bière par demi-heure, avec ça. Au point que même lui a un peu de mal à suivre... Pour une soif pareille, respect !

- Eh ben non, justement, ça change tout, au contraire, monsieur Gaston. C'est bien pour ça que je suis là, d'ailleurs.

L'imprégnation houblonnée de François le caméléon lui permet de retrouver ses couleurs naturelles, celles du décor. Et son paysage du jour a la gueule de l'emploi : c'est l'amant de madame, le pompom boy de Girange, son alter ego, son frère d'ivresse, tout acquis à la cause toujours des ivrognes, digne représentant de café du commerce et modèle idéal des forces ivres de la nation. Le speaker des courses de chevaux de fin de matinée, invité machinale-

ment par ce dernier pour meubler son désœuvrement, s'égosille maintenant dans le vide, le poussant à s'indigner de l'évolution forcément trafiquée de la compétition équestre.

- Non mais il fait quoi cet abruti de canasson ? Le deux et le trois passent les doigts dans le nez, et le quatre est payé pour se coucher. Nectar de vigne ! V'là le nom... Pas étonnant qu'il roupille, ce couillon, il cuve son vin...
- Désolé, mais je ne m'intéresse pas aux paris hippiques.
- C'est moi qui m'excuse, tu veux qu'on coupe ?
- Non, non, surtout pas, c'est mortel ici.
- Cas de le dire, reprend Gaston au vol, inspiré. Tu disais ?
- Le fait que les jours du professeur Favrot aient été abrégés par un appareillage informatique change entièrement la donne. Ça remet toutes les cartes dans le jeu, en réalité.
- Ah ouais, et pourquoi donc ? renchérit l'autre, plus intrigué que séduit par l'allégorie récréative.
- En clair, madame Legros, qui m'emploie, n'est pas convaincue de la thèse du suicide. Elle veut savoir si on a tué son père. Et qui, auquel cas, bien sûr. Ses machines ont sûrement des choses à nous dire là-dessus. On peut les voir ?
- Viens, tu ne vas pas être déçu, conclut le bonhomme Muller, tout heureux de pouvoir donner un coup de main à son inespéré compagnon de beuverie. Y'a un foutoir de tous les diables, là-dedans !

Les deux hommes délaissent leurs verres, non sans les avoir soigneusement vidés de leurs contenus, en chameaux avisés au seuil d'un désert aride. La porte de l'hôtel claque derrière eux, se refermant à regret sur une salle de bar vide et triste comme un jour sans soif. À court de drame, le peloton d'aide aux fillettes imbibées le réinvestit peu après.

- La tireuse a encore surchauffé, à ce que je vois, lâche Solange devant les verres à pied amoncelés derrière son comptoir.
- Laisse courir, corrige Nadine, il y a bien droit un jour pareil. Ah, quand même ! poursuit-elle à la vue du monticule de vaisselle moussue dégorgeant dans l'évier. Pourquoi il en use autant quand un seul suffit ? Il les collectionne ou quoi, ses demis, le Gaston ?
- *Leurs* demis, tu veux dire. Le drôle de type qui est entré tout à l'heure a bu avec lui : Gaston n'écluse tout de même pas deux verres en même temps quand il picole. Regarde, il y a même des Gitanes dans le cendrier.

Monsieur Muller, en effet, ne fume que de belles Américaines. L'idéal avec la bibine.

- C'est sinistre ici, les interrompt Anne. Tu pourrais rouvrir.
- Mais le policier a dit que...
- Il a dit que papa s'est suicidé, c'est tout. Il ne peut pas t'empêcher d'accueillir la clientèle pour ça.

L'aînée des filles Favrot sature un peu du huis clos familial et se dit que François Lonhardt sera moins voyant dans un contexte plus ordinaire. Et puis, sa mère a besoin d'être occupée à quelque chose. Ce n'est pas en ruminant qu'elle va s'arranger. Pourquoi j'ai élagué « son chagrin » de *ruminant*, moi ? Et je pense à qui, là ? L'introspection a toujours été le talon d'Achille du docteur Legros. Trop fréquente, trop poussée, trop périlleuse...

François suit Gaston dans l'étroit couloir menant à la chambre où repose le corps du professeur Favrot. Les deux litres et demi de bière qu'il a ingurgités lui rendent l'exercice à la fois excitant et malaisé. Cet ivrogne est une bénédiction, se dit-il en se réjouissant d'avance des confidences qu'il compte lui soutirer avant qu'ils ne s'achèvent ensemble aux heures pâles de la nuit. Une bonne soirée en perspective, donc. Surtout ne pas penser au lendemain.

- Regarde-moi ça, mon pote, minaude Gaston en ouvrant la porte du fatras favrotien. Vise un peu le fourbi ! Je suis sûr que tu n'en as jamais vu un pareil, non ?
- Je dois dire... À donner le mal de mer au geek le plus déjanté. Je croyais qu'il était géographe, ou biologiste, quelque chose comme ça, mais pas informaticide tendance no-life !
- Adrien est biogéographe, lui répond Gaston du tac au tac, tout heureux de faire savoir qu'il sait. Présent qui lui flanque un sale retour de manivelle et le secoue d'un hoquet de tristesse qui l'étrangle malgré l'ivresse.
- Était, je veux dire. Pardon.

- C'est normal, ne te bile pas. Même moi, qui ai pourtant l'habitude...

François se la joue superflic, mais soft. Question de standing : c'est son côté aristocrate comme pas deux. Gentleman plus ou moins farmer, selon le taux d'imprégnation alcoolique. Pas question d'étaler sa science, juste semer de petits indices trahissant, comme malgré lui, le caractère atypique de sa personnalité. Lonhardt est un metteur en scène de sa propre vie, plutôt talentueux en temps normal, sauf que là, il a largement perdu le contrôle : l'acteur au chômage dérape grave, l'obligeant à improviser le scénario de son existence à la petite semaine. Pire : au jour le jour, et encore, que dans les bons, comme aujourd'hui. Il se coltine un suicidé d'opérette dans un décor de science-fiction de série B... Spock a répondu à l'appel du mort. Et pas n'importe lequel, le papa de sa psy. Qui aimerait bien savoir ce qui se cache derrière le rideau de pagaille high-tech de ce mausolée kitchenette. Le gisant y règne encore en toute impunité, un bizarre rictus de contentement impudique accroché aux lèvres.

Adrien Favrot ressemble étrangement à son image médiatique. On dirait qu'il fait semblant de dormir et que le décor qui l'enveloppe n'est une mise en scène, comme si tout cela n'était qu'un jeu. François ne peut s'empêcher de se pencher sur le défunt pour prendre son pouls, au cas où... Un trouble obsessionnel compulsif de plus, se lamente-t-il en tâtant la chair froide de l'homme de science et de bière muet et immobile. Vérifier si les morts sont vivants, je ne l'avais jamais faite, celle-là. T'es vraiment toqué, mon pauvre gars, ça c'est sûr.

J'espère que le brave ahuri ne m'a pas vu faire. Une diversion s'impose. Je veux bien être professionnel, mais pas à ce point.

- Il est on ne peut plus mort. Bientôt raide. Où est l'ordinateur coupable ?
- Heu... Ben, y en a tellement...
- Attends, regarde celui-ci, le tout petit !
- Hein ? où ça ?
- Là, coincé derrière l'oreiller. Un petit bijou ce truc, il est sur batterie et il ronronne encore. Il n'est pas relié au plus gros, mais ça ne veut rien dire.
- Pourquoi deux ordinateurs ? On ne peut pas se tuer avec un seul ?
- Bien sûr que si. Peut-être que le petit pilote le gros en wifi. J'embarque les deux, on verra bien.
- Tu ne prends pas les empreintes digitales et des tas de trucs bizarres dans des petits sachets en plastique, comme dans les films ?
- Pas la peine. Je ne sais pas s'il est mort tout seul, mais je suis bien sûr que dans le cas contraire il n'y aura aucune empreinte ni indice nulle part.
- Ah bon, et pourquoi ?
- Parce que si c'est le cas le ou les types qui ont fait le coup ne peuvent être que des professionnels. Je ne les vois vraiment pas en train de laisser des traces derrière eux comme le Petit Poucet, clôt abruptement François, incongrûment péremptoire.
- C'est quoi ce truc ? tente Gaston pour faire diversion, désignant sur la descente de lit crasseuse en peau de mouton algérien d'avant-guerre une sorte de tube à essai translucide gainé de caoutchouc noir et surmonté d'un petit tuyau d'aspirateur re-

lié à une poire en plastique assortie d'une molette.
Il voulait se faire un schmilblick ou quoi ?

- Ouais. C'est à peu près ça. Mais ne te fatigue pas, c'est marqué dessus : « Gold pump », tu vois ?
- Et ça sert à quoi ?
- Tu ne vas pas me croire...

Lonhardt a pris le ton ferme et définitif du professionnel à qui on ne la fait pas parce que la remarque de Muller était judicieuse et qu'il est hors de question de lui laisser croire qu'il pourrait faire preuve d'un quelconque amateurisme. Il n'agit pas ainsi mû par un orgueil particulier, mais parce qu'il tient par-dessus tout à ce qu'on lui fiche une paix royale quand il officie. Non par caprice mais parce que sa survie en dépend. Comment se défendre et prouver ses compétences quand on doit ses rares succès au seul dieu des ivrognes ? C'est ce moment délicat que choisit celui-ci pour se souvenir de son petit protégé.

- François, il faut que je te dise quelque chose.
- Vas-y mon gars, je t'écoute, réagit aussitôt François, toujours aux aguets de la trouvaille inattendue qui lui permettra de s'abstenir de galérer.
- Non, pas ici, pas devant lui... maugrée Gaston, semblant soudain pris de remords.

L'inspecteur défroqué comprend qu'il n'en tirera rien sans intempérance et devine qu'il tient là un élément clé de son enquête. Et puis, il y a décidément trop de bazar dans cette chambre, Sherlock Holmes lui-même ne saurait plus où y donner du flair. Il n'y a que dans les romans et dans les films que le héros policier repère du premier coup d'œil le minuscule bout de plastique apparemment insignifiant

et la rognure d'ongles microscopique qui lui feront déduire illico que le coupable est dans la pièce à côté, à deux doigts d'étriper sa prochaine victime. La vraie vie est moins généreuse. D'ailleurs, François Lonhardt est comme tout le monde, il ne comprend rien aux déductions alambiquées des enquêteurs de cinéma. Pas faute de se forcer, pourtant. Tandis qu'une confidence d'ivrogne bien placée, ça c'est du solide. Il est grand temps d'opérer un repli stratégique jusqu'au zinc de Solange Wroter.

- Si on allait s'en rejeter un, histoire de causer de tout ça bien à l'aise, *tranquillos* ?

Il faut apprivoiser le farouche animal. Pas question qu'il se carapate ou se recroqueville.

- Bonne idée ça, monsieur François. Allons-y en vitesse !

Sur ce, les deux créatures pourtant déjà bien mûres rebroussent vivement chemin, abandonnant feu le professeur Favrot à ses contenance tumulaires pour voler vers des bières plus é moustillantes. L'ombre grise qui les frôle dans l'escalier, c'est le médecin légiste dépêché par Anne pour ouvrir leur chemin aux croque-morts, également prévenus dans la foulée.

Madame Legros, face à l'évidence des causes de la mort de son père, n'attend pas grand-chose de son expertise. Elle est surtout désireuse de se débarrasser au plus vite de ce corps encombrant qui l'empêche de respirer normalement.

Le conseil de famille qu'elle a improvisé s'est enrichi entretemps de Ludivine et Marie, ses deux demi-sœurs convoquées au même instant que les autres mais un plus éloignées de Girange que le reste de la fratrie.

Ludivine a sauté dans un taxi pour débouler de son domicile de Metz tandis que Marie, fraîchement débarquée dans l'hiver nancéien chez sa nièce Mathurine en provenance des cieux plus cléments de Vias, son havre en méditerranée, a carrément fait du stop sur l'A 31, « pour ne pas perdre trop de temps ».

Ces deux filles de Solange ont le même père, mal connu d'elles. À peine deux années les séparent, mais elles semblent tout aussi proches et lointaines qu'on peut l'être. Même allure décalée, même sensualité juvénile, même regard troublant, même dos un peu voûté... Traits communs combattus ou revendiqués par l'une et l'autre, selon les cas. Elles pourraient presque passer pour jumelles si leurs looks n'étaient pas à de tels antipodes.

Ludivine, petite dame pleine de raideur calculée dans son tailleur gris anthracite bon chic fashion, envoie à son entourage, masculin notamment, un message clair sur son appétit social. Traductrice infatigable et polyglotte volubile au conseil de l'Europe, elle a souvent eu affaire au défunt père de ses trois grandes sœurs à Luxembourg et se méfie de lui jusque dans la mort. Séduisante par discipline plus que par vocation, elle mime l'idéal masculin de l'éternelle adolescente à la perfection alors qu'elle ne songe qu'à se caser. Rêve qui vire invariablement au cauchemar et qu'elle engloutit d'un appétit pathétique.

Ludivine n'a jamais digéré de porter indûment le nom de son beau-père et la famille que sa mère lui a imposée est l'imposture qui fissure sans cesse la faille de son cœur déboussolé.

Marie, quant à elle, semble surgir d'un reportage sur les fantasmes inassouvis des années soixante-dix. Des années de tourisme tourmenté dans les paradis artificiels l'ont amenée à exercer la profession de voyante, un peu par goût, pas mal par aptitude, beaucoup par lassitude, mais nullement par appât du gain en tout cas... Son véritable projet professionnel, de fait, est une maternité trop longtemps différée, aussi redoutée que désirée aujourd'hui. Son amour de la nature l'a éloignée des récents revirements du professeur Favrot.

Gaston se sent de plus en plus nerveux, peu désireux de participer davantage à une réunion de famille où sa position « privilégiée » se manifeste de façon un peu trop évidente. Monsieur Muller est un homme de l'ombre et préfère nettement le rester. Les mics-macs sinistrés et les psychodrames familiaux, très peu pour lui. La présence des deux sœurs vient à bout du peu de courage qui lui reste en entrant dans la salle de bar du café de la Liberté.

- Je me barre, mec ! ça commence à craindre ici, souffle-t-il à François en désignant d'un regard furtif le zinc maintenant surchargé où s'alignent pieusement les plus notables représentants du clan Wroter.
- T'as peur de quoi ?
- De rien du tout, je fiche le camp, c'est tout.
- Attends. Je vais avec toi. Je te paie un baron au café d'à côté.

- Et ton enquête ? s'enquiert Gaston, subitement intrigué de l'intérêt trop appuyé que lui porte l'inspecteur.
- Mon enquête, c'est toi pour le moment, lui avoue celui-ci.

Lonhardt n'est jamais tout à fait ivre, surtout en milieu de journée. Il sait parfaitement lâcher un peu de lest au moment opportun. C'est un joueur qui aime nager en eaux troubles et se garde toujours une carte ou deux sous le coude au cas où. Là, il a très vite compris que la franchise la plus totale s'imposait s'il ne voulait pas perdre ce qu'il pressent être un atout majeur dans son jeu.

- Et si on allait au restau ? le relance Gaston, captant tout le parti qu'il peut tirer de la situation.

Lui aussi aime et sait jouer, et ce sont deux partenaires qui s'esquivent maintenant du café de la Liberté pour remonter de conserve les rues lugubres de Girange jusqu'au restaurant le plus proche. Les ombres sales de ce bourg laid de Lorraine équarrie colorent leurs visages précocement décomposés des teintes glauques des cités minières désertées par l'espérance. Ils sont ici chez eux.

Les deux complices pénètrent dans une taverne informe servant de cantine aux quelques désœuvrés sans route fixe s'affichant encore dans les parages. Un paradis pour François, qui a gros faible pour les no man's land, les périphéries désaffectées et autres décors sans visages. Devant un repas aussi rudimentaire que consistant, mais copieusement arrosé d'un gros rouge rugueux décapant le pourtour de leurs ballons de petites plaques sirupeuses,

Gaston répète pour son nouveau compagnon de veulerie ses errements de la veille.

- Je le connais l'Adrien, une chose est sûre c'est qu'il n'était pas dans son assiette hier soir, je ne t'en dis pas plus.
- Ben si, justement, faut que tu m'en causes sans quoi je ne vais pas aller voler bien loin, moi.
- Bah... il était *drôle*, quoi.

Gaston hésite à lâcher tout à fait ce qu'il claironne mais considère de plus en plus comme une trahison envers son parangon perdu, son modèle des valeurs guerrières du lever de coude, son compagnon de larmes des armées aux actes de bravoure trop abreuvés. La pudeur et l'alcool le drapent de vertus soudaines. François contre-attaque en connaisseur.

- T'en as trop dit ou pas assez, mon gars. C'est beau la discrétion, à condition de savoir fermer sa tronche dès le départ. Et puis, ce n'est pas en jouant les saintes n'y touchent que tu serviras sa mémoire.

À cet instant précis, l'ex-inspecteur Lonhardt fait mouche et rafle la mise tant convoitée. Non, comme il le croit, parce qu'il aurait touché la fibre sensible du service rendu à l'honneur d'un ami fidèle ou pour avoir crûment secoué un cancanier devenu rétif aux confidences avinées, mais pour la toute fin de son bref réquisitoire. « Mémoire » tinte pile à la conscience embrumée de Gaston parce qu'Adrien lui a rebattu les oreilles toute la soirée avec le mot. Du coup, l'amant de Solange, qui ne demandait qu'un feu vert, se lâche pour de bon. Grassement.

- Attends, quand je dis drôle, ça ne veut pas dire triste ou je ne sais quoi, du genre le type qui en a marre de la vie. C'était même tout le contraire. Je ne l'ai jamais vu aussi excité, l'Adrien. Il nous a fait un de ces cinémas avec sa fille...
- Anne Legros était là ? s'inquiète un peu François.
- Non, non, avec sa dernière, tu sais, la petite Sophie, un sacré numéro celle-là avec sa bouille de Cosette somalienne. Mais le clou du spectacle ça a été son sketch sur l'eau sèche et ceux qui cherchent à la réchauffer... s'emmêle un peu Gaston, revigoré par ses révélations.
- Hein ? De l'eau sèche ? C'est quoi cette bêtise ? À mon avis t'as pas dû en boire beaucoup hier soir, de l'eau, mon cochon !
- Non non, je t'assure, il était on ne peut plus sérieux l'Adrien. Il nous a même fait une expérience, tu me croiras si tu veux, mais il a versé de la poudre et, plouf ! il l'a changée en eau !
- Ce n'était quand même pas Jésus ton professeur... Arrête ton char, monsieur Gaston, je t'aime bien, mais t'attaques la falaise, là.
- Bon, que tu me croies ou non, on s'en fiche de toute façon, reprend l'autre, de plus en plus emporté par son sujet. Tard après la fermeture, on reste toujours un peu au comptoir tous les deux, histoire de s'en jeter un ou deux derniers avant d'aller au schloff. C'est là qu'il m'a dit des trucs bizarres sur ses souvenirs ou je ne sais quoi. Ça lui arrivait souvent de délirer, mais là c'était du costaud. Je n'ai rien compris.

- Ah... ça va pas m'aider beaucoup, ça, Gaston... Tu peux préciser ?
- Bah, il déjantait grave... Comme quoi il n'aurait plus besoin de sa mémoire, qu'il pouvait se saouler à mort, il n'oublierait plus rien, jamais. Qu'il allait « verrouiller ses souvenirs pour toujours »... À la fin, il a carrément craqué. Son âme serait bientôt en lieu sûr, il a dit... Du grand délire à la Favrot, quoi.
- Il t'a dit quoi au juste ? relance brutalement François, conscient d'abattre sa dernière carte.

Gaston se soulève légèrement de sa chaise, verre en main, comme s'il allait partir avec, retombe lourdement, vacille, titube encore, mais tient bon l'équilibre instable recherché.

Ce faisant, il a capté l'attention du patron, de la serveuse et des trois ivrognes de l'unique autre table de la gargote, qui ont tourné à l'unisson leurs regards vers lui.

- Tu veux vraiment mon avis ? Il s'est fait complètement *trafiquer le cerveau*, l'Adrien. À en crever... Voilà ce que je pense, moi ! lâche Gaston avant de s'écrouler sur son siège, terrassé par son impudente franchise.

Chapitre neuf **Consciences occultées**

La liberté consiste à choisir entre deux esclavages : l'égoïsme et la conscience. Celui qui choisit la conscience est l'homme libre. Victor Hugo

François, anéanti par l'absurdité de la révélation, contemple son compagnon du regard consterné de celui qui sait qu'il lui faudra faire des choix douloureux et les payer tous au prix fort. Le business pépère a brusquement muté de l'alimentaire à l'existentiel. Il secoue Gaston de sa beuverie sans aménité, le déclarant coupable par anticipation des impasses qu'il devine et des anomies qu'il redoute.

- Alors ?

François ne lâche pas si facilement son os. Son instinct lui souffle que cette histoire de mémoire et de cerveau trafiqué sent l'embrouille à plein nez, mais qu'il y tient pourtant un raccourci qui pourrait se révéler salvateur.

- Alors quoi ? Je t'ai tout raconté. Il délirait, je te dis.
- Il a parlé de suicide ? C'était ça, « mettre son âme en lieu sûr » ?
- Alors là, je peux te garantir que non, il n'avait rien d'un mec qui veut en finir, l'Adrien. Il disait qu'il allait « révolutionner le sens de la vie » et « repousser les limites de l'humain à l'infini ». Bon, ce n'était pas la première fois qu'il me faisait le coup de la révolution, à chaque fois il nous sort le grand

jeu, le professeur Favrot ! Mais là, je ne l'avais jamais vu comme ça.

- Il avait perdu la boule ? s'inquiète François, toujours soucieux d'étayer la thèse du suicide.

En son for intérieur, Lonhardt sait depuis le début ou presque qu'Adrien Favrot n'a pas mis fin à ses jours de lui-même. Intuition confusément féminine d'un mâle en déroute aux hormones explosées par l'alcool. Trop de tralala technologique, trop de mise en scène, une trop grande gueule... Et puis, quel serait le mobile ? Pour quelle raison ce jouisseur impénitent aurait-il désiré en finir avec l'existence ? On ne suicide pas quand on se sert d'une « Gold pump » flambant neuve et d'un arsenal informatique à faire pâlir de jalousie un laboratoire de recherche biélorusse. Mais l'admettre implique un nouveau parcours du combattant, mener tambour battant une enquête ardue et périlleuse, quand tenir debout relève de l'exploit. Faire semblant d'exister lorsqu'on est en train de mourir est exténuant. Ça plombe toutes les occasions de se dissoudre tranquillement.

- Pas du tout ! Au contraire, je ne l'avais jamais vu aussi calme, aussi sérieux, le Dédé. Il m'a même dit qu'il avait trouvé « un moyen d'en finir avec la mort... »
- Ah. Et tu en conclus qu'il voulait vivre ?
- Bah... ça me paraît évident !

Gaston vacille de l'intérieur, pour le coup. Les gens trop sûrs d'eux le déstabilisent. Un vieux complexe naïvement entretenu avec le défunt professeur.

- Il y a au moins deux lectures de sa phrase. Parfaitement contradictoires, qui plus est.

Lonhardt prend le ton docte de ses moments de pensée intense. Il tient un bon bout, là. Gaston Muller n'a qu'à bien se tenir. Le faux flic gère.

- Ben, sans vouloir te vexer, ça veut surtout dire qu'il ne voulait pas crever, non ?
- C'est ce qu'on pourrait croire comme ça, à première vue. Comme quoi mon boulot, c'est d'abord de l'explication de texte...

Là, François décolle, littéralement. Il se lève, quitte sa chaise et arpente le périmètre rapproché de leur table. En mode *Colombo*.

- Bon. Je ne sais pas toi, mais moi, déjà, en finir une bonne fois pour toutes avec la mort, ça me fait furieusement penser à en terminer définitivement avec la vie. Car c'est quoi, au fond, la mort ? Personne ne le sait, mais tout le monde s'en doute un peu. Ce n'est rien. Le contraire de la vie. Rien de rien, je te dis. Reste la peur de mourir. Et là, il faut absolument éliminer un des deux éléments de l'équation, avoir peur ou mourir, parce que c'est insupportable, tu sais, la trouille de la mort. C'est la panique totale. Pire que ça. La damnation... T'as déjà entendu parler de l'enfer ?
- C'est des imbécillités, tout ça...
- Ouais. Si on veut. Je te dirai quand je serai vraiment sûr. Donc, vu que cette angoisse-là, ce n'est pas humain, que ce n'est pas une vie, pour en finir,

tu n'as que deux options : supprimer la peur, ou annihiler la mort. Ou tu zigouilles ta crainte, ou tu trucides ta mort. Tu n'as pas vraiment le choix. C'est pour ça que la peur est un marché juteux. Mais incertain. Parce que c'est un phénomène physiologique, la crainte. C'est hormonal, et c'est normal. C'est ce que le grand manitou nous a donné pour décupler nos forces face au danger.

- Une bonne décharge d'adrénaline, comme quand tu doubles sans visibilité ?
- Exactement. Impossible de détruire un système-clé de notre technologie naturelle. Même s'il déraile. Tu peux en atténuer l'intensité et les effets, d'accord, mais pas faire en sorte qu'il ne se déclenche qu'en cas de *réel* danger. Parce que, vois-tu, tous ceux qui te disent que tu n'as rien à craindre et que tu ne risques pas de mourir à chaque instant sont de fief-fés menteurs.
- Moi, je veux bien mourir, mais plus tard, beaucoup plus tard...
- Comme tout le monde. Et c'est là où le bât blesse. Si tu as un tout petit peu de jugeote, tu te dis forcément : pourquoi plus tard ? Et qu'est-ce que ça change à l'anéantissement, qu'il n'arrive que tout à l'heure, ou après-demain ? Puisqu'il faut être anéanti de toute façon, *inexorablement* ? Et là, tu peux être sûr que tu as raison de paniquer, en dépit de toutes les bonnes âmes qui te prétendent le contraire !
- Tu me donnes surtout envie de picoler, là...
- Ne te gênes surtout pas, c'est encore ce qu'on inventé de mieux comme remède. Allez, buvons à

notre mort, seule réalité indiscutable de cette vallée de larmes !

- Je préférerais porter un toast à la vie...
- Surtout pas ! Ça nous porterait la poisse... Je rigole. Comme quoi on ne s'en sort pas.

Un clip déjanté de Michael Jackson ponctue la sentence lonhardtienne. La pop-star électrisée y évacue son angoisse en sublimant son ego dans une impeccable mécanique humaine. Saisissant. Et la forêt humaine agitée de flammes de briquets vacillantes communique à cette victoire temporaire sur la mort du héros incertain. Aujourd'hui décédé. François en profite pour redescendre sur terre et s'affaisse lourdement sur sa chaise, renversant au passage une bonne partie du contenu de son verre de vin rouge.

Il en met partout sur la table, mais se retient d'y prêter la moindre attention, qui pourrait nuire à celle de son auditeur. Il lui faut un public pour valider le cheminement tortueux de ses théories et ne pas s'y perdre.

- Je reprends. Pas moyen de venir durablement à bout de la peur de la mort, donc. Reste plus qu'à jouer sur la mort elle-même. Et quand on s'appelle Adrien Favrot, ça peut presque paraître plus facile, somme toute.
- Jouer sur la mort ?
- Ouais. Là encore, tu as le choix, mais c'est du gagnant gagnant cette fois. Un jeu où tu gagnes à tous les coups.
- Raconte ! Tu m'intéresses, là. En tout cas, ça a dû sacrément le tenter, l'Adrien...

- Oui, parce que pour en finir avec la mort tu dois ou la tuer elle, ou mettre fin à tes jours.
- C'est quand même un peu plus facile de se suicider que de « tuer la mort », comme tu dis, non ?

La grande salle est presque entièrement désertée. Gaston est satisfait de sa blague et François ne l'a même pas repérée. Il y réfléchit même on ne peut plus sérieusement. Le jeune couple de patrons du restaurant s'occupe à apprêter les tables pour le repas du soir en attendant le départ des vieux ivrognes. Pas assez de clientèle pour se plaindre de ces deux-là.

- C'est ce que je n'arrête pas de me dire, Gaston. Il s'est tué, il s'est tué... Mais je n'y crois plus. Tu me l'as dit toi-même : il n'avait pas la tête à ça, pas du tout ! Favrot, c'est une pointure, mais pour vivre, pas pour mourir.
- Un paillard fort en gueule, pas vraiment prêt à faire une croix sur les plaisirs de la vie.
- Tu l'as dit. Mais c'est une tête, aussi, l'Adrien.

Tendresse et respect s'emmêlent dans le cœur embrouillé de Gaston. L'ivresse et l'amitié fusionnent en une violente mélancolie. Il fond en larmes. Mais François est ailleurs.

- C'est justement là où je voulais en venir...
- Hein ?
- Favrot était un excellent professeur, un grand savant. Même s'il avait élevé son talent naturel à se faire des ennemis au niveau du grand art. Je suis persuadé que c'est en intellectuel qu'il a tenté de résoudre l'équation impossible de la peur de la

mort. Il avait compris qu'il est impossible d'éliminer l'angoisse et il ne voulait pas mourir non plus. C'est comme ça qu'il a dû vouloir « en finir avec la mort ».

Pas en se supprimant, vu que ce n'est pas du tout son genre. Non, quelque chose me dit qu'Adrien Favrot avait projeté d'abolir sa propre mort...

- Pardon ?
- Rien ne cadre avec un suicide. On n'amène pas tout un laboratoire à l'hôtel pour mettre fin à ses jours, même par ordinateur. Et puis, ses extravagances d'hier au soir, son planning d'aujourd'hui... J'ai eu le temps de jeter un œil sur un des portables que j'ai récupérés dans sa chambre. Il avait une conférence à l'institut d'écologie de l'université de Metz, aujourd'hui à quinze heures trente. Et il a travaillé dessus jusque tard dans la nuit...
- Où est-ce que tu veux en venir ? Je n'y comprends plus rien, moi. C'est quoi tout ce délire ?
- Tu as raison Gaston, je m'y perds aussi. Il serait peut-être temps de rentrer à l'hôtel.
- Ah, là, je te reçois à nouveau, François. Cinq sur cinq !

Le bonhomme Muller se fige dans son sourire de circonstance, épuisé par sa journée. Overdose d'émotions. Et François Lonhardt ne parvient plus à noyer sa lucidité dans l'alcool. Quelle vilaine mouche l'a donc piqué d'accepter cette satanée enquête ? Les deux hommes se lèvent péniblement de leurs chaises et louvoient vers le comptoir du restaurant tout en discutant du règlement de l'addition avec une véhémence suspecte, au point que la patronne commence à s'en inquiéter. Elle les scrute d'un

regard de plus en plus soupçonneux. C'est déjà beaucoup d'avoir supporté les beuveries bruyantes de ces deux pauvres types jusqu'à seize heures trente passées. Si en plus ils ne paient pas ! Mais ils paient.

C'est Gaston Muller qui s'y colle. Lonhardt gagne toujours au petit jeu du « je te tiens, tu me tiens par le porte-monnaie »... Ils sortent du restaurant en claquant ostensiblement la porte, histoire de prouver qu'ils existent encore un peu, et remontent lentement l'interminable rue de Metz, jusqu'au havre de l'oubli. Mais chacun sait qu'entre cet instant et celui de la cuvée de la nuit il devra affronter la smala en deuil du café de la Liberté. Et que ce ne sera pas facile...

Cela ne l'est pas. Sitôt les deux ivrognes de retour, Anne Legros fond sur eux comme un rapace sur sa proie un jour de grand ventre. Elle cible son client, évidemment, mais Gaston en prend aussi pour son grade dans la foulée. Derrière elle siège le tribunal populaire des filles Wroter au grand complet : Marielle, Nadine, Ludivine et Marie, telle une brochette d'égéries faisant bloc pour parer un coup franc. Façon de parler.

Anne sait qu'elle a besoin des services de François Lonhardt et qu'elle ne peut donc pas tout se permettre avec lui. Et puis, c'est un ancien client de son cabinet de psychanalyse. Sa déontologie et sa réputation lui interdisent le lynchage des déjantés repentis mal recadrés. Ça ferait désordre...

- Vous étiez où ?
- Hein ? quoi ?
- Qu'est-ce que vous faisiez, et où ?

Rien de répréhensible à ces questions certes un peu trop directes. Tout est dans le ton. Métallique, tranchant. Celui du couperet. Au point qu'elle s'en trouve elle-même gênée.

- Ah ! Madame Legros... c'est difficile à dire, à expliquer. Le bébé se présente bizarrement. Il y aura sans doute des complications.

Anne hésite entre un repli stratégique et la franche hostilité. Elle ne sait jamais si c'est du lard ou du cochon avec Lonhardt. Est-il sérieux ou se fiche-t-il ouvertement de ma fiolle ? À en juger par son état d'ébriété avancé, il n'a pas fait qu'enquêter sur le décès de son père, c'est sûr. Mais on n'accouche pas un Gaston Muller en buvant de la tisane.

Même Marielle griffonne sur son carnet avec une circonspection inhabituelle. Elle lève régulièrement les yeux au ciel, y cherchant la logique qui fait défaut aux réalités de ce bas monde, dans sa tentation désespérée de relier entre eux les moindres détails de sa vie, tous ces événements insignifiants qu'elle se charge de retranscrire le plus fidèlement possible, avec l'exhaustivité pointilleuse et sévère d'un rapport de police. Mais sa contenance naturelle est mise à rude épreuve cette fois-ci. Ce pseudo-inspecteur, ça pue l'embrouille à plein nez. Il magouille, ce type-là, c'est sûr. Madame Leguennec, d'ordinaire si effacée – par principe et par nécessité – sent la moutarde monter à ses beaux yeux. « Gros bœuf » voit rouge. Car Marielle, version justicière masquée, c'est ni plus ni moins que le mouton enragé. Qu'importe les pâtures, et gare aux brebis galeuses !

Nadine, assise à ses côtés, ne fait rien. Elle boit de la bière, de moins en moins modérément, et enrage de plus en plus fort. En osmose permanente avec sa grande sœur, elle aussi

voit rouge. Adrien Favrot leur a tiré sa révérence de la façon la plus inélégante qui soit. Sans les prévenir, et sans une pensée pour elles. Ça, pourtant, n'est que la moindre des choses de la part de l'exaspérant professeur.

Elle s'y attendait et aurait pu assez facilement le supporter, avec le reste. Un peu plus un peu moins. Son père est mort comme il a vécu, après tout. Non, ce qui la rend folle de rage, c'est qu'il leur ait caché quelque chose d'essentiel sur sa mort. Les gros mots qu'elle a captés près de son cadavre l'obsèdent. Ludivine, pour sa part, ne cesse de fixer l'étrange compagnon de son père. Son papa à elle, en effet, comme pour sa sœur Marie, c'est *l'autre* ivrogne. C'est Gaston. Moralité : la mort d'Adrien ne l'affecte pas outre mesure. Et cet inspecteur de série B la fascine autant qu'il la répugne. Les sentiments mélangés de tendresse et de dégoût qu'elle éprouve pour son alcoolique de père s'étendent à la race des ivrognes tout entière. Elle voudrait le détester, ça oui, et elle y parvient plutôt bien, mais à travers la détestation qui lui tord les entrailles, c'est l'affection qui lui dérobe son âme. Ludivine, malade d'un amour que son esprit rejette catégoriquement, se cambre dans le mépris, quand une vague d'amour inconditionnel submerge son cœur...

Marie, enfin. Elle ne dit pas un mot, étonnée de cet étrange théâtre d'ombres. Elle n'est pas tout à fait du clan, Marie. Elle est d'ailleurs, du Sud, d'un endroit de la planète où les miasmes du microcosme de Girange n'ont pas accès. Adrien Favrot ne lui a fait ni mal ni bien, elle est même plutôt peinée de sa mort, par empathie pour la peine supposée de ses sœurs. Sa mère l'inquiète, sa petite sœur l'attendrit, Gaston et François l'amuse. Quelque chose de la fragilité avinée de Lonhardt lui parle fort, en écho

stupéfiant à sa propre galère. Un vieil élan d'entraide y répond d'instinct. La nounou des âmes perdues ne peut pas ne pas réagir à un tel écroulement. Impossible de rester sur la berge quand un être se noie et qu'on vient juste d'être sauvée des eaux.

Marie retrouvée se jette au secours de François le paumé.
À ses risques et périls.

- Ça va ?
- Heu... Bonjour madame. Mademoiselle ? À qui ai-je l'honneur ? François Lonhardt, à votre service. Que puis-je pour vous ? lui répond l'intéressé dans un souffle avant de s'affaler sur le comptoir.
- Marie Kraspeck, l'avant-dernière de madame Wroter. Je vous demandais si vous allez bien. Je n'ai pas l'impression.
- Non non, si si, je vais très bien, bredouille François en hélant d'urgence un demi à un improbable personnel de service.
- Je ne crois pas, non, s'obstine Marie. Vous devriez vous allonger un moment.

Cette sollicitude inattendue interpelle le privé rétamé. Du fond de sa soûlerie, il perçoit qu'elle n'est pas feinte, qu'il ne s'agit pas d'une manœuvre destinée à l'étendre publiquement. Du coup, il ne sait plus comment y faire face.

- Merci, je... je ne pense pas en avoir besoin. Enfin, pas à ce point-là. Si vous voyez ce que je veux dire.
- Très bien.

La réponse lapidaire de Marie vient à bout des maigres défenses de François. Deux petits mots de totale banalité et les voilà sur la même fréquence. Ces ondes d'ivresse bienvenues le rassurent et l'enhardissent. Il passe soudain de l'autre côté du bar et se sert lui-même un demi.

Il avait d'abord pensé à lui demander de le servir, par prudence, mais a trouvé plus viril d'agir, en vieux flic alcoolo, certes, mais qui tient la route. De fait, il n'a pas osé.

- Asseyez-vous là, au moins. Vous serez mieux et vous ne payerez pas plus cher...
- C'est bien vrai, ça, madame. Comment déjà ?
- Appelez-moi Marie.

Prière entendue par le privé désabusé. Du coup, il se met à la regarder. Un vieux coup de fouet à l'âme donné par la longue gorgée de bière qu'il respire plus qu'il ne la boit, François Lonhardt considère enfin cette adolescente égarée à l'âge adulte dont la chemise indienne et une accumulation de colliers et de bracelets au désordre ostensible tranche de la grisaille lugubre des endeuillés de la Liberté. Se fiche-t-elle des convenances, du défunt ou des deux à la fois ? Un irrépessible élan de sympathie lui fait opter pour un départ précipité, ou mieux encore : pour un oubli. De fait, Marie Kraspeck ne sait plus très bien dans quel monde elle a refait surface. Des siècles de galère aux drogues dures l'ont durablement éloignée de tout ce qui se fait ou pas dans l'univers des êtres prétendument normaux, qu'elle persiste à trouver bien trop morts pour être honnêtes.

Elle se demande souvent si sa résurrection de l'esclavage des substances illicites ne l'a pas définitivement coupée d'une société de fantômes déguisés en adultes responsables.

Celui-là, au moins, ne joue plus le triste jeu de tous ces zombies qui font ceux qui sont leur propre maître. L'alcool l'asservit depuis longtemps, totalement et sans pitié.

Ça se voit comme le nez au milieu de la figure que tu ne maîtrises plus rien de ta propre vie, mon pauvre vieux ! Tu t'assois sur ton amour-propre aussi facilement que tu t'écroules sur ton siège. Arrête de faire ton mec normal, tu n'y crois pas un instant. Arrête de fuir ton mal. Ta souffrance efface ta faute. Mon frère.

- Vous devriez arrêter.
- Je tiens bien l'alcool, ne vous en faites pas.

François n'y arrive pas. Il ne parvient pas à donner le change à cette gamine attardée qui lui fait crûment savoir qu'il est cuit. Il aurait dû lui en vouloir, mais rien à faire. Morgue et causticité, ses armes favorites d'autodéfense en état d'imprégnation avancée, ne passent pas face à cette nana. Le voilà qui fait dans le petit garçon maintenant.

- Vous devriez arrêter de faire semblant.
- Je vous demande pardon ?
- Arrêtez de demander pardon, aussi. Les gens ne sont pas là pour vous pardonner d'exister. C'est à vous de le faire. Bon, d'accord, il y a du boulot.
- Quoi ?

- Vous allez en baver des ronds de chapeau, mais ça vaut le coup. Vous ne serez pas tout seul dans la galère.

Lonhardt a beau être secoué comme un fruit mûr par les propos francs et massifs de cette surprenante soixante-huitarde échouée dans les rivages glauques de Girange, il a perçu l'invitation. Ou cette gonzesse est mystique, ou j'ai un ticket. C'est mon côté chien battu sans collier, ça.

- Vous êtes directe, vous, au moins. Qu'est-ce que vous faites là ?
- Je vous ai dit, je suis l'avant-dernière. Le vilain petit canard, comme vous.
- Je ne vous trouve pas si vilaine.

François, plus privé que jamais de ses moyens, composte néanmoins son billet pour l'avenir. Un cri du cœur, en fait. La douche écossaise, peut-être, mais il en redemande. Qui lui a jamais parlé comme ça ? Marie apprécie en silence. Manquerait plus que le juke-box. Mais il y a plus urgent.

- Vous connaissez l'histoire.
- Ouais, bien sûr. Par cœur, vous voulez dire.
- Non, je ne crois pas. Il y a une variante...
- Ah ?
- Le vilain petit canard grandit, c'est la cata, d'accord, mais il finit par vieillir quand même. Et il devient un vilain grand cygne...

L'éclat de rire franc et massif de François fait sursauter l'assistance murmurante du café de la Liberté. Des regards désapprobateurs se tournent vers lui, mais il n'a plus peur.

C'est à peine s'il ressent encore l'extrême lassitude alcoolique qui était sur le point de l'anéantir publiquement il y a quelques secondes. La sollicitude clairvoyante de Marie l'a remis en selle sur ce parcours du combattant qu'est devenue sa vie, pour cette affaire en particulier, qui ne lui paraît plus aussi pourrie que ça. Cet homme avait beau être fort, il ne s'est quand même pas volatilisé sans raison !

Du coup, une idée lui vient, qui l'incite à contre-attaquer en demandant à sa cliente et à la cantonade d'examiner son corps avant que les pompes funèbres ne l'aient emporté. Juste pour reprendre la main. En fait, ce sont ses ordinateurs qui l'intéressent, pas lui.

- Excusez-moi, – *elle a raison, faut toujours que je demande pardon pour tout* – je peux voir monsieur Favrot avant qu'ils ne l'emmènent à la morgue ?
- C'est déjà fait, François, lui répond Anne Legros presque gentiment, étonnée de ce que son ex-client se réveille aussi soudainement de sa léthargie avinée. Ils l'ont pris tout à l'heure.
- Ah... bon, eh bien, je vais à l'étage examiner sa chambre. *Je ferais mieux d'aller faire dodo au lieu de chercher à faire bonne figure. Bon sang, mais oui, je passe mon temps à faire semblant ! Cette femme a un don, quelque chose, ce n'est pas possible...* Vous permettez, je m'absente quelques minutes, bredouille-t-il pour rectifier le tir.
- Je viens avec vous, lance Marie, plus pour sa grande sœur que pour lui. Je suis voyante, on ne sait jamais...
- Oui, bien sûr, je vous en prie, lui répond François, ravi. *Eh bien, je n'ai plus qu'à me tenir à carreau,*

moi... C'est madame Irma ! Tu crois à la voyance, maintenant ? Une inconnue s'intéresse un peu à ton cas et voilà que tu gobes tout et n'importe quoi. Une extra-lucide pour examiner un mort qui n'est plus là, c'est sûr que ça va faire avancer le schmilblick... Extra-lucide, c'est pourtant exactement ce qu'elle est, cette bonne femme. Elle lit en toi à livre ouvert.

Est-ce que je devrais être plus prudent ? Suivez-moi ! parvient-il péniblement à articuler, de plus en plus troublé.

Mais Marie Kraspeck l'a devancé, elle lui ouvre la porte de sortie d'une situation devenue impossible. Pour l'heure, son avenir est dans la fuite. Ils montent silencieusement l'escalier, l'un et l'autre passablement gênés d'une connivence amicale aussi intense qu'inattendue. Plus question de faire marche arrière, pourtant. Chacun des deux trouve intérêt à ce que cette histoire suive son cours. François, parce que la femme aux bijoux lui fait l'effet d'une véritable planche de salut, et pas seulement pour l'enquête en cours. C'est sur son existence incertaine que l'envie d'enquêter avec son aide lui vient. Marie, quant à elle, cherche à échapper au conseil de famille permanent qui s'est érigé sur les décombres du train-train quotidien du café de la Liberté. Il porte bien mal son nom, se dit-elle tandis qu'une bouffée d'angoisse lui prend la gorge à l'idée que les circonstances pourraient bien lui faire perdre une bonne partie de la sienne.

Une seule pensée irrationnelle peut exacerber une peur qui l'est tout autant. Pour elle comme pour lui, il est impératif de se faire plaisir, et vite.

Rien de tel que l'expérience de la toxicomanie pour hypertrophier l'instinct de conservation.

- On pourrait se tutoyer, non ? hasarde François, plus pour rompre le silence qu'autre chose.
- Tu as raison. J'étouffe ici.

Le cri du cœur, une fois de plus. D'autres cris, venus du fond du couloir, viennent alors s'y superposer. Des râles, plus exactement. Lonhardt revient à la dure réalité. Surcrime ? Il arrive certes qu'un drame en entraîne un autre, en un jeu de dominos infernal du même type que les suraccidents de la route. « Le mort fait des petits », comme dit le poète.

Mais ces râles-là ne viennent pas de l'agonie, ni de la lutte. François et Marie sont de trop récents complices pour ne pas en être gênés. Car il faut bien en convenir, ce sont à l'évidence des cris de plaisir qui leur parviennent de la chambre de Solange Wroter. Marie décide donc de s'y rendre seule. L'idée de la laisser à son intimité ne l'a même pas effleurée. Il faut dire que la pudeur est une notion totalement étrangère à la tenancière du bistrot de la Liberté. Certains réflexes élémentaires de respect de la vie privée font donc encore défaut à ses filles. Surtout quand il s'agit de leur mère.

- Maman ? chuchote-t-elle timidement en entrebâillant la porte de sa chambre.

Marie, la petite dernière jusqu'à la naissance inattendue de Sophie, est la seule des filles Wroter à l'appeler spontanément maman. Est-ce l'impudeur totalitaire de leur génitrice qui a effacé le petit mot de tendresse filiale de

leur vocabulaire ? Elles ne l'appellent pas non plus mère, la vouvoyant ou usant de quoi que ce soit d'autre évoquant l'universel lien de parenté et d'amour. On ne peut pas reprocher aux filles de Solange d'être vieille France. Pas du tout leur genre... Non, mais elles contournent l'obstacle, évitant d'interpeller directement leur mère ou usant de son seul prénom.

Marie, elle, a su s'en faire valoir plus que toutes les autres. Elle a une maman. Laquelle ne lui répond pas. Les gémissements de plaisir se font de plus en plus distincts et appuyés. Avec qui le fait-elle ? ne peut s'empêcher de penser Marie. La curiosité humaine, surtout quand elle est teintée d'indignation, est irrésistible. Mademoiselle Kraspeck ouvre grand la porte, sèchement, à la façon dont on arrache un pansement d'un coup sec, pour abrégier les souffrances.

- Plus haut... plus bas... Encore ! Oh oui... C'est là, t'es juste dessus... Continue ! Ah...

Marie se fige dans l'hallucination d'une scène de la vie quotidienne du café de Girange : sa mère, totalement nue, affalée sur un large fauteuil de velours élimé.

À ses pieds, littéralement et très précisément au-dessus de l'orteil endeuillé de son pied gauche, la petite Sophie gratte, gratte, gratte, inquiète de localiser avec précision et rapidité les zones de plaisir de sa mère, les fameuses zones grattogènes qui lui arrachent ces tapageurs gémissements de volupté incongrue. La fillette, mal remise de ses abus de boissons alcooliques et craignant toujours confusément une punition qui ne vient pas, surmonte avec une difficulté évidente son dégoût de la nudité de sa mère.

Furtivement, chaque fois qu'elle le peut, quand sa mère tourne son regard hors de sa direction, elle s'évertue à purifier ses ongles des lambeaux de peaux mortes qui s'y incrustent, jusqu'à l'écœurement. La fillette, dépouillée de sa retenue instinctive, se sent plus nue que sa mère. Marie a mal pour elle mais ne dit mot. La pudeur n'est pas de mise au café de la Liberté.

- Qu'est-ce que tu as ? Tu ne m'as jamais vue à poil ? J'ai besoin de me soulager, tu peux comprendre ça ? Vous feriez mieux de ficher le camp, lance Solange à ses deux filles à la fois.

Sophie, trop heureuse de l'issue inespérée, ne se fait pas prier et déguerpit, se faufilant à travers les adultes comme à son habitude. Marie reste là, à contempler sa mère, sans savoir quoi dire ou faire. François, qui a entrevu la scène depuis le couloir, se sent également concerné par l'invitation. Il n'en peut plus, ne sait plus vraiment ce qu'il fait là et ressent surtout le besoin d'aller s'achever au bar.

- Viens... bredouille-t-il à Marie sans attendre sa réponse. On sera mieux en bas, finalement.
- Et la chambre de Favrot ?
- Trop de bazar. J'ai ce qu'il me faut de toute façon. Je vais te montrer.

Cette façon de faire participer Marie Kraspeck à l'enquête est un dérapage de plus. Pas sûr qu'il plaise à madame Legros, mais bon. Au point où j'en suis. L'intéressée en profite pour quitter le mode veille où l'avait plongée le spectacle de la nudité de sa mère.

Les deux tournent les talons à la tenancière et rebroussent
hâtivement chemin en direction l'escalier menant au rez-
de-chaussée.

- La porte ! leur crie Solange, prise d'une discrétion
soudaine. Ils ne se retournent pas.

Chapitre dix **Rupture d'avenir**

L'idée de l'avenir est plus féconde que l'avenir lui-même.

Henri Bergson

François et Marie s'affichent ensemble en réinvestissant l'interminable réunion de famille du bar de la Liberté. Elle s'en fiche, mais lui paie cher sa sociabilité retrouvée. À coups de demis de plus en plus rapprochés servis par Anne Legros, qui a pris conscience du danger d'écroulement de son héros de pacotille. Lonhardt est son joker dans cette partie de sa vie et elle n'en a pas d'autres sous la main. Dans quel état le trouvera-t-elle demain ? Ce sera un jour nouveau et toujours temps d'aviser, tente-t-elle piteusement de se convaincre. Elle n'aime pas se prendre à ce point-là pour une imbécile. François, lui, boit pour oublier la question elle-même.

La plupart des convives ont quitté les lieux pour passer la nuit qui chez soi, qui dans un hôtel voisin. Ils se sont tous promis de revenir le lendemain. Les fleurs de l'amour s'épanouissent à l'ombre de la mort. Même Anne prend congé des deux derniers consommateurs du drame pour aller se coucher, non sans leur avoir conseillé une dernière fois d'en faire autant. Ils acquiescent, la saluent et reprennent leur conversation sans détourner leurs regards de l'objet de leur curiosité, un minuscule ordinateur portable que François a piqué dans la chambre d'Adrien Favrot.

- Tu vois ce fichier, Marie ? Ce sont les notes et le plan d'un discours d'Adrien prévu pour aujourd'hui.
Un œuf d'autruche plutôt costaud qu'il devait pondre aujourd'hui à l'université de Metz. La presse était invitée, bien sûr, et c'était censé faire du bruit dans le Landerneau.
- « Des vagues givrées dans les eaux trop tempérées du ramollissement généralisé », c'est bien de lui, ça. De la poésie favrotienne typique. Un « tsunami médiatique », rien que ça, tiens, c'est écrit là, en rouge. Il y a même des photos. Regarde.

Sur un grand cliché en papier glacé, d'immenses voûtes bleutées zébrées d'échancrures multicolores semblent redessiner le ciel de leurs courbes gigantesques, comme un raz de marée pétrifié au plus haut de son écroulement, figé dans sa toute-puissance pour l'éternité.

- C'est bien un raz-de-marée, Marie, tu as raison. Enfin, c'était. Une muraille d'eau dure à l'heure qu'il est. C'est le tsunami japonais, oui, mais littéralement pétrifié, instantanément congelé au contact des eaux *exceptionnellement froides* de l'arctique sibérien. C'est en italiques, tu as vu ?
- Comme dans *Le jour d'après* ?
- Tout juste, sauf que là, Favrot s'en sert pour étayer la thèse opposée.
- Il voulait toujours prouver qu'il n'y a pas de réchauffement ? C'est un peu passé de mode, non ?
- Pas pour lui. Il y a des gigas de documents embarassants là-dedans. Et son discours était extrêmement polémique, plutôt explosif même. Il allait

faire l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel enfin redevenu bleu.

- Tu insinues qu'on l'aurait...
- Non. Je dis seulement qu'un type qui a décidé de mettre fin à ses jours ne s'investit pas dans ce genre de projets. Et il y était à fond, ça crève les yeux.
- La télé a parlé d'un logiciel de suicide assisté, ou je ne sais quoi ?
- Exact. Il est là. C'est une version assez ancienne, qui doit dater des années 90, ça se voit à l'œil nu. Ça m'a étonné de la part d'un féru d'informatique comme lui. J'ai téléphoné à un ami informaticien tout à l'heure, au restau, pour en avoir le cœur net.
- Et alors ?
- Alors, eh bien, il m'a confirmé qu'il ne peut pas fonctionner avec ce type d'ordinateur dernier cri. En aucun cas. J'ai essayé, et effectivement, ça ne marche pas. Ça plante toujours, à un moment ou à un autre. Il y a une incompatibilité. Il n'a pas pu se tuer avec ça, c'est sûr.
- Tu veux dire qu'« on » a installé un logiciel sur son portable et tout l'appareillage qui va avec pour faire croire à un suicide ?
- Ben... Tu vois une autre explication ?
- Mazette ! Mais c'est que tu es un vrai détective, ma parole ?
- Dois-je comprendre que tu en doutais ?

Lonhardt joue joyeusement l'offensé, ravi du compliment. Ce premier réel succès est précisément ce dont il a besoin pour trouver le courage de plonger dans le sommeil. Trop heureux de l'aubaine, il fait immédiatement savoir à Marie qu'il va se coucher dans la chambre qu'Anne lui a

réservée. Elle, tout aussi satisfaite de sa soirée, l'informe qu'elle rejoint la sienne à l'hôtel voisin. L'improbable couple se sépare dans une bonne humeur inattendue.

François regagne toutefois assez péniblement le lit que le docteur Legros a préparé pour lui. L'itinéraire est imprécis et le trajet malaisé, mais il finit par le trouver et se glisse sous les draps, non sans s'être dévêtu, chose inhabituelle chez lui. En temps normal, Lonhardt cuve tout habillé. Cette fois n'est pourtant pas sans coutume : il ne prend pas la peine de retirer ses chaussures. C'est ce qu'il nomme en souriant 'l'effet Marie' avant de sombrer brutalement dans l'inconscience. Les mauvais whiskies de la Liberté, sans doute.

Solange Wroter, sorcière nue, ricanante et édentée, toupie folle aux bras immenses d'Adrien Favrot, cadavre aux gestes mécaniques mû dans sa sarabande par la foudre qu'il reçoit d'un ciel assombri d'immenses vaisseaux spatiaux interconnectés. Et puis, au moment où les deux s'approchent pour dévorer le lit de bébé où il fait semblant de dormir, pétrifié par l'angoisse, c'est la panique, en maîtresse sans pitié, qui sonne le glas de l'espérance de François Lonhardt...

La gorge fossilisée, le corps dissous et le souffle éventré, elle le tire du cauchemar pour le plonger directement en enfer. Il n'y a plus de temps, plus d'avenir, même très proche. Ni pensées ni d'autres sentiments que la peur, totale et suraiguë. Tremblant de tous ses membres, le cœur en mitraille et l'âme en fuite, François bondit hors de son lit comme un diable surgit de sa boîte, aussi nu qu'un animal dans la ligne de mire d'un chasseur sans pitié. En joue, feu ! Le coup part, la vie s'en va.

Urgence absolue, boire, boire, beaucoup et au plus vite, éteindre l'incendie terrifiant qui consume son esprit. Il trébuche, se cogne à chaque meuble, chaque mur, chaque porte qui le sépare de l'alcool salvateur. Comment agir quand on n'a plus d'espoir ? L'adrénaline prend le relais, la terreur envahit l'entièreté de la conscience. Il dévale l'escalier comme un dément et parvient par miracle à forcer la porte de la salle de bar vide et sombre. Bouscule les chaises et les tables, agrippe le comptoir, renverse le percolateur, ne parvient pas à saisir la tireuse à bière, lui glisse des mains, où ? Où est l'alcool le plus proche, le plus fort, celui qui lui fera tricher encore et vivre, survivre malgré la sentence de mort ? Peu importe dans quel état, devant quel regard, sous quelle condamnation. Réamorcer le temps qui se fige.

Il saisit enfin, au prix d'une éternité d'épouvante, une bouteille de vin entamée qu'il débouche comme un égaré, aspergeant d'une bonne partie de son contenu son corps sale et le sol froid sur lequel il repose. Mais le reste parvient à couler dans sa bouche, à entrer dans sa gorge et à atteindre son cœur. Une demi-bouteille de vin rouge, ce n'est pas assez pour vivre mais suffisant pour penser à nouveau, actionner l'interrupteur, localiser la bouteille de rhum et s'achever avec, réchauffer son corps à demi mort au soleil tropical. Il ressuscite, en rit de triste soulagement. Petit spasme de jouissance nerveuse qui lui permet de faire un début d'état des lieux. Peu engageant. Lonhardt sait qu'il aura besoin d'alcool en permanence pendant une journée qui promet d'être interminable. Il ignore comment il pourra jouer le coup suivant et lui ajouter un lendemain. Devra-t-il boire autant qu'il respire pour survivre ?

Son désespoir est plus justifié qu'hier, moins inexorable que demain. Mais pour l'heure, cloué au sol par l'anesthésiant, une grande bouteille de *Charrette* le cajole de son venin. À chaque jour suffit sa mort.

Par chance, il n'a réveillé personne. Ils cuvent, se dit-il sans ironie. François remonte rapidement à sa chambre pour y couvrir sa nudité. Quatre heures du matin. Il n'a tenu qu'un peu plus d'une heure de « sommeil » avant la crise d'angoisse. Très mauvais signe. Désormais, il lui faudra boire, boire beaucoup et sans cesse. Aussi discrètement que possible entre les repas... Il s'habille sans réfléchir et redescend au bar, à pas de loup cette fois, pour y dénicher les flacons d'alcool qu'il pourra glisser dans ses poches. Rien. Que du gros gabarit. Madame Wroter ne fait pas dans les flasques.

Il lui faudra trouver du temps pour s'en procurer. Pour la route, qu'il devra bien prendre, à un moment ou à un autre. En attendant, Lonhardt subtilise deux grandes bouteilles de whisky et les planque aux endroits les plus stratégiques : au fond de l'armoire de sa chambre, sous la pile de draps, pour le premier étage, et derrière le flipper, dans une encoignure crevassée du mur d'angle, pour le rez-de-chaussée. Après quoi il ne lui reste plus qu'à trouver la force morale de ne pas les récupérer et fuir avec pour ne plus jamais revenir. Qu'est-ce qui dans tout ça l'autorise à croire encore en lui ? Absolument rien, si ce n'est ce mot de Marie Kraspeck, qui lui revient au cœur comme un baume salvateur, première pépite de réalité de la journée : il est un vrai flic, bon sang, un authentique détective, après tout. Elle l'a dit ! Et ça picole un max, les détectives, non ?

Lonhardt glisse un billet de cinquante dans le tiroir-caisse, histoire de se refaire une beauté morale, mais le cœur n'y est pas. Ses techniques de survie sont au-delà du bien et du mal, comme aurait dit l'autre, son altère-ego qui a réussi... Enfin, si finir fou peut s'appeler réussir. Mais il n'y a plus guère de bien ni tant de mal quand on ne pense qu'à sauver sa peau. Comme l'accro aux drogues dures qu'il est, François renierait père et mère pour que l'alcool irrigue une fois de plus les vaisseaux de sa vie...

Deuxième bouteille de vin. L'effaceur. Rude ivresse, lourde anesthésie, seule façon de tordre le cou aux dernières traces de lucidité glaciale qui l'empêcheront à tout jamais de dormir s'il ne parvient plus à s'assommer. Gommer la peur par noyade n'est que jonglerie. L'alcool trompe facilement le cœur. Mais l'esprit de Lonhardt est rebelle à la duperie. Il voit trop distinctement les ficelles grossières du théâtre d'ombres de sa chienne de vie.

François boit donc, méthodiquement, scrupuleusement, pour éradiquer le désespoir intense qui le tenaille. Il y a même un joli mot pour ça se dit-il, ratant un sourire maigrelet, plus amer que la mort. Déréliction... Comment a-t-on pu mettre un nom sur l'innommable ? La question philosophique ranimerait presque son âme en déroute. S'il en avait une. Pour l'heure, pour la mort qu'il lui reste à survivre avant l'anéantissement – *au mieux*, l'anéantissement... – il boit, très prosaïquement, pour oublier. Absolument triste et définitivement seul au centre de l'univers évanoui, il s'épuise à porter le terrible secret de son inexistence.

Il sait que la panique n'est qu'une panne de notre machine à produire de l'illusion, une avarie fatale pour qui voit que notre organisme nous fait planer au-dessus du néant aussi dangereusement qu'un avion croit fendre les airs au-delà de la terre qu'il rêve ferme. L'angoisse « atroce et despotique », songe-t-il, nouveau hoquet, pâle rictus et quoi d'autre ? – pas suffisant pour revivre – rien qu'un raté de la stupeur de chaque instant de ce qu'on dit être la 'vie' : désir, plaisir, amour... « Des mots qui montent de la terre, comme des oiseaux tristes sous un soleil malade ». Le traître de *Matrix* qui soupire après sa naïveté perdue, c'est lui. Sans espoir de reprogrammation.

Bénie sois-tu, ô mon ivresse, qui me fait partiellement oublier la réalité de mon enfer ! La vie et la mort se diluent en un songe d'où les uns, bénis et heureux, sombrent dans le néant et dont les autres, damnés extrêmes et lucides, se réveillent...

Lonhardt tente vainement de duper sa faute originelle. Ce péché-là est insaisissable, il n'a ni figure ni forme, et les englobe toutes. Impardonnable ! Ce péché-là, se dit-il en sanglotant, c'est la matrice du mal, la bouche avide du néant qui le tisse et me dissout.

Je suis un ectoplasme ! C'est déjà mieux que rien, ricane-t-il, ouvertement cette fois, tout heureux de pouvoir à nouveau éprouver un embryon de pitié pour lui-même. S'apitoyer sur son sort, ce n'est pas bien glorieux, mais c'est comme un début de sentiment humain. Ce fantôme-là a un je-ne-sais-quoi de gentiment ridicule qui vous pose son humanoïde. Zombie, mort-vivant, fantoche truqué et exsangue, épouvantail, irrémédiablement factice, en déroute libre sur les traces d'un bon vivant qui s'est donné la mort ?

C'est parce que le geste d'Adrien Favrot le dépasse totalement que François Lonhardt n'y croit pas du tout. Étranger à sa vie depuis trop longtemps, jouant de plus en plus difficilement son propre rôle dans une piteuse tragédie de lui-même, le flic défroqué ne peut tout simplement pas intégrer un tel geste à sa conscience en miettes. Il se lève, moins approximativement l'ivresse aidant, essayant de se donner des allures d'être humain pour aller siffler une nouvelle bouteille du picrate le plus infect de Solange Wroter. Il doit être pour les cochons celui-là, se dit-il en éructant bruyamment, tandis qu'un lent filet de bave s'écoule à son insu de la commissure de ses lèvres violettes. La combienième, déjà ? Troisième ou quatrième ? Au diable les mathématiques.

Vouloir mourir, quelle drôle d'idée ! songe François. Quelle idiotie ! Comment peut-on désirer ce qu'on possède déjà ? L'idée de mourir le terrifie, car la mort dont il est bon de mourir lui est absolument interdite. Que reste-t-il de sa vie qui pourrait encore disparaître ? Il s'est déjà tué, deux fois. Il sait ce qui l'attend à la sortie de son coma. Cet impensable-là est plus que certain, et voilà l'écran de terreur, qui exige de le submerger. Mais le mur de vinasse résiste. Il tient bon.

Incapable de vivre comme d'en finir avec la vie, barbotant jusqu'aux cheveux dans la nausée de l'inutile, François Lonhardt est attiré par le geste et le personnage d'Adrien Favrot aussi sûrement que les moustiques qui virevoltent et s'écrasent au plafonnier de l'arrière-cuisine du café de la Liberté, criblant son verre blanchâtre d'une mitraille de minuscules taches de sang brun. Ce Favrot est un authentique être humain, *lui*, se dit-il froidement, sans état d'âme, un type vrai qui a existé jusqu'au bout, s'est donné

volontairement la mort – suprême liberté, souveraine humanité – et qui du coup ne l’est pas tout à fait. Il n’est pas décédé du tout ! Cet homme existe encore, au-delà de la mort qu’il s’est donnée lui-même, c’est certain. Il est vivant ! François, emporté par son étrange certitude, a crié, pensant tout haut, et fort, à en faire trembler les piles de vaisselle sans formes entassées approximativement au sommet du bahut en formica.

Paradoxalement, sa violente amertume l’a apaisé. L’hypothèse absurde qu’Adrien ne soit pas vraiment trépassé lui fait éprouver un sentiment. Le deuxième depuis sa noyade. Un vrai, cette fois-ci, une émotion authentique qui le reconnecte provisoirement au monde des vivants. Son billet pour le néant n’est plus un aller simple. Le retour est hasardeux, insensé, incroyable, tout ce qu’on voudra, mais il est écrit, *là*. En attente, donc.

L’impensable survivance du professeur Favrot est la lueur d’espoir qu’il lui fallait pour affronter le réel un jour de plus. Avec l’inaccessible quête qui sied au guerrier désespéré : il va falloir le prouver... Un défi à la profondeur du gouffre où sa vie a sombré. Un dernier verre, pour fêter ça ! Ils ne vont pas tarder à se lever. Mais l’ex-inspecteur n’a pas le temps de tenter de faire bonne figure. Sa contenance est toute trouvée. Une quasi-bouteille de rhum, quatre litrons de vin. François s’écroule sur place, sa tête venant heurter lourdement le formica usé de la vieille table bancale.

Chapitre onze
Fuite en néant

Ne rien faire, ça peut se dire. Ça ne peut pas se faire !

Raymond Devos

Marie et Anne déboulent les premières, fracassant les marches de l'escalier pour sonner de concert le début du jour nouveau. Non que madame Legros et mademoiselle Kraspeck aient tant de choses en commun. Mais ce qui les réunit justement, dans l'adversité du petit matin, c'est leur altérité. Pas de rapports, bons rapports. L'aînée et la benjamine, trop différentes pour ne pas s'entendre à merveille, comme c'est souvent le cas.

Elles émergent ensemble des brumes d'une nuit très profonde. La municipalité de Girange ne s'est toujours pas dotée de lampadaires. Question de priorités budgétaires pour ce pauvre bourg oublié dans le nulle part d'une région économiquement sinistrée, doublée d'un récent prétexte écologique : les ténèbres sont à nouveau bonnes pour la planète, à ce qu'on dit. Les nuits se doivent de redevenir noires de nos jours trop clairs. Les deux sœurs papotent doucement, chuchotant leurs lents échanges de la voix basse et rauque des petits matins précoces. Elles se découvrent un souci commun, lequel se trouve encore dans l'arrière-cuisine où Marie est entrée chercher quelques paquets de café salvateur. Aussi fœtalement recroquevillé sur sa chaise branlante que deux heures plus tôt.

- François !
- ...

Marie secoue l'ivrogne comme si sa vie en dépendait. Ce qui n'est pas tout à fait faux, d'ailleurs. Elle sait d'expérience qu'un état à ce point comateux n'est pas sans danger. Elle tire à toutes forces la manche de sa vilaine veste, à faire tomber le cadavre à terre. En vain. L'homme-éponge grommelle mais ne rompt pas sa cuite. Il ronfle comme un vieux matou, pue la vieille vinasse et la sueur sale à plein nez, mais n'en a nulle cure. Il n'est pas là.

- Réveille-toi, François ! Anne est avec moi.
- Humm ?
- Ta patronne te cherche. Je te conseille de faire bonne figure, *pour une fois*.

Le trait de Marie atteint la conscience embrumée de François. Ou plutôt, le son de sa voix. Quelque chose de chaud, de coloré, de presque parfumé... Suffisamment rassurant pour qu'il prenne le risque de revenir au réel.

- Hein ?
- Tu devrais éviter de te montrer à ce point alcoolisé... Tu n'as pas du tout dormi ou quoi ?
- Très peu en fait. J'ai... j'ai fait une crise.
- De panique ?
- Tout juste. Dis donc, tu t'y connais, on dirait.
- Oui. Encore qu'avec l'alcool, pas tellement. En attendant je te conseille de foncer dans ta chambre, histoire te refaire une beauté, *fissa*.
- C'est toi qui me demandes de sauver les apparences ? Elle est bonne celle-là. Je croyais que je devais m'assumer, arrêter de toujours me justifier,

de demander sans cesse pardon d'être là et d'exister...

- Ouais, bah, il y a des exceptions à la règle. T'es encore flic, jusqu'à nouvel ordre. Et puis, j'ai besoin de toi.
- T'inquiètes. Je fonce !
- Ouais. Essaie déjà de ne pas te rétamer en te levant.

Les derniers mots de Marie ont fait redémarrer le cœur grippé de François comme des coups de manivelle sur un moteur en rade. *J'ai besoin de toi* : quelle plus belle reconnaissance d'existence ? C'est à deux doigts de la déclaration d'amour, un truc pareil. Le masque à oxygène sur un enterré vivant. Du coup, la bouffée de terreur qui lui submerge le cœur à refaire surface dans le monde des vivants est moins insupportable que de coutume. *Je survivrai !* redevient une devise acceptable, presque un objectif plausible. L'inspecteur Lonhardt s'archoute sur le dossier de sa chaise, la projette violemment au sol en dérapant sur les petits carrés bleus de l'arrière-cuisine, se racerochant aux colifichets bigarrés de son arbre de vie en brodequins avec la grâce sirupeuse d'un Jumbo psychédélique, tout en menaçant son fragile équilibre à elle aussi. Mais le roseau voyant plie sans rompre : Marie tient bon, en vieille habituée des sauvetages en nausées houleuses. François jette son dévolu sur un coin de buffet, y prend un appui incertain, mais parvient quand même à se projeter hors de la pièce. Hors d'atteinte du jugement dernier du docteur Legros, le reste n'est plus qu'anecdote, dût-il ramper pour y parvenir. Entre deux tangages, il prend toutefois la peine de se remettre en mémoire les localisations de ses bouées de sauvetage, les deux bouteilles de whisky qu'il a taxées à la tenancière. À la guerre comme à la guerre !

Le petit exercice mnémotechnique n'est pas une manie, mais une leçon durement apprise, le fruit d'une longue expérience d'alcoololo-dépendance :

Dans sa chambre au premier, au fond de l'armoire, sous la pile de draps, pour l'une, et dans le recoin du flipper de la salle de bar, planquée dans l'angle, pour l'autre. Chaque détail compte quand la survie en milieu social hostile est un combat de chaque instant.

Marielle, Nadine, Ludivine et Solange rejoignent presque officiellement Anne dans la salle de bar. Leur silence est plus éloquent que la plus bavarde des conversations de circonstance. Un échange de non-dits au plus niveau du clan Wroter au grand complet, ça se remarque plus que la banalité des hauts cris. Ne manque que Sophie pour que la petite famille soit réunie. La pauvre Gridane cuve sa mort et son vin. Elle porte le deuil de sa propre destinée en sus de celui de son fantasque père. Les *Rapidos* à griffonner ne la font plus rêver : elle sait le prix qu'il lui faudra payer désormais pour avoir survécu à l'impensable.

C'est Marielle qui va ouvrir les portes du café de la Liberté, tandis que Nadine et Ludivine s'affairent à la plonge. Marie, Anne et Solange se sont assises à une table centrale, sans consommer ni converser. La futilité de l'existence qui leur noue la gorge, sans doute, à moins que ce ne soit l'épuisement de la journée détestable de la veille.

Madame Legros jette un œil sur la porte donnant sur l'escalier, vaguement anxieuse d'y voir débouler son sauveur pathétique. C'est dur de perdre la foi quand on n'a jamais cru que par défi ou par habitude. Et cette fois, c'est l'extrême lassitude qui l'emporte.

Son père est mort, et même si ce zombie de Lonhardt aboutissait à quoi que ce soit dans ses quêtes ébrieuses, ce dont elle doute de plus en plus, une chose est sûre, quoi qu'il en soit : il ne le ressuscitera pas. Alors, à quoi bon s'obstiner ? Et quand bien même sa mort ne serait pas tout à fait volontaire, comment le prouver, et à qui s'en prendre ? Il avait tant d'ennemis !

C'est décidé, elle lui paiera de quoi se saouler jusqu'à la fin du mois si ça lui chante, mais elle lui fera savoir qu'elle se passe de ses services dès qu'il réapparaîtra. S'il daigne bien le faire, du moins. De cela aussi, Anne Legros doute très fort maintenant. Tout à coup, un peu comme si son ciel déchu se replaçait à la hâte au-dessus de sa tête – pas vu, pas pris – elle se demande ce qu'elle fait là, dans cet imbroglio impossible, au lieu d'être bien au tendre avec son mari et ses enfants...

À quoi bon attiser sans cesse la souffrance d'être au monde quand la vie vous tend les bras, si on veut bien cesser un tout petit peu de ruminer son malheur ? Je ne serais pas en train de me vautrer dans la délectation morbide, moi ? se dit en soupirant le praticien qui ne dort jamais qu'à moitié en elle.

Marielle rejoint Nadine et Ludivine à la plonge. Pas son genre de laisser les autres travailler à sa place. Solange, manifestement résolue à l'inertie, semble vouloir jouer le rôle du mort. Elle fixe ses filles derrière le comptoir aussi vaguement que si c'était la première fois qu'elle mettait les pieds dans son café. Marie a quitté la table pour se diriger vers le jukebox. Elle pressent qu'il est temps de rompre judicieusement le silence. Peut-être avec une chanson de circonstance ? Elle hésite entre *Je viens pas te*

parler d'amour et Pars ! Incroyable que des chansons aussi antédiluviennes soient toujours là-dedans. C'est la machine de « Retour vers le futur », ma parole, ce truc ! Elle opte finalement pour quelque chose d'un peu moins antique et offre à l'assistance médusée une triple dose du *Temps, c'est de l'amour*. Aux grands maux les grands remèdes. Deux clients égarés dans la réunion de famille réclament *Quelque chose de Tennessee* ou *J'ai oublié de vivre*. N'importe quoi, pourvu que ce soit du Johnny. La nostalgie bégaie encore plus fort que le drame. De quoi plomber durablement l'ambiance. Et c'est encore Marie qui s'y colle. Histoire de laisser encore un peu de marge de subsistance au flic repenté en ruine qui l'empêche d'étouffer.

- Vous n'êtes pas marrantes, les filles. Je sais bien qu'il n'y a pas de quoi se tordre de rire, mais on n'est pas obligées de rajouter dans le sinistre, non ?
- On n'a rien à dire, c'est tout, répond Anne, presque agressive.
- Ce que j'en dis... C'est plus pour la mère. Ça va, *maman* ?

Le petit mot doux bien plus tabou que les ordures rompt le silence avec un subtil fracas. Chacune des quatre sœurs de Marie s'évertue maintenant à parler à hue et à dia, noyant la tendresse interdite d'un flot de mots vides de sens. C'est ce moment précis que ne choisit pas l'inspecteur Lonhardt pour faire acte de présence, ou plutôt de bravoure en l'occurrence, signant son autoportrait d'un « Il y a quelque chose à boire ? » assez lourdement décalé...

- N'avez qu'à vous servir, lui rétorque Solange, brusquement sortie de sa torpeur, vous n'êtes pas manchot que je sache.
- Merci madame. Je sais comment ça marche.
- Ah ça, je n'en doute pas...

Ravi de l'aubaine et quelque peu désarçonné par une victoire aussi facile, François ne se fait pas prier. De fait, il se précipite derrière le comptoir avec toute la lenteur dont il est capable vu son état de démolition avancée et parvient non sans peine à placer un bock vide à peu près en dessous du robinet de *1664*. L'opération commando ne se fait pas sans lourdes pertes mais le succès est là.

À neuf heures trente, un demi-litre de bibine à la main, l'inspecteur s'imbibe d'urgence, tremblant et bruinant comme un peuplier sous la tempête. Seules Marie et Anne observent son manège pitoyable, mues par des sentiments divers. Les autres ne le remarquent même plus. Si les ivrognes savaient à quel point ils font partie des meubles, ils boiraient deux fois plus.

- Monsieur Lonhardt ?
- *Oui madame ?*

L'inspecteur gabegie, tout de suite moins piteux une fois qu'il s'est suffisamment humecté, en a presque des trémolos dans la voix. On dirait un vrai.

- Vous voulez venir à ma table. J'ai quelque chose à vous dire.

Le ton d'Anne Legros est sans appel. Cette phrase-là est tout sauf une question. Lonhardt s'exécute. Il sent le sol de sa vie se dérober sous ses pieds. Une fois de plus.

Chapitre douze **L'épreuve du mort**

*Personne ne sait encore si tout ne vit que pour mourir
ou ne meurt que pour renaître.* Marguerite Yourcenar

- Voilà, j'ai bien réfléchi et j'ai décidé...

Anne Legros n'a pas attendu que François Lonhardt la rejoigne pour s'asseoir à sa table. C'est debout, c'est-à-dire fragilisé, qu'elle veut l'achever. En finir avec lui, avec tout ça. Une bonne fois pour toutes. Il sera son fusible. Mais il y a un dieu pour les ivrognes, décidément. Un coup de fil inespéré sauve la face de François.

- Vous permettez ?
- Hmm.
- *Allô ?*

C'est le 22 à Asnières qui se jette à l'eau. Coincé entre Cerbère et Charon, Lonhardt se met spontanément en mode rural profond. Il ne sait où se pendre, au gibet que lui réserve Anne Legros ou à celui que lui prépare ce coup de fil accidentel. Des créanciers probablement. Il ne donne son numéro qu'aux banques et aux services sociaux. Du coup, il se verse fébrilement un baron et le boit presque cul sec. Pour assurer l'appel.

- François Lonhardt à votre service. Que puis-je faire pour vous ?

Proposition débitée d'un trait mais quelque peu surréaliste de la part d'un homme qui semble avoir autant besoin de boire que de respirer. La réponse se fait attendre. La communication est plutôt mauvaise. À moins que l'appelant n'éprouve certaines difficultés à s'exprimer. François se met à gamberger sévère. Même dans l'état de délabrement avancé dans lequel il se trouve, il flaire le danger. Instinct de conservation plus qu'habileté professionnelle, il branche le haut-parleur de son portable et l'oriente plus ou moins discrètement en direction d'Anne Legros, tout en se rapprochant tant bien que mal de sa cliente récalcitrante.

Laquelle manifeste des signes de nervosité de plus en plus appuyés : tapotages de doigts sur le comptoir, tricotages et détricotages de mèches de cheveux, morsures des lèvres, crécelles de jambes et quelques autres de ses joyeusetés habituelles. Elle aussi pressent le mauvais coup. Elle fait une réaction épidermique sur Lonhardt depuis son réveil et en arrive à se méfier de lui comme de la peste. Le sent capable d'une embrouille digne de celles de son père. Voilà qu'elle se paie un transfert de l'image paternelle sur cet ivrogne invertébré, maintenant ! Anne craint de lui une enfume à la Favrot, un truc délirant, une pirouette à ne plus pouvoir s'en débarrasser. Voire pire. Elle ne croit pas si bien se dire.

- Inspecteur... Lonhardt ? grésille désagréablement le portable bon marché de Lonhardt.
- C'est moi...

Avec autant d'assurance que s'il comparaisait devant un procureur de la République, l'inspecteur éméché tente anxieusement de cerner l'identité et d'anticiper les moti-

vations de son correspondant inusité. Il gagne souvent à ce jeu-là, surtout quand il est saoul. Ce qui n'est pas vraiment le cas. L'alcool le matin, ce n'est pas de l'ivresse, c'est du sursis. Et puis, il peut toujours essayer. Sur ce coup-là, il est sûr de perdre.

Marielle, Marie, Nadine, Solange et Ludivine se rapprochent spontanément d'Anne et de Lonhardt. Même les clients éparpillés du café de la Liberté tendent ostensiblement l'oreille. François se met à penser que foutu pour foutu, au moins, il reprend la main, et se bénit d'avoir rendu sa conversation publique.

- ...
- Je vous reçois très mal.
- Oui.
- Qui est à l'appareil ?
- C'est. C'est... Favrot. Adrien, oui, j'affirme, Adrien. Favrot. ... Je dois. Vous parler. Lui. Moi. Je... *Purée !*

La bombe atomique met François et toute l'assistance en état de choc total en explosant. Le café de la Liberté est KO, debout ou assis selon les cas, mais unanimement éclaté. Curieusement, personne ne songe à l'évidence, c'est-à-dire à une blague de mauvais goût. Le professeur a si vivement hanté les esprits et les lieux avant et depuis son étrange disparition que son fantôme y surgit comme chez lui. François poursuit donc presque normalement sa conversation... avec le mort.

- Allez-y...

- Non. Il... Je... dois, il faut... Vous parler. Dérangez... Girange. Rejoignez ça. Moi. Allez-y.
- Hein ?
- *Bip ! bip ! bip !*

La réplique du séisme est quand même un peu trop forte cette fois pour le petit inspecteur à la dérive. Il lâche son verre, qui explose violemment à ses pieds. Lonhardt titube, cherchant désespérément une branche de salut, quelque chose de normal et d'ordinaire à quoi se raccrocher, un regard apaisant, n'importe quoi d'assez solide pour faire barrage à la vague de panique qui est sur le point de le submerger. Les yeux de Marie l'empêchent de sombrer. Sans un mot, elle vient à lui, le prend par le bras et le pousse d'autorité hors de la salle de bar, devant l'assistance médusée. Voyante, secouriste des âmes en perte, pragmatique, amoureuse ? Quoi qu'il en soit, François Lonhardt ne les reverra plus. Première urgence, éviter le suraccident.

Marie tire François jusqu'à sa chambre, sans qu'elle ni lui ne sachent trop comment ni pourquoi. Ils s'assoient côte à côte sur le lit défait, toujours incapables de prononcer le moindre mot. C'est encore Marie qui rompt le silence. Opération sauvetage en mer.

- Il faut qu'on se tire de là, et vite.
- Mais... Et mon enquête ?
- Elle est naze ton enquête. Mauvais plan, le coup de main du mort. Mes sœurs vont te lapider. Oublie.

- Mais enfin, ce n'est pas humain ce truc, non ? C'était lui, je te dis. Je n'ai pas reconnu sa voix tout de suite, mais à la fin, c'était bien lui, je te jure.
- Bien sûr. Tu veux qu'on aille à la morgue, histoire de leur demander où il est passé ?
- Heu...
- Faut qu'on s'en aille, crois-moi. Et vite.
- Non. Je dois savoir. Je ne pourrai pas tenir le coup si je ne trouve pas le fin mot de cette histoire de fou. Je dois comprendre ce qui m'arrive.
- Il ne t'arrive rien, à toi. Tu n'es rien dans cette affaire, juste un faire-valoir, *zéro*. Je ne sais pas qui tire les ficelles, mais ça sent mauvais. C'est pas tes oignons, et tu n'es pas en état de faire le flic. Alors, barrons-nous d'ici avant que ça se gâte.
- Je ne peux pas, je t'dis ! Je ne tiendrai jamais le coup à l'extérieur. Je suis trop imbibé, là. Ouvre la porte gauche de l'armoire, soulève la deuxième pile de draps en partant du haut et sors la bouteille de whisky qui est en dessous. Sers-moi un grand verre, s'il te plaît. Je ne tiendrai pas, sinon.
- T'es prévoyant, comme gars...
- Comme si tu ne savais pas.

Marie s'exécute, remplit le verre de sa table de nuit et le lui tend sans état d'âme. Un acte moralement neutre en la circonstance. C'est la guerre. La puissance alcoolique du whisky desserre un peu l'étau d'inquiétude qui torture le cœur de François. Il contemple les gestes et le visage de son infirmière, jusqu'à ce qu'une bouffée de tendresse lui offre un peu de jeu dans l'enfer. Un début de liberté de parole, sinon d'action.

- Je dois le retrouver, tu sais. C'est vital pour moi. Il faut que j'en aie le cœur net. Ce n'est même pas pour ta sœur ou je ne sais quoi. J'en ai besoin pour continuer, tu comprends ?
- Ouais. Il y a peut-être un moyen. Mais faudra faire vite.
- Du moment que je peux picoler.
- Ben justement, ce n'est pas ici, et c'est loin. On va prendre la voiture et aller rendre visite à quelqu'un. Quelqu'un qui sait des choses, j'en suis sûre.
- Ah ?
- C'est sa troisième femme. Enfin, sa compagne, vu qu'ils ne sont pas mariés.
- Il faut qu'on s'éclipse d'ici discrètement et qu'on aille lui rendre une petite visite.
- C'est où ?
- Dans les Vosges. Anne m'a refilé son adresse. Je te préviens, ce n'est pas gagné d'avance. On l'appelle *la toquée*.

Chapitre treize

La toquée

On peut décréter et ressentir sa mort, sans attenter à sa vie. La mort est un état d'âme. Marcel Jouhandeau

- Elle est folle ?
- Non. Elle a des tocs. Ça serait plus facile s'il elle l'était pour de bon. Je te conseille de dessaouler vite fait.
- T'es marrante comme gamine...

Marie apprécie la boutade, mais beaucoup moins le défi. Elle sait que François est au bout du rouleau de sa dépendance alcoolique. Qu'il ne tiendra pas très longtemps. Il est en danger réel et immédiat. Mais avant tout, prendre la fuite. Quitter le champ de bataille. On verra plus tard pour l'infirmerie. Elle le tire hors de la pièce sans lui demander son avis et le sort de la maison manu-militari, le hissant hors du trou de la Liberté par la porte de derrière. Ils traversent le jardin comme des ombres, glissent furtivement sur la piste de l'antique jeu de quilles et s'engouffrent dans une petite Renault blanche opportunément garée le long du mur sans fenêtres. Marie ne prend pas le risque de faire crisser ses pneus sur les cailloux du chemin de façade. Elle se hâte lentement, ne prenant de la vitesse qu'une fois bien engagée sur la chaussée salvatrice. Direction Moussesey, charmant petit village de la moyenne-âgeuse principauté de Salm, dans les Vosges. Mais la route est longue pour François la loque. Chaque seconde, chaque mètre de bitume est un supplice.

- Arrête-toi, je n'en peux plus.
- Ça va passer.
- Non, j'te dis. Je vais mourir !
- Négatif. Bois un coup si tu ne te sens pas bien.
- J'en ai plus. Arrête ! J'ai besoin de sortir. *Vite !*

Marie connaît trop les contingences de l'état de manque pour obtempérer. Il va en baver, mais il survivra. Il faut qu'il en bave ! La route se poursuit sans encombre. Un infini cauchemar pour l'inspecteur en vrac.

La demeure de Luce Dutonneau, enfin. Ancienne demeure d'Adrien Favrot. Ne paie pas de mine, mais aurait presque pu paraître coquette dans cette verdoyante vallée vosgienne, avec un soupçon d'entretien. Et par beau temps.

Marie sonne, toque, refrappe en vain, hésite à aller plus loin, mais François, hagard, s'est précipité à l'intérieur avant qu'elle ait fini de se poser la question, implorant du ciel la rasade qui le sauvera de l'anéantissement. Ils se hasardent à l'intérieur. Lonhardt se cogne aux murs étroits du sombre couloir d'entrée, actionne inutilement les interrupteurs déginglés pendus aux murs crasseux. Cherche en vain âme qui y vive. La maison est abandonnée. Mais la chance finit toujours par sourire aux ivrognes persévérants : il déniche une bouteille de pastis à moitié pleine et en transvase fébrilement le contenu dans sa gorge, sec et au goulot. Une fois sa terreur éteinte, il s'empare d'un grand verre couché sur l'évier d'une cuisine désertée, y verse la moitié du précieux liquide doré et consent enfin à le couper d'eau.

Marie revient de sa voiture, une puissante lampe de poche à la main. Malgré la pénombre, le spectacle est plus qu'étrange. Subtilement angoissant.

La pièce centrale, indéfinissable, n'est qu'un vaste dépôt d'éponges usagées, émiettées jusqu'à la poussière, qu'ils découvrent à la trace, éparpillées dans les endroits les plus incongrus de la maison : sous les piles de linge, le matelas, dans les tiroirs, dans des bouchons de lessive liquide roses, des bocaux à moitié remplis d'eau qui enclavent le grand lit mal fait d'un sanctuaire grotesque...

Et, partout, jonchant sols et meubles, des paquets de lingettes desséchées, vieilles à l'état neuf. Vaste droguerie usée et moisie, abandonnée à la hâte ou à l'usure de ses tenanciers. Tout pour le nettoyage de la maison : parquets, sols, vitres, toilettes, salle de bain, encombrés de baroques ustensiles d'hygiène n'ayant jamais servi.

Sur une chaise branlante, un empilement incertain de coussins, de serviettes de table et de mouchoirs en papier, vieux mais neufs. Une pile de magazines déchiquetés et de coupures de journaux jaunies trônant sur une magnifique banquette en cuir noir attirent l'œil et la main de François, qui retrouve tant bien que mal ses réflexes professionnels. Des extraits de rubriques nécrologiques, exclusivement.

Marie, elle, ouvre les placards de la cuisine. À chacun ses automatismes. Et ses cauchemars. Des siècles de solitude. D'innombrables toiles d'araignée aux fils lourdement poussiéreux en tapissent l'intérieur, incarcérant vaisselle et nourriture hors d'âge en un sarcophage démentiel.

Frissons garantis, même pour la plus insouciante des ménagères.

Des produits d'entretien dernier cri languissent sous l'évier. Toutes les bouteilles sont intactes, vierges d'usage. Un épais tapis de moisissure camoufle les parois de la salle de douche. De vieux linges empestent sur leurs cintres, piteusement pendus à la pomme de douche. Poussière, poils et résidus divers obscurcissent le marbre jadis rose du plan de travail.

Une pièce ayant pu être un salon ou une chambre à coucher, infestée d'araignées. Tous ses volets hermétiquement clos. Dans une bibliothèque magnifique, des alignements de bouteilles de vinaigre. La collection complète des vinaigres des éditions Balsamique, au Xèrès, au miel... et les toutes dernières collections de chez Amora. Marie pousse sa curiosité morbide jusqu'à déplier le canapé. Plus truffé de crottes qu'une boîte de chocolats belges.

- Vise un peu ça, lâche-t-elle, surexcitée, brandissant un gros classeur rouge exhumé de derrière les fagots de Kleenex gisant au milieu des excréments de rongeurs. « *L'interface neuronale homme-machine : décryptage et transfert des séquences de stockages génomiques* ». Du chinois, quoi, mais signé de mon beau-père. Et tout neuf, s'il vous plaît !
- Je prends, lui répond aussitôt François, joignant le geste à la parole.

Mais il n'ouvre pas le pavé favrotien de gaité de cœur. Pas vraiment d'attaque pour ce genre de sport. Des centaines de pages d'une fine écriture quasi illisible, truffées de galimatias scientifiques, alambiquées de schémas abs-

cons... De temps à autre, de petits cerneaux de noix, figurant probablement des hémisphères cérébraux, agrémentent heureusement la sibylline aridité de l'ensemble, dont Lonhardt apprécie l'harmonie théorique en esthète plus qu'en connaisseur. En gros, il n'y comprend rien, mais avec délectation. L'alliance de l'alcool à hautes doses et du délire scientifiquement structuré le déconnecte miraculeusement de son parcours du combattant du désespoir.

- Eh ! Y'a une conclusion, du Favrot presque lisible, pour une fois. Ça t'intéresse ?
- Au point où on en est...
- Alors, *accroche-toi !*

François se met à lire avec la flamme savante de l'amateur exalté – comme si les neurosciences étaient sa drogue dure favorite – sa détresse mystérieusement confinée entre parenthèses :

- « L'ADN artificiel stable est aisé à contrôler dans les bio-ordinateurs génomiques tout récemment mis au point. Ces supers-ordinateurs biologiques possèdent une vitesse et une puissance de traitement incomparablement plus grandes que celles de nos machines actuelles, ainsi que des *capacités de stockage infiniment plus importantes que celles de nos supports métalliques et électriques les plus performants.* »
- Il a souligné, là.
- Ah.
- Bon. *Je continue.* « Leur couplage avec un organisme neuronal vivant tel que celui de l'homme nécessite une modélisation informatique du cerveau

humain et génère des systèmes de réseaux de neurones artificiels supracomplexes, modélisés selon les toutes dernières théories psychobiologiques du fonctionnement du système nerveux central... »

- Ça me fait une belle jambe à la cuisse le charabia du père Favrot.
- Attends ! C'est passionnant au contraire. *Tu veux la suite ?*

Il n'attend pas la réponse de sa complice consternée, peu ouverte à l'esprit scientifique, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais il faut de tout pour faire un monde. Croit-il encore.

- « Les circuits neuronaux codant les souvenirs ne sont pas des réseaux figés mais correspondent à des ensembles de neurones actifs à un instant t... La création du souvenir et donc du réseau neuronal qui le génère induit des cascades biochimiques ne dépendant pas d'une structure cérébrale unique et bien définie mais constituées de systèmes intégrés de cellules neuronales qui mettent en jeu des circuits complexes passant par plusieurs circuits cérébraux dérivés, même pour des opérations aussi simples telles que l'évocation d'un mot ou la cristallisation d'une émotion. » *Tu suis ?*
- Si je comprends bien, le père Favrot dit que c'est dur à comprendre, le fonctionnement de notre cafetière...
- Hé, mais oui, *tu suis !*

Là, il a réussi à la vexer. Mais elle ne moufte pas. Il est sorti de lui-même de façon providentielle et son évansion spectaculaire vaut bien quelques petits sacrifices.

- « Les chercheurs de l'université de Jérusalem ont conçu un ordinateur où les opérations de calcul se font à partir d'un support biologique et non plus sur une base exclusivement électrique, démultipliant à l'infini le modèle des puces à ADN, dites puces à gènes ou biopuces... Les synapses artificielles traduisent le potentiel d'action des protéines géniques en signaux chimiques à l'aide des cyberneurotransmetteurs et les envoient à des milliers d'autres neurones artefacts. Les interfaces cerveau-ordinateur utilisent l'électroencéphalographie comme les ordinateurs ordinaires se servent de la connectique. » Ça ne te dit pas quelque chose ?
- Tu veux parler du bric-à-brac technologique démentiel qu'on a retrouvé dans la chambre où Adrien est mort ?
- Tout juste. Sauf que ce n'était pas si délirant que ça si je comprends bien. *Écoute encore* : « On comprend maintenant avec une précision suffisante comment la combinaison des interactions électriques dispersées dans tout le cerveau permet de créer une pensée. Le système nerveux est un mégaréseau exponentiel de connexions. Plusieurs centaines de milliers d'influx nerveux et donc de communications entre les neurones se font à chaque microseconde et il se forme ainsi un hyper-treillis d'informations extrêmement complexe, *mais décryptable et stockable avec la puissance de calcul suffisante.* » Wouahh ! Il décoiffait grave, l'Adrien.

- Toi surtout. Mais tu peux parler normalement.

L'exaltation inespérée de François finit par agacer sérieusement Marie. D'autant plus qu'elle pressent un atterrissement sans douceur sur le dur plancher des gueules de bois...

- Attends, attends... « La mémoire est hyperboliquement complexe. Lorsqu'une information est enregistrée par notre système nerveux, une sorte de boucle de neurones maintient le message nerveux en le diffusant en continu. Le message nerveux tourne à l'intérieur de ce réseau en permanence, ce qui fait qu'on peut venir le "repêcher" quand on en a besoin bien plus tard. »
- Arrête ! gémit soudain Marie, lâchant un petit cri plaintif qui désarçonne François et le fait brutalement retomber dans la réalité de son cauchemar éveillé. Favrot était un grand savant, c'est indéniable. Mais ça ne nous sert pas à grand-chose, là. Je ne vois pas bien en quoi ça fait avancer notre schmilblick. Luce Duttonneau s'est évanouie dans la nature et son sanctuaire morbide me glace les sangs...

La pauvrete, affaiblie par le sabir indigeste de son beau-père débité sans discernement par un François étrangement déjanté, fond brusquement en larmes. Ce dernier, à nouveau improbable et brutalement replongé dans son aporie, se précipite gauchement à son secours. Elle s'apaise. Mais pas lui, que l'angoisse rattrape à trépas.

Un strident coup de sonnette retentit alors, rompant le malaise, accompagné d'une série de brefs mais rudes coups sur la porte d'entrée. Marie regarde François, lequel mime

prudemment l'impuissance. Elle comprend que c'est à elle que reviendra l'encombrant privilège d'aller ouvrir. Ce qu'elle court faire sans hésiter, d'un coup sec, en retenant d'une longue gorgée d'air sa respiration trop rapide. La lumière s'engouffre dans la pièce, immédiatement suivie d'une dame patronnesse aux postures affichées de maîtresse des lieux, Castafiore surréaliste hantée par elle-même, telle une star déchue des années soixante.

La troisième compagne d'Adrien, détecte Marie : femme-fusée d'une élégance résolument dominicale, décrivant de larges cercles onctueux d'une main très élaborée, lourdement ornée de bagues et de bracelets coruscants, tandis que l'autre ne cesse de remettre en place un chignon compliqué. Un déséquilibre calculé dans la démarche la fait atterrir sur la première chaise à sa portée, comme pour échapper à un malaise imminent.

- Bonjour ! Luce Duttonneau, pour vous servir. Je croyais qu'Adrien Favrot – mon *ami* – s'était à nouveau enfermé ici. Il se trouve que je dors dans la voiture actuellement. Mais à qui ai-je l'honneur ?
- Je suis Marie Kraspeck, seconde belle-fille de monsieur Favrot, s'entend-elle répondre machinalement.
- Marie ! Mais oui... où avais-je la tête ? La petite Marie ! Ah, mais vous me paraissez toute retournée... Vous êtes à la bonne adresse, ne vous inquiétez plus. Je vais faire quelque chose pour vous.
- Et voici monsieur Lonhardt, *détective privé*, enchaîne l'intéressée sans commentaire.

- Détective ? Ah... Je suis une bonne chrétienne, franche et sincère, je n'ai rien à cacher ou à me reprocher. En quoi puis-je vous être utile ?
Je ne demande qu'à remettre toutes les choses à leur place, vous savez !
- Vous n'êtes pas au courant ?
- De quoi donc ?
- Adrien... est *mort*, madame.

Luce Duttonneau réagit étrangement à l'annonce du décès de son compagnon. Son visage se ferme et son corps se raidit, la transformant brutalement en un ubuesque mannequin de mode. Seul un hoquet se détache bizarrement de sa pose hiératique, résonnant en écho dans la pièce pétrifiée comme un grotesque aveu d'impuissance. Une seconde sonnerie vient rompre l'inquiétant silence qui menace de les engloutir.

- Va ouvrir, cette fois, lâche Marie. J'ai ma dose de mondanités pour aujourd'hui.
- D'accord. Ils se sont donné le mot, ma parole.

François entrouvre la porte devant un homme d'une cinquantaine altière, cherchant l'élégance jusque dans la décontraction travaillée du large pull à col roulé et du pantalon de velours assorti. Derrière lui, il devine sa cliente, étonnamment effacée vu les circonstances. Son mari, à l'évidence.

- Monsieur Legros ?
- Oui. Nous pensions bien que vous seriez allés ici.
- Pour l'enquête, évidemment. Pas eu le temps de vous prévenir, Anne. C'était urgent...

- On peut rester cinq minutes ?
- Je vous en prie. Je vous sers quelque chose ? Il reste un peu de pastis...
- Merci, sans façon, coupe sobrement l'épouse pressée de Gabriel Legros. Il faut qu'on parle.

François, agréablement surpris par le calme dont il persiste à faire preuve, contre toute attente, les fait assoir autour de la large table de la salle à manger, au côté de Luce Dutonneau, qu'il n'a pas besoin de présenter à ses hôtes. Elle se remet lentement du choc qu'elle vient d'encaisser et accepte le pastis tendu par Lonhardt.

- C'est Pierrette Teurnal qui aurait pu vous éclairer sur la personnalité et les motivations de mon père, entame Anne sans préambule.
- Sa seconde épouse ?
- Oui. Une femme exemplaire, discrète jusqu'au secret, mais d'une fiabilité à toute épreuve. La seule qu'Adrien ait vraiment aimée, je crois. L'amour de sa vie, à coup sûr. Mais elle est morte, hélas, comme vous savez.
- Une sainte femme ! renchérit Luce Dutonneau sans invitation. J'ai rencontré votre papa à son enterrement. Nous avons su tout de suite, pour nous. Nous nous sommes *trouvés*... Mon pauvre Adrien !

La prose savamment élaborée de Luce Dutonneau agace manifestement le docteur Legros, tandis que son mari lui prête une oreille machinalement compatissante. Curieuse déformation professionnelle d'un être humain égaré en politique. Gabriel Legros est un député rural sincère, secrètement inquiet de paraître abrupt, constamment à

l'écoute, empathique jusqu'à la manie, qui s'efforce sans cesse de faire honneur à son prénom. Un ange passe ainsi, durant lequel Anne cherche maladroitement une issue favorable à une conversation mal engagée.

- C'est Sylviane qui pourrait peut-être... Sylviane Pernod. Sa fille. La voisine d'Adrien pendant des années. Elle ne paie pas de mine, réservée comme elle est, mais je vous assure qu'elle gagne à être connue.
- Je ne suis pas bien sûre qu'elle en sache si long sur ton père, insinue Luce Duttonneau, revenant pleinement à elle.
- Et pourquoi non ? s'irrite Anne, décidément contrariée par la présence de *Madame*.
- Ella avait d'autres chats à fouetter, j'imagine. Avec sa religion...
- ...

François plante là une conversation qui lui échappe et dont il n'a cure. Le peu d'attention dont il est capable s'est concentré sur Marie, qui s'est également détournée du face à face entre Anne née Favrot et dame Luce Duttonneau, pantomime absconse consciencieusement arbitrée par Gabriel Legros. Elle a quitté la table et se trouve maintenant devant le meuble en merisier de la salle à manger, fouinant entre des piles de draps maculés soigneusement repassés et alignés, derrière lesquels elle déniche une maternité grouillant de souris.

- Marie, ça pue la mort partout, là-dedans, lui souffle François à l'oreille, constatant avec angoisse l'achèvement de la bouteille de pastis de madame

Dutonneau. C'est du n'importe quoi de toute façon.
Tirons-nous d'ici en vitesse.

- D'accord avec toi sur ce coup-là, lui concède Marie.
Mais pour aller où ?
- J'ai une idée. C'est ce mausolée aux mouches qui me l'a donnée. Elle vaut ce qu'elle vaut, mais je n'en ai pas d'autre.
- Dis toujours.
- Favrot, il m'a dit quelque chose d'étrange, tu as entendu ?
- Ce n'est pas ce qu'il t'a dit qui est étrange, mon poussin, mais que tu me dises qu'il te l'a dit, non ?

Marie étouffe un gloussement, satisfaite de sa répartie. Mais François n'a plus une once d'humour en magasin depuis bien longtemps. Il retient seulement le poussin. Une poire pour la soif. De plus en plus aiguë.

- « Dérangez Girange », tu te souviens ?
- Ouais, je crois. Ça ne veut rien dire, si tu veux mon avis. C'est de l'Adrien tout poché.
- Bah, je me suis demandé, moi aussi. J'ai tenté de décrypter l'allégorie. Rien. Mais ce temple de l'hygiène déjantée m'a inspiré. Tu peux me passer le jeu de scrabble que j'entrevois en haut de la grande armoire ?
- Hein ! Tu veux jouer au scrabble... C'est quoi ton délire, là ?
- Attends. Filons discrètement dans la pièce à côté. Ils ne nous calculent plus de toute façon, ajoute-t-il, faisant allusion aux âpres négociations mondaines qui font maintenant rage entre Anne, Gabriel et Luce. On va juste « *déranger Girange* ».

La partie de scrabble improvisée au domicile subitement repeuplé de la compagne givrée du mort-vivant, alors qu'une interminable joute l'oppose à sa fille et à son gendre dans la pièce à côté, a un petit côté surréaliste assez croquignolet. Mais bon. Tant que François a de quoi tenir debout...

- Ben, ça... tu m'en diras tant ! Et alors ? Qu'est-ce que ça donne ?
- Attends, attends... Je cherche. Niargge... C'est un mot, ça, niargge ?
- Ça ne veut rien dire.
- Bon, alors, si on le déränge, si on le remue dans tous les sens, ce fichu bled, ça fait, ça fait... Gigaren ! Gigaren, l'anagramme exacte de Girange. Pile-poil !
- Hein ?
- La presque-île de Gigaren, sur la Côte d'Azur ! Entre Ramatuelle et la Croix-Valmer. Pas très loin de Saint-Tropèze.
- On dit Saint-Tropé, je crois. Ou Saint-Trop' pour être sûr de ne pas se tromper, la ramène Marie, histoire de faire redescendre son héros sur terre. C'est ton cas ?
- Écoute, plus j'y pense, plus ça me paraît évident.
- En tout cas, ça serait bien dans le style du beau-père. Comme jeu de mots bidon, on ne fait pas mieux. Arrête... Tu ne vas pas me dire qu'il est vivant et qu'il se goberge sur la Côte ?
- ...

Chapitre quatorze
Issue Fatale à Craindre

*Nous tremblons de mourir et nous tremblons de vivre.
Nous sommes pour toujours en deçà de la mort.*

Pierre Emmanuel

- François, tout ce que tu veux, j'en ai vu d'autres, mais ce n'est pas lui. Tu l'as vu comme moi. Aussi raide que la justice.
- Qui veux-tu que ce soit, alors ?
- C'est une blague, évidemment. Mauvaise, je veux bien, mais rien d'autre.
- Tu n'as pas reconnu sa voix ?
- Si, mais tu sais, au téléphone...
- Et moi je te dis que c'est lui. Ça dépasse l'entendement, d'accord, mais c'est bien lui. J'en mettrais ma main au feu.
- C'est vrai qu'on aurait dit sa voix. Son style, même. Un imitateur doué, ou...
- Faut que je casse le mur, Marie. Je ne veux pas mourir sans avoir été au bout de ça. C'est lui ou moi, maintenant. Ça ne peut être que lui. Ou un alien. Ou le diable en personne. Mais faut que je sache. D'une façon ou d'une autre.
- Allons-y, alors. Tu as peut-être raison. Quoi qu'il en soit, c'est complètement dingue. Je suis partante !

Marie irait jusqu'au bout du monde et de sa folie avec François. Un flic givré qui cause avec les morts, c'est encore mieux que sa voyance à la petite semaine. Ça le fait, et ça la repose. Petit souci : le flic est HS.

- C'est gentil, mais pas moi, c'est ça le problème. Je ne tiendrai jamais le coup aussi loin. Traverser la France... Hors de question dans l'état où je suis. Je ne rigole pas. T'as vu ma galère rien que pour arriver ici ? Et je n'ai toujours pas d'alcool devant moi. Je ne retourne pas en enfer. Pas question !
- Je sais. Mais c'est ta seule chance, mon biquet. Arrange-toi juste pour y arriver en un seul morceau. Vole enfin de tes propres ailes, bon sang, sinon tu finiras plus mort que mort. Tu le sais, ça ?

François, anéanti par son impuissance, ne peut que ressasser pitoyablement les derniers mots de Marie. Ils sonnent le glas de son espérance. Il est incapable de voler de ses propres ailes, à jamais infichu de s'envoler au-dessus du désastre de son existence, pour atteindre enfin son but, et ressusciter. Oui, il va finir plus mort que tout, il ne le sait que trop. Faudrait qu'il puisse voler des ailes d'un autre, se dit-il avec un soupçon de cynisme...

- Marie, bénie sois-tu entre toutes les femmes !
- On me l'a déjà faite, celle-là. T'as péché un boulon ou tu te fiches carrément de ma fiolle ?
- Non, non, tu m'as donné l'idée du siècle. On va prendre l'avion.
- Ben voyons.
- Mon frère va nous transporter. Dans son avion personnel. Il est dans le secteur, il ne demande que ça. Service rapide et gratuit.
- Tu es sérieux ?

- On ne peut plus. Je lui téléphone et il arrive. Trop content, je te dis. C'est où l'aérodrome le plus proche ?

Puis, répondant lui-même à sa question, et à nouveau allumé comme une luciole :

- Emmène-nous à Juvaincourt. C'est du côté de Mirecourt. Pas vraiment la porte à côté, mais faisable avec un stock d'alcool suffisant.
- C'est le délire total, là. J'aime. On fonce !

Ils quittent prudemment le domicile de Luce Dutonneau par la porte de derrière, filant à l'anglaise pour fausser une nouvelle fois compagnie à leurs hôtes encombrants. Marie aurait bien échangé quelques mots d'affection avec sa soeur et son beau-frère et pris poliment congé de l'énigmatique Luce Dutonneau, mais François lui a fait comprendre gentiment mais fermement que c'était hors de question. Gestion de la pénurie d'énergie vitale oblige. En panne de discrétion dès qu'ils se savent hors de portée, ils se jettent bruyamment dans la voiture et en font crisser les pneus.

Yvon Lonhardt, le frère du futur défunt, ne se fait pas prier. Rendez-vous est pris pour deux heures à peine plus tard sur le tarmac de l'aéroport de Juvaincourt. François s'achève avec la première des six bouteilles d'une caisse de whisky achetée à prix d'or à l'unique épicerie ouverte à cette heure tardive du vendredi. Il ignore encore comment il vendra la chose à son grand escogriffe de frangin, mais il n'en est plus là. Toute honte bue, il prend congé des ruines de sa vie, car il sait que cette fois, il va enfin à la rencontre de son destin. Pour de vrai.

Mauvaise pioche à l'arrivée. L'avion prévu par Yvon doit faire étape à Valence avant de rejoindre l'aéroport de Cannes. Contretemps fâcheux pour François, mais la météo est favorable sur la côte, à part un vent d'est assez traître. Ça va secouer un peu, mais ça devrait aller...

François et Marie regardent silencieusement le pilote sortir son avion du hangar et le traicter jusqu'à la soute pour faire le plein. Avant qu'il ait fini de remplir le second réservoir, un instructeur s'avance vers lui, une feuille à la main.

- Tu as vu la météo ? Un Sigma prévoit de sévères turbulences dans la région d'Aix-en-Provence...
- Oui, j'ai vu, mais je ne passe pas par là, lui répond le pilote, un tantinet agacé, en raccrochant son pistolet. Ça va, lui aussi, il écoute la météo. Pas givré à ce point. Et il a déposé son plan de vol aux instruments. Tout baigne !

Le pilote, joli cœur en Ray Ban égaré dans la soixantaine, infatigable Pygmalion de lui-même, installe d'autorité la « jeune femme » à ses côtés. François ne la ramène pas, soulagé de passer inaperçu. Mais pas ses bouteilles de whisky.

- Je ne peux pas prendre ta caisse, frangin. Je n'ai pas la place.
- Tu es sûr ?
- Oui. Et je serais en surcharge de toute façon. Désolé. Tu sais, de l'alcool, y'en a partout.

- OK. Je la remets dans la bagnole, lui répond François d'une voix plus blanche que s'il prononçait son arrêt de mort.
- Alors, en vol messieurs-dames ! Bouclez vos ceintures et écrasez vos cigarettes ! Vol en IFR, rien à faire ! Jouissance naturelle garantie ! jubile Yvon en faisant vrombir le moteur de son piper.

Décollage et vol sans visibilité jusqu'à Valence pour François. Il a éclusé cul sec la quasi-totalité d'une bouteille de whisky avant de se séparer de sa caisse salvatrice. Du coup, il s'est écroulé sur son siège et a sombré dans un sommeil de mort jusqu'à l'atterrissage.

- Tu es sûr que ça ira ? s'inquiète son grand frère en le secouant comme un prunier. On doit déjà repartir. Direction Cannes, cette fois.
- ...
- Secoue-toi, bon sang ! T'as tout du zombie, là !
- Je... J'arrive.

Il faudra tenir. Jusqu'au bout de la nuit. Jusqu'à la nouvelle curée d'alcool libérateur. L'inspecteur périmé n'a pas d'autre avenir devant lui.

- J'ai pris la météo, claironne Yvon Lonhardt à la cantonade. Vent soutenu de 300, avec un maximum de 20 KTS attendu sur tout le trajet... Bref, ça souffle pas mal et notre dernier vol sera un peu plus long que les deux heures et vingt minutes prévues. Rassurez-vous, les réservoirs sont à moitié pleins et ça nous laisse quand même trois quarts d'heure de marge...

À peine redécollés, François, recroquevillé sur son siège, à côté du pilote cette fois, entend sourire la mort. L'angoisse le reprend froidement à la gorge. L'ombre de la queue du scorpion... Il scrute les faits et gestes de son frère. Comme toujours en état de manque, tout fait mauvais signe, tout est de mauvaise augure. Lonhardt en chef vérifie trop souvent ses jauges de carburant...

Au-dessus de Montpellier, le contrôleur aérien propose au pilote une "directe" pour Cannes, un raccourci par la mer au lieu du plan côtier de départ. François a beau se raisonner, il sent que la poisse est là, que le processus fatal de l'anéantissement s'est enclenché... Et ce jour-là, le cauchemar a soif de réalité.

Le cap pris, le vent d'est se déchaîne. L'inquiétude se lit maintenant clairement sur le visage du pilote. Laquelle se mue clairement en angoisse quand il constate que ses deux jauges sont en chute libre et que "ça ne passera pas"...

La crise de manque alcoolique de François est décuplée par l'objectivité du danger. Commence alors une attente interminable, une course contre la montre proprement diabolique. *QDM ! QDM !* Toutes les cinq minutes, le pilote mendie le tracé radar le plus droit possible à la tour de contrôle. *QDM...* Que de la mouise, oui, et jusqu'au cou, panique François. Panique totale, panique pour rien et terreur d'avoir trop peur du danger réel...

Le moteur commence à tousser, la jauge du réservoir de droite pourtant au-dessus du zéro. L'autre ne doit donc pas être plus brillant. Changement de réservoir, dernier joker avant le grand saut dans le néant bleu-noir.

Yvon Lonhardt cherche à prendre de l'altitude pour y gagner de quoi planer en cas de panne, mais un pilote d'Air France interrompt sa conversation avec la tour de contrôle. Négatif. Vents trop violents là-haut !

Dans le frêle esquif perdu dans l'immensité violacée du ciel méditerranéen, chacun commence à se préparer moralement à l'amerrissage. Le pilote se répète les consignes à voix haute, achevant de terroriser ses passagers : ouvrir la porte, couper le contact, amerrir dans le sens des vagues et face au vent...

Marie prie avec ferveur. François scrute un horizon de cobalt. La côte ? Oui, là-bas au loin, le salut, la vie sauve ! Bref moment d'espérance retrouvée que le moteur crucifie en s'arrêtant.

L'amerrissage est inévitable, cette fois. François sait qu'il n'y survivra pas. Pas dans l'état où il est. Son frère n'en est pas bien sûr non plus. Un réflexe de survie le pousse alors à faire osciller l'avion, pour gagner un peu de carburant, peut-être... et ça marche ! Le moteur repart. Quelques secondes de foi, puis le silence éclate encore...

Mais Yvon Lonhardt y croit vraiment, maintenant. Il passe sur le réservoir de droite. Le moteur repart à nouveau ! Une petite minute, pas plus, mais juste de quoi rejoindre la côte. François, fasciné par l'émotion, contemple la plage qui scintille au clair de lune...

Le pilote cabre son fragile appareil de toutes ses forces pour le poser sur le sable tiède de la petite plage en croissant de lune. À jouer à saute-mouton sur ses dunes, il finit par s'immobiliser, le nez pointé vers la mer.

François et Marie se sont enlacés pour le choc. Mais la mort a changé d'avis. Un pêcheur s'approche à petits pas des rescapés, s'enquiert de leur santé, puis retourne nonchalamment à ses poissons. Les trois miraculés se sourient. Même l'avion semble hors d'atteinte du malheur : pour tout bobo, le train avant effacé et le saumon de l'aile droite endommagé. Le temps s'arrête.

C'est alors que Marie, un peu à l'écart des deux frères, tire brutalement François par la manche, le traînant jusqu'à un panneau de sentier de randonnée. Geste qui vire à l'habitude chez elle.

- Regarde ça ! François ! Mais bon sang, *regarde !*

Avant qu'il ait pu songer à reprendre son angoisse là où elle l'avait oublié, l'apprentie voyante lui met carrément le nez sous la petite pancarte de bois. Et, là, l'inspecteur fini avant d'avoir commencé ne peut plus échapper à son avenir : sous la pâleur opaline de la nuit azurée, doigt de Dieu émergeant du sable blanc, il a peine à y lire l'incroyable : « Chemin de côte. *Presqu'île de Gigaren.* »

Chapitre quinze **L'âme-sandwich**

Celui qui veut sauver son âme la perdra. Matthieu, 16 : 25

Gigaren. Girange ! Le message est limpide. Lonhardt prend brutalement conscience qu'il ne pourra plus trouver refuge dans la miséricorde du monde muet. Pas sur un coup pareil. Une vraie claque de jugement dernier. Son épais blindage de cartésianisme se rompt comme une digue, explosé par une vague de panique totale. Les pleins phares d'un véhicule surgi de nulle part embrasent un tunnel végétal vert-de-gris, sciant le noir d'une pinède éternelle. Les ramures hystériques de la forêt s'entrelacent à l'infini, hurlant une sarabande sans issue. Le ciel d'ébène l'effronde, si bas qu'il se noie dans la mer et se verse au creux d'improbables promeneurs égarés sur la plage. Un cœur à bout de course lui bat le tocsin, terrorisé par l'instant délié des chaînes du prévisible. Le temps de François Lonhardt a cessé de s'inventer un sens.

Arbres de Judée, oiseaux de paradis aux becs de perroquets orange, la crique aux pins nus déchire la dalle d'un ciel ouvert sur rien, turquoise, vert et bleu, roche extatique émergeant en rouille de ses miroirs d'eaux, lames aiguës en toits de tuiles dorées tranchant la mer comme du pain. Et le pas de sa vie.

L'air frais du petit matin est d'une telle blancheur qu'on dirait que la mer s'est évaporée tout entière sur les collines. La forêt de pins parasols fouette les flancs de la terre, les enserrant d'un manteau de velours vert jeté sur le marbre des marches du temple d'un dieu sourd.

Des vagues noires charrient sans trêve leurs moules molles, engloutissant la crique de tapis de copeaux bleutés. La roche nue s'avance sur la mer, énorme langue de lave figée en liège. Le lichen spongieux déborde de partout, transformant l'entre-roche en matelas de fumier sec. François, à bout de panique, s'étourdit de nausée. Marie, distancée, n'est plus, ni ses sœurs, leur mère ou qui que ce soit. Ironie cynique du mal de vivre, seul le zombie de Gigaren le relie encore à sa vie. Le fantôme de Girange le force à tituber, tel un décapité grotesque, chaque pas de plus au prix du désespoir. Retrouver le mort qui parle !

Soudain surgis de la falaise, deux murs parallèles, pierres tombales démesurées, à demi troglodytes, lui font une haie d'horreur à travers les arbustes épineux courant sur la rocaille, troncs collés à la pente, chevelures de broussailles plaquées au flanc abrupt de la falaise par la main de fer du Maître des temps.

Les éclats de métal de la mer aveuglent le petit pantin de peur qui arpente malaisément les sentiers sinueux de la crique de l'îlot du crocodile. Hagard, incertain d'exister, son esprit aveugle s'épuise à chercher à tâtons un indice impensable dans cette carte postale hallucinée. Sa vie s'effondre, la mort réclame son dû. Des pensées morbides le torturent en permanence. De vagues touristes incongrument emmitoufflés ajoutent une touche d'irréel à une insupportable sensation de décor de carton-pâte.

La pâleur du ciel azuréen zébré de filaments laiteux et le vent mordant qui déchiquette la Méditerranée donnent à la crique verdoyante de gémissantes allures bretonnes.

François s'engouffre soudain dans un creux de la falaise, pour y vomir ses tripes, dégorgeant toute son âme sur le sol mou. Il a perdu la clé et le sens de sa vie. Ce qui sort de lui n'est plus que déchets.

Lonhardt touche le fond, atteint l'immonde, pulvérise le restant de réalité de son inexistence. Son regard vide suit les méandres de ses sucres intestinaux serpentant sur la roche, jusqu'à recouvrir un petit cylindre noir cabossé aux angles. Non pas une moule ou un oursin, mais un gousset de fer. Une curiosité instinctive arrache l'inspecteur anéanti à sa déréliction. L'étrange boîte est frappée d'une inscription maculée de vase. Il se penche sur l'objet, le frotte sur sa manche et lit. L'impensable, une fois de trop : « *AF, Girange 09.* »

KO debout, il reste là, inerte, totem de stupeur fiché dans la pinède. Autour de lui, les pins parasols scalpent la mer de leurs chinoiseries filandreuses, hiératiques racines d'ébène hissant la sève des vagues au bleu métallique du ciel.

Le doute n'est plus permis. Une main invisible le conduit inexorablement au sens de sa vie. Le feu de sa panique se mue en crainte sacrée, puis s'éteint complètement, faute de combustible. On n'a jamais peur que d'être seul, et François Lonhardt ne peut plus l'être, désormais. Derrière lui, les arrière-plans successifs des baies varoises, de l'île de Port-Cros jusqu'à celle du Levant, ne sont plus désertés. Le revoilà chez lui, comme un poisson dans l'eau limpide des grandes enclaves littorales bordées de fougères géantes. Une paix inattendue le porte à lui-même.

C'est ce moment que choisit le Dieu bon pour lui rendre son âme sœur, à l'abri de palmiers burlesques singeant les bambous, emmitouflée à l'ombre d'un chêne-liège millénaire crevassé comme un immense vieillard. Un arbre rampe au flanc de la cascade, l'embrassant de ses lianes : c'est elle. Les orchidées filiformes rouges et or, les fleurs de cognassier et les bouquets blancs d'arbustes aux parfums mélangés, les mimosas aux feuilles bleutées : c'est elle, encore et toujours. François est chez Marie partout.

La jeune femme, encore tout essoufflée par sa course folle, sort alors du bois, s'approche de l'homme perdu et retrouvé. Reprenant et retenant son souffle, elle se penche délicatement vers lui, presque au ralenti, comme s'il s'agissait d'un petit animal malade. Il comprend qu'il porte au creux de son cœur le secret de son âme, qu'il tient la fin de ses errances au bout de sa main tendue.

- Tu m'as fait une de ces peurs ! Qu'est-ce qui t'a pris de t'enfuir comme ça ? J'ai cru te voir au bas de chaque falaise.
- Pas très en forme, la voyante... lui répond tendrement François. Mais je n'irai pas m'en plaindre. Les buttes escarpées érigées en falaises le font sourire de bonheur.
- En tout cas, je ne te quitte plus d'une semelle à partir de maintenant.
- J'y compte bien.
- C'est quoi ce bidule ?

Pour toute réponse, François ouvre précautionneusement le gousset, un boîtier étanche à la solide fermeture hermétique, sans peine, ni hâte ou curiosité excessive. Il sait déjà l'essentiel. À l'intérieur, une minuscule clé USB, aussi plate et blanche qu'un chewing-gum "Hollywood".

- Bravo ! Vous l'avez trouvée à une vitesse... *Incro-*
yable !
- Hein ?

François et Marie se retournent lentement vers la voix qui l'interpelle. À quelques mètres de lui se dresse un petit temple de marbre bleu pourvu d'une large baie vitrée ouverte sur un mur-miroir capturant mystérieusement la magie de la mer. Sur le seuil, un homme d'âge mûr, d'une élégance aristocratique, droit comme un i, veste de velours et maintien de gentleman-farmer.

- *Favrot !*
- En personne, pour vous servir. Je ne vous attendais pas de si tôt... Mais c'est parfait. Venez, nous serons mieux à l'intérieur. Ce vent d'est flatte le paysage, mais c'est un vrai Judas. Entrez, vous dis-je. Je vous dois une explication.
- ...

L'homme invite Marie et François à le suivre dans l'étrange mausolée aux murs blanchâtres. À l'intérieur, une petite table d'écolier en bois rongé par le sel, flanquée de quatre chaises sans grâce. Il s'assoit – non sans difficulté – sur l'une d'elles, la plus proche du grand miroir bleuté, et désigne la sienne à François d'un geste sûr. D'autorité innée. Étrange Favrot que celui-là.

- J'imagine facilement à quoi vous pensez, monsieur Lonhardt. Soyez sans crainte, ma nièce vous fournira volontiers le pedigree de toute la famille. Oui, c'est moi qui vous ai téléphoné. Non, je ne suis pas Adrien. Mon nom est Paul-Ernest Favrot. Je suis son frère jumeau. En dépit de tous ses efforts, le bougre ! J'ai trouvé votre numéro dans l'agenda qu'il a bien voulu me laisser dans la poche intérieure de sa veste. Enfin, de la mienne... Votre téléphone, et, à l'encre rouge, vos nom et qualité : François Lonhardt, détective privé. C'est bien le cas, n'est-ce pas ?
- Exact, mais...
- Laissez-moi parler, je vous prie, sinon je ne vais pas y arriver. C'est encore plus dur pour moi, vous savez.
- Je ne comprends pas.
- Et c'est bien naturel. Donnez-moi cette clé. Vous avez une veine insensée, monsieur Lonhardt. Un flair peu commun. Vous devez faire des merveilles dans votre métier.
- Pas vraiment...
- Ah ? Pourtant... Être venu à moi aussi vite, et retrouver cette boîte-ci d'entrée de jeu ! Là, sur la plage, à quelques pas de mon nid d'aigle... J'en ai semé un peu partout sur la crique, il est vrai, mais tout de même... Pour tout vous dire, monsieur Lonhardt, j'ai disséminé des indices et des preuves de mon existence jusqu'en ville ! Autant que j'ai pu, comme un fou... Partout. Un vrai jeu de piste, pour être sûr que vous me retrouveriez... Au cas où *l'autre* m'aurait empêché de vous guider jusqu'à moi. Mais... veuillez m'excuser. Je suis un peu à

côté de mes pompes, ces temps-ci. C'est un bel exploit que nous soyons là tous les trois à cette heure, je vous assure !

- Je ne crois pas, non...
- Votre modestie vous honore. Donnez-moi ça, s'il vous plaît.

Paul-Ernest Favrot insère la petite clé blanche dans un iPhone dernier cri, avec des gestes d'une méticulosité presque maniaque. Une gestuelle d'un autre siècle, aussi précieuse que l'objet qu'elle signale. Et totalement anachronique.

- Vous allez comprendre. Je pense qu'elle est lisible là-dessus... Je n'ai pas d'ordinateur dans ce petit pavillon. Je la copie, ça ira plus vite. Voilà... c'est là. Lisez ça.
- Mais, je connais ce truc-là ! C'est le texte que j'ai trouvé dans la maison de Luce Dutonneau.
- Vous êtes vraiment très doué, monsieur Lonhardt. Vous savez donc tout.
- Non. Je ne sais rien. Je n'ai pas eu le temps de lire la fin. Heu...

Lonhardt prend d'autorité le petit objet high-tech de la main noueuse de Favrot et en fait défiler le volumineux fichier à toute vitesse, avec une aisance qui le surprend lui-même.

- J'en étais resté à ce passage : « On peut le repêcher quand on en a besoin bien plus tard... »
- L'obsession d'Adrien. Lisez donc la suite.

François obtempère bien volontiers. Ce qu'il aurait fait spontanément de toute façon. Il devine, imagine et présente de plus en plus nettement le projet fou d'Adrien Favrot, et ses anticipations le chavirent. Non, ce n'est pas possible...

- « Lire, transférer et stocker les pensées est donc réalisable, grâce à l'hybridation de bio-ordinateurs géniques et d'interfaces homme-machine biologiques. Un gramme d'ADN sec possède en effet la capacité de stockage de mille milliards de cédéroms. Décrypter une pensée fait intervenir des milliards de connexions dans un ordre précis, ce qui équivaut à une infinité de probabilités dans un intervalle de temps extrêmement minime. L'ordinateur le plus puissant du monde mettrait plusieurs années à transférer un souvenir simple, tel que visualiser un verre dans sa tête avant d'aller boire un demi... » C'est bien du Favrot, ça ! Du pur délire !
- Non, monsieur Lonhardt. C'est très réel au contraire, je vous le garantis. J'ai payé cher pour le savoir. Lisez.
- « La solution consiste à coupler, plus exactement à fusionner des ordinateurs à stockage génique avec des interfaces elles-mêmes biologiques. La capacité de traitement de l'information atteint alors des sommets proprement vertigineux, capables de rivaliser avec les 10^{800} de connexions qui peuvent s'établir entre chacun des cent milliards de neurones cérébraux, soit un chiffre total 10^{700} fois plus élevé que celui des atomes de l'univers... Mazette ! Il voyait grand, l'Adrien, dites donc... »
- Il a gardé le meilleur pour la fin...

- « *J'ai réalisé cette fusion* et je peux affirmer que je suis d'ores et déjà en possession d'un dispositif extrêmement sophistiqué, un nec plus ultra d'ingénierie d'informatique biogénique, d'une technicité jamais atteinte, capable de localiser, capturer, décoder, transférer et réimplanter la totalité des circuits neuroniques du cerveau humain, et ce pour la bonne raison qu'il contient un nombre équivalent de puces biologiques interconnectées, disposant donc d'un potentiel de traitement et de stockage de l'information équivalent à celui de l'homme. » *Impossible !*
- Lisez, bon sang !
- « J'ai l'intention de réaliser *un transfert de la totalité de l'information disponible au sein de mon propre cerveau* dans celui d'un autre être humain, mon frère jumeau en l'occurrence, pour des raisons évidentes de compatibilité. Ne pouvant exister en deux versions concurrentes, *une machinerie informatique donnera la mort au corps m'ayant abrité jusque-là, une fois la totalité du transfert accomplie*. Quant aux données mnésiques et neurosensorielles personnelles de mon frère, elles seront écrasées par les miennes. Celui-ci ne se rendra compte de rien et continuera à vivre sa vie personnelle et sociale, comme si de rien n'était. Seule la conscience de soi de ce cerveau habité successivement par deux entités mnésiques différentes en sera affectée... »
- Ne me dites pas que... qu'il a...
- Si, monsieur Lonhardt. *Il l'a fait !* La nuit où il a débarqué à Girange. Les clés oubliées sur le tableau de bord, c'était moi.
- ... ?

- Vous n'étiez pas encore là, c'est vrai. Il m'a dit avoir prétexté des clés laissées dans la voiture où je l'attendais pour m'introduire discrètement dans le café de la Liberté, à l'insu de son ex-femme. Il m'avait convaincu de l'aider à réaliser une expérience.
De télépathie scientifique, m'a-t-il dit sans mentir. Et moi, pauvre idiot, j'ai marché dans sa combine comme un seul homme.
- C'est le cas de le dire...
- Il a voulu me tuer, Lonhardt ! Il l'annonce sans ambiguïté : « *Les données personnelles de mon frère seront écrasées par les miennes.* » Autrement dit, il avait l'intention de me faire disparaître dans son tour de passe-passe électronique, d'autant que je vis de façon très discrète, tentant de construire ma foi dans ce petit paradis à l'écart du monde. Adrien a bel et bien tenté de s'emparer de mon esprit, cette nuit-là ! Et il a failli réussir. Il m'a installé dans une chambre proche de la sienne, celle de la petite Sophie, je crois, m'a posé son espèce de casque de science-fiction sur le crâne et m'a drogué. Le pire, c'est que j'étais consentant... Il a pénétré mon cerveau avec sa machinerie diabolique pour y transférer ses propres souvenirs. Il comptait se la couler douce dans mon corps, à l'abri de ses innombrables ennemis, jouissant sans entrave de la juteuse prime d'assurance vie judicieusement souscrite en ma faveur, après avoir astucieusement perpétré son propre meurtre, maquillé en suicide. Croyait-il.
- Le crime parfait...
- Où le coupable et la victime ne font qu'un !

- Il a agencé son suicide informatique de telle manière qu'on finisse par soupçonner un ou l'autre de ses trop nombreux ennemis, comptant bien qu'on découvre l'incompatibilité de son vieux logiciel avec le système d'exploitation dernier-cri de son portable ! Il a dû pouvoir le faire tourner dessus quand même, d'une façon ou d'une autre...
- Bien vu, Lonhardt. Vous êtes perspicace, décidément. Il s'est servi pour ce faire d'un spyware, un logiciel espion quasi indétectable, pour le commun des mortels, du moins. Tout est là-dedans.

La main de Paul-Ernest Favrot se met à trembler d'émotion, désignant la clé miraculeusement retrouvée par Lonhardt. Il avale une grande bouffée d'air et poursuit, manifestement très soucieux de rester maître de lui. Lonhardt, subjugué, n'est plus qu'ouïe. Seuls les cris rauques des mouettes ponctuent désormais le récit du vieil homme.

- Mais Adrien s'est fourvoyé en croyant pouvoir transférer ses souvenirs dans ma tête pour s'en emparer. Techniquement, il a réussi. Je viens de passer des jours abominables, plongé en permanence dans un rêve éveillé où j'étais lui, assailli par une avalanche continue de souvenirs induits, revivant un maelström épouvantable de pensées et d'émotions qui n'étaient pas les miennes, jurant comme un charretier, moi qui mets un point d'honneur à ne jamais prononcer un seul gros mot... C'est dans cet état que j'ai fouillé dans mes papiers – euh... dans les siens... – et que j'y ai trouvé l'idée de vous appeler au secours. Je me suis présenté comme Adrien, mais je vous jure que ce

n'était pas mon intention. Je ne pouvais même plus prononcer mon prénom ! Mais c'était toujours moi, et non lui. Adrien, en effet, a oublié qu'un homme ne se réduit pas à la somme de ses souvenirs, ni même à ce qu'il croit être. J'ai lu qu'il a ciblé la zone qu'on suppose être celle de la conscience de soi dans le cerveau humain. C'était peine perdue. Très vite, celle d'Adrien s'est étiolée dans mon esprit, tandis que la mienne se reconstruisait en arrière-plan, phénomène qui m'a poussé à un comportement quelque peu schizophrène... Mais je n'ai été que moi, du début à la fin, je vous le répète. Adrien est mort, maintenant.

- C'est bien pour ça que je suis devant vous.
- Vous n'y êtes pas. Il vient de mourir, à l'instant même, parce que je vous en parle à la troisième personne. De façon définitive, pour le coup. J'ai conservé une bonne partie de ses souvenirs, mais je sais pertinemment que ce ne sont pas les miens. J'ai le sentiment étrange de sortir du coma, d'être dans le corps d'un autre et mal dans ma peau. Comme une impression de déjà-vu permanente. De 'pas encore vu', plus exactement. Mais la couleur infalsifiable de mes propres souvenirs me rassure. Ne vous faites jamais greffer de cerveau, ou l'inverse, monsieur Lonhardt. Ça ne marche pas.
- Merci du conseil...
- Ça ne marche pas, parce qu'un homme, ce n'est pas qu'un cerveau branché sur un corps, cher monsieur. Non, ce n'est pas ça, un être humain, et de très loin, même. Ce qui fait l'identité de l'homme, ce qui le rend unique et irremplaçable, c'est la place qu'il tient au milieu de ses semblables, rien de

plus. C'est l'autre qui fait l'homme, Lonhardt ! Le vide qu'il crée au jour de sa mort...

Un bateau fantôme vole au-dessus de la mer, signant hiératiquement le gris du ciel. Même les mouettes se sont tues. La sonnerie strillante du portable de l'inspecteur retrouvé les réveille comiquement.

- Excusez-moi. Ça va très bien, merci... Je vous assure. Oui, je vous écoute... Je comprends parfaitement que votre mère ne veuille plus entendre parler de toutes ces histoires... Mais non, ce n'était pas de la folie, chère cliente.
- C'est la vie qui est folle. Parce que nous en avons perdu la clé. Mais vous savez très bien où et comment la retrouver. N'est-ce pas, *Agnès* ?

Fin